LES ANCIENS

COUVENS DE PARIS.

TROISIÈME RÉCIT.

CLÉMENTINE.

TROISIÈME PARTIE. [1]

V.

Le départ d'Antonin n'avait point apaisé les ressentimens du marquis; ses rigueurs continuèrent à l'égard de Mlle de l'Hubac; il ne révoqua point la défense qu'il lui avait fait faire de reparaître en sa présence, et la pauvre fille eut tout le loisir de pleurer librement, dans la solitude et le silence de sa chambre, l'absence du petit baron. Elle vivait en recluse dans son appartement, bien que La Graponnière en eût laissé, dès le second jour, la porte ouverte comme par mégarde. Mlle de Saint-Elphège lui faisait chaque matin une visite de charité, et revenait dans la journée rôder autour d'elle pour s'assurer qu'elle n'écrivait point et se tenait tranquille. La vieille fille avait un air sombre

(1) Voyez les livraisons des 1er et 15 février.

qui semblait annoncer qu'elle ressentait quelque chagrin violent et caché. En effet, il lui avait fallu subir une mortification cruelle; elle venait d'être vaincue dans l'espèce de lutte sourde et acharnée qu'elle soutenait contre son ancien adorateur. Le jour même que le petit baron était parti, elle avait couru au petit lever de son oncle et entamé un discours sur la nécessité d'éloigner M. de Champguérin; mais le marquis lui avait aussitôt coupé la parole, en s'écriant d'un ton sardonique et absolu : — Qu'est-ce à dire, ma nièce! vous voulez que je fasse affront à un si galant homme? Et pour quel sujet, je vous prie? Parce que vous vous êtes mis en tête je ne sais quelles idées et que vous lui prêtez je ne sais quels projets! Mais je ne donne point dans toutes ces billevesées, cordieu! et je vous défends de m'en entretenir jamais. Ce n'est, certes, pas la faute de Champguérin si un petit pendard et une péronnelle ont eu l'arrogance de me manquer de respect; j'entends que tout le monde ici lui fasse bon visage, et qu'il vienne tous les jours, comme par le passé, faire ma partie d'hombre et me tenir compagnie.

— Vous le voulez à tous risques? vous êtes le maître, monsieur! répliqua Mlle de Saint-Elphège suffoquant de dépit et se contenant à peine; je veillerai sur ma nièce, et ce ne sera pas ma faute s'il advient céans des choses contraires à la tranquillité, à l'honneur de notre famille.

Mme de Barjavel s'était rendue aussi, dès le premier jour, dans la chambre de Clémentine; mais elle lui avait épargné les reproches, les tardives observations, et s'était contentée de l'engager à mettre à profit ce temps de retraite et de solitude pour réfléchir mûrement sur ses devoirs et ses obligations. La baronne était une personne trop sérieuse, trop imposante, pour que Mlle de l'Hubac se laissât aller avec elle à quelque épanchement qui eût soulagé son cœur. Il ne pouvait pas même y avoir grande conversation entre elles, et le plus souvent Mme de Barjavel employait tout le temps de sa visite à édifier Clémentine par quelque lecture solide qu'elle prenait la peine de lui faire à haute voix. Ces visites et ces passe-temps remplissaient environ deux heures de la matinée, et lorsque Mlle de Saint-Elphège, qui venait toujours la dernière, se retirait après avoir recommencé pour la vingtième fois ses admonestations, Clémentine demeurait seule pour tout le reste de la journée. Cet isolement porta ses fruits. D'abord la pauvre enfant fut saisie d'un grand ennui et tomba dans un accablement extrême; ce fut le temps où elle pleura l'absence de son cousin avec un regret profond qui ne laissait point de place à d'autres sentimens. Puis les forces de son ame se ranimèrent; elle chercha une consolation dans la cause même de son malheur, et se fit une occupation continuelle du souvenir de celui pour lequel elle souffrait cette persécution. Jusqu'alors elle n'avait éprouvé peut-être, pour M. de Champguérin, qu'une de ces vives sym-

pathies qui naissent du désœuvrement de l'imagination et des instincts d'un cœur tendre; mais ce sentiment s'exalta dans la solitude et devint véritablement une passion violente, un amour capable de tous les sacrifices, de tous les dévouemens.

Chaque jour, bien avant l'heure où M. de Champguérin arrivait à la Roche-Farnoux, elle venait s'asseoir dans l'embrasure d'une des fenêtres de sa chambre; la vitrière était à peine entr'ouverte et les rideaux blancs, ornés de lourdes broderies, étaient tirés devant le châssis; pourtant Mlle de l'Hubac pouvait apercevoir un coin du paysage aride que traversait le chemin, et elle attendait, le cœur palpitant, qu'un cavalier passât comme l'éclair au fond de cette perspective; puis, lorsqu'il avait disparu dans la route abrupte qui tournait au pied de la Roche-Farnoux, elle rêvait long-temps le cœur enivré d'amour, l'ame remplie d'espoir et de courage.

Mlle de Saint-Elphège observait avec un étonnement mêlé de défiance l'espèce de résignation exaltée qui avait succédé à l'abattement de sa nièce. Sans pénétrer tout-à-fait ses sentimens, elle soupçonnait que Clémentine était soutenue par le secret espoir de pouvoir disposer un jour de sa main et de la donner librement, avec sa part de ce grand héritage si long-temps attendu, à celui auquel elle avait déjà si obstinément gardé son cœur. Cette prévision lui faisait former des vœux extravagans : elle en était venue à désirer et à croire que le marquis vivrait assez long-temps pour voir la belle Clémentine enlaidie et vieillie comme elle. D'un autre côté, M. de Champguérin avait depuis quelque temps un visage qui faisait plaisir à la vieille demoiselle; son humeur était inégale; un certain ennui se peignait sur sa physionomie, et l'on eût dit parfois qu'il avait au fond de l'ame quelque dépit furieux qui allait éclater. Il n'avait plus les mêmes empressemens pour la baronne ni le même soin de lui plaire, et il n'était plus question de musique pendant les longues après-midi qu'on passait tout entières à la table de jeu; aussi la réunion n'était-elle pas fort divertissante le soir dans la salle verte, et La Graponnière dormait-il tout d'un somme derrière le fauteuil de son maître. Le père Cyprien, ce trinitaire qui disait la messe dans la chapelle les dimanches et fêtes, était devenu le commensal du château; mais il ne remplissait pas tout-à-fait la place que le bon abbé Gilette avait laissée vacante. C'était un vieux moine fort encrassé, sans conversation ni science; tout son mérite consistait en un certain discernement qui lui faisait promptement connaître le degré de considération qu'il devait accorder aux gens, et dans une sorte de réserve honnête qui masquait assez bien sa nullité. Ce personnage automatique jouait à l'hombre cependant, et le marquis l'avait pris en gré pour ce motif d'abord, et ensuite parce qu'il n'était pas d'une dévotion incommode.

Tous les dimanches, à l'heure de la messe, La Graponnière venait

quérir Mlle de l'Hubac qu'il était censé tenir sous clé, et il la conduisait à la chapelle, où déjà la famille s'était rendue. Elle prenait place à l'écart derrière tout le monde, assistait au service divin sans parler à personne, et se retirait ensuite la première sans qu'il lui fût permis de saluer son grand-oncle.

Or, il arriva qu'un dimanche, au moment où le père Cyprien montait à l'autel, la porte de la chapelle s'ouvrit sans bruit, et un étranger pénétra discrètement dans la nef. Au frôlement de son habit de soie, au léger parfum qu'exhalait toute sa personne, Mlle de l'Hubac devint toute pâle, et demeura le visage incliné sur son livre d'heures sans oser lever les yeux. M. de Champguérin comptait peut-être que sa présence ne serait point remarquée et qu'il pourrait rester à cette place; mais Mlle de Saint-Elphège avait l'ouïe très fine, et, quoiqu'il eût poussé la porte d'une main prudente, quoiqu'il eût marché d'un pied léger sur les dalles, elle avait reconnu le cliquetis de ses éperons d'argent. Un moment après, La Graponnière descendit gravement la nef pour l'inviter, de la part du marquis, à venir prendre place au banc seigneurial. M. de Champguérin passa devant Clémentine en lui jetant un regard si tendre, si pénétré de tristesse et de reconnaissance, qu'elle comprit qu'il l'avait devinée et qu'il lui demandait en quelque sorte pardon de ce qu'elle souffrait pour l'amour de lui. Ce jour-là, elle ne tourna pas la première page de son livre d'heures, elle ne leva pas non plus les yeux vers le haut de la nef, et, quand la messe fut finie, elle sortit précipitamment de la chapelle et regagna sa chambre tout éperdue de confusion, de bonheur et d'amour. Cet incident auquel personne n'avait pris garde tourmenta beaucoup Mlle de Saint-Elphège. Il lui semblait que M. de Champguérin avait eu le loisir de glisser une lettre à sa nièce, de lui parler peut-être, et d'obtenir d'elle la promesse de quelque secrète entrevue. Elle en conçut une inquiétude qui ne lui laissa plus de repos. Jamais tuteur ombrageux ne surveilla les alentours de son logis avec plus de vigilance qu'elle ne gardait les passages qui aboutissaient à la chambre de Clémentine. Elle venait l'épier à chaque instant de la journée; la nuit, elle se levait pour s'assurer que sa porte était close, et qu'elle ne se hasardait pas à sortir sur la terrasse pour jeter un billet doux par-dessus les murailles.

Quelques semaines passèrent ainsi; on était en plein automne; les chemins devenaient effroyables, et, le soir, M. de Champguérin s'en retournait de bonne heure à son manoir. Dès que La Graponnière l'avait reconduit, la veillée était finie; le marquis passait dans sa chambre à coucher en emmenant le père Cyprien; les deux dames regagnaient leur appartement; toute la livrée se retirait dans ses bouges, et bientôt le plus profond silence régnait à la Roche-Farnoux.

Une nuit, une nuit de novembre, Mlle de Saint-Elphège, rentrée de-

puis long-temps chez elle, veillait près de sa cheminée, après avoir renvoyé les femmes qui la servaient; assise devant le foyer, ses mains fluettes étendues sur la flamme, elle rêvait en écoutant la brise nocturne, dont le souffle murmurait contre les vitrières, et les hurlemens lointains de quelque chien de berger qui aboyait à la lune. Tout à coup elle crut percevoir à travers ces faibles bruits comme un son métallique, quelque chose de semblable au cliquetis d'une molette d'éperon et au choc d'un talon ferré sur les dalles de pierre. Elle se dressa en prêtant l'oreille, et alla regarder au dehors à travers la vitrière. Le ciel était pur, et la lune sereine répandait sa vive lumière dans l'enceinte du préau, entouré d'arcades en ogives, sous lesquelles régnait en ce moment un clair crépuscule. La vieille fille parcourut d'un regard cet étroit espace; puis elle passa sa main sur ses yeux comme pour s'assurer qu'elle n'était point abusée par quelque hallucination, et, quittant aussitôt la fenêtre avec une exclamation étouffée, elle descendit précipitamment chez son oncle.

Le marquis ne dormait pas encore; il était assis dans son grand lit, les yeux ouverts, sa boîte de pastilles à la main, et il écoutait un de ses valets de chambre, lequel était en train de lui faire un conte de ma mère l'Oie.

Mlle de Saint-Elphège entra sans se faire annoncer, s'arrêta hors d'haleine au pied du lit, et dit avec une sorte d'autorité en regardant le valet de chambre : — Mon oncle, renvoyez ce garçon, je vous prie.

— Sortez, Braguelonne, fit le marquis fort étonné.

Mlle de Saint-Elphège alla fermer la porte; puis, venant au chevet du marquis, elle lui dit d'une voix entrecoupée et avec un accent inexprimable d'indignation et de triomphe : — Eh bien! monsieur, je puis enfin vous donner la preuve de cette trahison infâme dont je vous avais déjà inutilement prévenu. L'homme que vous honorez de votre confiance, celui que vous accueillez chaque jour et favorisez de votre intimité, celui que vous avez comblé de vos bontés, votre voisin, votre commensal, votre obligé, M. de Champguérin enfin, vous trompe et vous outrage. Il déshonore votre maison. Cette nuit même il est rentré secrètement ici....

— Vous aurez fait quelque mauvais rêve, ma nièce! interrompit le marquis d'un air incrédule et courroucé.

— M. de Champguérin est ici, répéta la vieille fille avec véhémence; je l'ai vu il n'y a qu'un moment dans le petit préau. Oui, mon oncle, je l'ai vu. Il est sorti par une des portes qui donnent sous les arcades et a écouté un moment, la tête tournée vers le ciel, comme si quelque bruit lointain l'eût inquiété, ensuite il a disparu de nouveau.

— Êtes-vous certaine de ce que vous dites là? s'écria le marquis en se relevant sur ses coudes.

— Je suis certaine de ce que j'ai vu de mes propres yeux, répondit Mlle de Saint-Elphège; au surplus, monsieur, vous n'avez qu'à donner vos ordres, en un moment tous les gens seront sur pied, et M. de Champguérin ne pourra s'échapper.

Le vieux seigneur secoua la tête et parut réfléchir.

— Peut-être doutez-vous encore, mon oncle, continua Mlle de Saint-Elphège; en effet, la chose est inouie, et je ne puis concevoir par quel moyen M. de Champguérin est rentré cette nuit dans le château. A l'heure où il se retire, M. de La Graponnière ferme derrière lui la grande porte dont voilà les clés à votre chevet. Il n'y a point d'autre entrée, et il est absolument impossible de passer par-dessus les murailles. Je ne vois pas non plus comment il pourrait se hasarder jusqu'à la chambre de ma nièce; il lui faudrait, pour y arriver, passer devant l'appartement de la baronne et traverser ensuite les communs, où dorment une trentaine de domestiques. Assurément, il se tient caché là-bas dans ces grandes salles inhabitées où l'on n'entre pas même durant le jour. Mais qu'y fait-il? Comment y est-il entré? comment en sortira-t-il? Je m'y perds.

— Vous l'avez vu, dites-vous? répéta encore le vieux seigneur en se relevant tout-à-fait et en regardant Mlle de Saint-Elphège d'un air qui la fit trembler, non pour elle, mais pour ceux qu'elle venait de dénoncer.

— Sur mon honneur et mon salut, j'ai vu M. de Champguérin dans le préau, répondit-elle cependant avec fermeté.

— En ce cas, il y est entré par un passage qui communique de la tour du donjon à la Grotte-aux-Lavandières, répondit froidement le marquis; je pensais connaître seul cette porte secrète.

— Qu'allez-vous ordonner, mon oncle? dit Mlle de Saint-Elphège effrayée de la sombre fureur qui éclatait dans le regard du vieux sire de Farnoux.

— Silence, ma nièce! lui répondit-il; point de bruit, point de scandale. Il faut pour l'honneur de ma maison que le châtiment demeure secret comme l'offense.

A ces mots, il se releva et sortit de son lit tout vêtu, ainsi qu'il se couchait d'habitude; puis il frappa sur un timbre pour avertir La Graponnière, lequel dormait non loin de là. L'écuyer de main, accoutumé à ces appels nocturnes, arriva presque au même instant, et demeura tout stupéfait à l'aspect de Mlle de Saint-Elphège, qui marchait dans la chambre d'un air agité et en levant les yeux au ciel avec des paroles entrecoupées.

— La Graponnière, dit le vieux seigneur d'un air de froide détermination, donne-moi mon épée et cours réveiller le père Cyprien.

— Mon oncle! qu'allez-vous faire? s'écria la vieille fille effrayée.

— Cela ne vous regarde point, ma nièce, répliqua-t-il sèchement; les femmes, qui sont la cause ordinaire de ces sortes d'affaires, ne doivent aucunement s'en mêler.

— Je crains quelque malheur, osa ajouter encore Mlle de Saint-Elphège; mon oncle, au nom du ciel, ne vous abandonnez pas à votre juste colère....

— Assez, ma nièce! interrompit le marquis d'une voix impérieuse; remontez chez vous; faites bonne garde auprès de Mlle de l'Hubac, et ne vous inquiétez pas davantage de ce qui va se passer là-bas.

Le moine entra en ce moment avec l'écuyer de main.

— Mon père, lui dit le marquis, vous allez me suivre dans la tour du donjon; je vous apprendrai en descendant de quoi il s'agit. La Graponnière, prends ta lanterne de ronde et marche devant nous.

— Mon oncle, s'écria Mlle de Saint-Elphège incapable de se contenir; mon oncle, prenez garde! il se défendra!

— Je vais l'attendre à un endroit où il ne pourra ni m'échapper, ni faire résistance! répondit le vieux seigneur en tirant l'épée du fourreau et en serrant la poignée d'or bruni dans sa main décharnée.

Le père Cyprien essaya alors de le retenir; mais il ne l'écouta point et sortit d'un pas ferme, la tête haute et l'épée à la main. Mlle de Saint-Elphège s'en retourna chez elle tout éperdue. Elle s'était tout à coup figuré que, tandis qu'elle déclarait à son oncle ce qu'elle venait de voir, M. de Champguérin enlevait Mlle de l'Hubac. Au lieu de rentrer dans sa chambre, elle frappa à la porte de Clémentine. Josette vint ouvrir aussitôt en se récriant et en murmurant à voix basse contre les gens qui ne pouvaient dormir.

— Que fait ma nièce? demanda brusquement Mlle de Saint-Elphège.

A cette question, la suivante fut près de répondre par un éclat de rire des plus impertinens; mais elle parvint à se contenir, et dit en se rajustant : — Je vais rallumer les bougies, et mademoiselle pourra voir elle-même.

— C'est inutile, ne faites pas de bruit, répliqua la vieille fille en allant vers le lit, dont elle entr'ouvrit les rideaux.

La lampe de nuit projeta alors ses timides rayons sur l'oreiller où reposait endormie la tête de Clémentine. La belle jeune fille soupira, mit instinctivement la main devant ses yeux, et ne bougea plus. Mlle de Saint-Elphège laissa retomber le rideau, et s'en alla après avoir commandé du geste à Josette de se recoucher promptement et en silence. La vieille fille venait d'acquérir la certitude que M. de Champguérin s'était introduit dans le château à l'insu de sa nièce, et son esprit se perdait en conjectures sur le motif et le but d'une action aussi audacieuse. En proie à la plus vive inquiétude, elle s'enferma dans son appartement,

et courut à la fenêtre qui donnait sur le préau pour observer ce qui allait se passer en cet endroit.

Il était alors plus de trois heures après minuit, la brise nocturne soufflait plus vive et faisait crier les girouettes; par momens, le ventail d'une croisée qu'on avait oublié de fermer battait dans la baie avec un sourd fracas, et les chiens de garde, excités par ce bruit, aboyaient avec fureur dans la grande cour. Tout était tranquille dans le préau; la lune ne montrait plus qu'à demi son disque d'argent dans cette enceinte divisée en deux zones, l'une envahie par les ombres, l'autre vivement éclairée encore par l'astre à son déclin, de manière que, d'un côté, l'ouverture des arceaux formait sur les dalles de la galerie de grands arcs lumineux, tandis que l'autre côté était couvert de ténèbres profondes.

Mlle de Saint-Elphège colla son visage pâle à la vitrière et regarda dehors en tremblant. Elle aperçut alors le marquis et ses deux acolytes qui traversaient le préau et allaient vers la tour du donjon. La Graponnière marchait en avant, sa lanterne sourde à la main, et le père Cyprien suivait le vieux sire de Farnoux, en lui parlant avec des gestes supplians, comme s'il eût essayé de le convaincre et de le retenir; mais le marquis avançait toujours, bien qu'il ralentît le pas et semblât prêter l'oreille aux paroles du moine. Celui-ci dut le convaincre enfin, car il s'arrêta et parut hésiter; puis, se tournant tout à coup, il gagna le côté sombre du préau et demeura caché, avec sa suite, dans l'angle le plus obscur de la galerie. Dès-lors, ces trois personnages ne firent plus aucun mouvement, et Mlle de Saint-Elphège aurait douté de leur présence, si elle n'eût vaguement distingué à travers les ténèbres la robe blanche du moine. Pétrifiée d'étonnement, transie de frayeur, elle attendit, appuyée au croisillon de la fenêtre, le dénoûment de cette scène nocturne.

Long-temps après, l'horloge du château sonna quatre heures, puis la demie, puis cinq heures. A ce moment, une porte grinça légèrement sur ses gonds, et presque aussitôt quelqu'un parut sur la galerie, du côté où la lune jetait encore ses clartés au pied des arceaux gothiques. Mlle de Saint-Elphège reconnut, cette fois encore, la haute taille, la tournure, l'habit de M. de Champguérin, et entendit de nouveau ses éperons d'argent sonner sur les dalles; mais, chose étrange! une personne, dont elle ne pouvait distinguer les traits ni l'habillement, marchait à côté de lui dans la pénombre et semblait lui parler à voix basse, car il s'en allait lentement, le visage tourné vers elle; il passa ainsi à quelques pas du marquis et remonta la galerie en se dirigeant vers la tour du donjon.

La vieille fille, saisie d'un étonnement inexprimable, entr'ouvrit sa

croisée et avança la tête; mais en ce moment un nuage couvrit la lune, le ciel s'assombrit; la zone lumineuse où se trouvait M. de Champguérin se confondit subitement avec les ténèbres, et Mlle de Saint-Elphège ne distingua plus rien à travers ce chaos. Pendant quelques minutes, le préau et les galeries furent enveloppés d'un sombre crépuscule, et lorsque la lune, se dégageant enfin de ses voiles brumeux, montra de nouveau sa face sereine, M. de Champguérin et l'ombre qui le suivait avaient disparu.

Un quart d'heure plus tard, le groupe caché au fond de la galerie se retira dans le même ordre qu'il était venu; seulement le marquis allait d'un pas plus rapide, et le moine suivait en silence, la tête baissée.

Mlle de Saint-Elphège ne songea pas à quitter la fenêtre; immobile et les yeux fixés sur le préau, elle se demandait si tout ce qu'elle venait de voir n'était point un rêve, une vision, et s'efforçait de rappeler ses esprits troublés. Évidemment, il n'y avait pas eu mort d'homme, et son cœur était soulagé d'une grande inquiétude; mais sa tête était bouleversée, et elle formait une foule de suppositions étranges, impossibles. Au petit jour, ne pouvant plus résister à ses anxiétés, elle se décida à descendre chez son oncle. Les gens n'étaient point réveillés, et le plus grand silence régnait encore dans le château. Pourtant Mlle de Saint-Elphège remarqua avec surprise que la grande porte était ouverte déjà, et que Braguelonne, l'un des valets de chambre du marquis et celui qui était le plus en faveur auprès de son maître, achevait de harnacher deux mulets de bât qu'il venait d'amener au perron.

En entrant dans le passage qui communiquait de la chambre du marquis à la salle verte, Mlle de Saint-Elphège rencontra La Graponnière.

— Vous êtes déjà levé? lui dit-elle à voix basse; je n'ai pu reposer un instant non plus. Quelle nuit, grand Dieu!

— Une nuit des plus fatigantes! répondit piteusement l'écuyer de main.

— Je viens m'informer des nouvelles de mon oncle, ajouta-t-elle. Annoncez-moi, je vous prie.

— M. le marquis m'a donné l'ordre de ne laisser entrer personne, pas même vous, mademoiselle, répondit La Graponnière en lui barrant respectueusement le passage.

Elle n'osa insister, et se retira fort effarée; mais, après avoir fait quelques tours dans la salle verte pour donner à l'écuyer de main le temps d'aller rejoindre son maître, elle revint sur ses pas et, s'approchant sans bruit de la porte entre-bâillée, elle essaya de voir ce qui se passait dans la chambre de son oncle. Bien que le jour naissant projetât ses rayons entre les volets mal joints, cette vaste pièce était encore éclairée par les candélabres dont la lumière affaiblie se con-

fondait, par momens, avec les folles lueurs de quelques branches résineuses qui brûlaient dans la cheminée. Le vieux seigneur ne s'était pas couché; il veillait assis dans son grand fauteuil, les deux mains plongées dans un monceau de paperasses placées devant lui sur un guéridon. A l'aspect de son oncle, Mlle de Saint-Elphège demeura saisie d'étonnement : elle s'attendait à le trouver fort abattu après cette nuit d'insomnie, et il lui paraissait au contraire animé, dispos et comme rajeuni. On eût dit, en effet, que, par une réaction inexplicable, le marquis avait tout à coup reculé de quelques années sur son grand âge; ses traits immobiles et desséchés avaient repris une expression vivante; ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire, et ses joues étaient légèrement colorées, comme si le sang eût recommencé à circuler activement dans ses veines. Tandis que Mlle de Saint-Elphège le considérait avec une sorte de stupeur, il repoussa du pied plusieurs feuilles lacérées qu'il venait de jeter sur le parquet, et dit en élevant la voix : — Mets tout cela au feu, mon vieux La Graponnière. — Puis il se retourna et acheva de déchirer quelques papiers qui cachaient une antique écritoire de voyage ouverte sur le guéridon. — Bonté divine! il a écrit! pensa Mlle de Saint-Elphège en apercevant ce petit meuble dont le vieux seigneur ne s'était pas servi une seule fois depuis son arrivée à la Roche-Farnoux.

Un moment après, le marquis reprit en regardant l'écuyer de main qui achevait de jeter au feu les feuilles déchirées : — Bien, mon vieux La Graponnière; voilà qui est fini. Maintenant va remettre ce moine aux mains de Braguelonne, qui ne le quittera qu'après l'avoir réintégré dans son couvent.

— C'est donc ce pauvre père Cyprien qui va être puni des méfaits de M. de Champguérin! murmura Mlle de Saint-Elphège en se retirant à la hâte; car, en restant là plus long-temps, elle courait risque d'être surprise par les valets, qui commençaient à circuler dans le château. Ce qu'elle venait de voir et d'entendre l'étonnait singulièrement; elle ne pouvait concevoir pourquoi le père Cyprien était subitement tombé dans la disgrace du marquis, et, s'apercevant que les choses tournaient au rebours de ce qu'elle avait pensé, elle se figurait presque que M. de Champguérin parviendrait à se justifier. Sa conviction à elle-même était déjà fort ébranlée; à force d'y rêver, elle en était venue déjà à douter de la réalité de ce qu'elle avait vu, et à se persuader que la visite nocturne de M. de Champguérin n'était rien moins que la preuve évidente d'une intrigue amoureuse. Lasse de commenter en vain ces incidens mystérieux, elle essaya de se distraire en allant surprendre sa nièce, et, au lieu de rentrer dans son appartement, elle se dirigea vers celui de Clémentine. La porte en était ouverte, et Josette allait et venait avec des mines coquettes, dans le corridor, à l'extrémité duquel un grand laquais

époussetait les lambris en lui envoyant des œillades amoureuses. Mlle de Saint-Elphège passa derrière la suivante, qui ne l'aperçut point, et entra chez sa nièce sans se faire annoncer. Elle ne pensait pas la trouver levée à cette heure matinale; mais Clémentine était déja assise devant la fenêtre qu'inondaient les clartés vermeilles du soleil levant; penchée sur son métier à tapisserie, elle travaillait avec tant d'application, qu'elle n'entendit pas sa tante Joséphine qui s'avançait sur la pointe des pieds, en promenant autour d'elle un regard investigateur.

La pauvre fille avait entrepris pour occuper ses loisirs un de ces petits chefs-d'œuvre de patience qu'on apprend à confectionner dans les couvens. C'était un tableau en broderie, lequel avait la prétention de représenter des arbres, des rochers, des prairies, et, dans la perspective, un petit édifice, surmonté d'un clocher à arcades, qui ressemblait à quelque chose comme une chapelle, lequel faisait face à un logis percé de grandes fenêtres et dont le toit était orné de plusieurs girouettes. Le vert-d'herbe et le bleu-faïence dominaient dans ce paysage fantastique, où il était possible de reconnaître cependant le vallon ombragé, la petite église de Notre-Dame-des-Templiers, et au premier plan le château neuf de Champguérin. Le site était embelli d'un troupeau de moutons blancs, que gardait une bergère assise sous un grand arbre, au tronc duquel un chiffre amoureux était tracé avec de la soie jaune.

— Quel travail faites-vous donc là, ma nièce? s'écria Mlle de Saint-Elphège en avançant tout à coup la tête par-dessus l'épaule de Clémentine, laquelle se retourna avec un cri perçant et demeura glacée d'effroi à la vue de sa tante, qui examinait le tableau d'un air surpris et courroucé. — Vraiment, mademoiselle, reprit la vieille fille en ricanant, je vous félicite; vous avez fait là quelque chose de précieux! Mais d'où vient que vous y travaillez en cachette? Pourquoi ne m'avoir pas montré ce bel ouvrage de vos mains? Ce qui m'en plaît surtout, c'est ce gros chiffre tracé sur l'écorce d'un ormeau. Une H et un C réunis par des lacs d'amour: c'est fort galant, ma foi!... Nous verrons ce qu'en dira M. votre grand'oncle.

Dès les premiers mots de cette sortie ironique, Clémentine avait caché dans ses mains son visage en pleurs; mais l'espèce de menace qui lui servait de corollaire lui inspira une énergie soudaine. Elle releva fièrement la tête, et, sentant pour la première fois de sa vie qu'elle était courageuse, elle dit d'un ton résolu : — Faites, ma tante! allez dénoncer à M. le marquis tout ce que vous supposez... Ni son autorité ni la vôtre ne saurait changer mes sentimens...

— Enfin!... je sais à quoi m'en tenir! s'écria Mlle de Saint-Elphège tout à la fois furieuse et consternée. Malheureuse enfant! n'ajoutez pas un mot; je ne dois pas, je ne veux pas vous entendre! Et, après un mo-

ment de silence, elle ajouta d'un ton plus calme : — Allons! soyez raisonnable, essuyez vos larmes et dépêchez-vous de serrer ce tableau.

Mlle de l'Hubac ôta sa broderie de dessus le métier, ensuite elle alla l'enfermer dans le coffret qui avait si vivement excité jadis la curiosité du petit baron, et où elle gardait précieusement tous les souvenirs de ses amies de couvent. Quand cela fut fait, elle revint s'asseoir près de la fenêtre et tourna les yeux vers le chemin par lequel M. de Champguérin arrivait chaque jour. Ce mouvement n'échappa point à la vieille fille; elle hocha la tête d'un air profondément attristé, et, répondant à la pensée de Clémentine, elle lui dit : — Vous avez dix-sept ans, et vous espérez, vous espérez en l'avenir!... Il vous semble que vous avez devant vous tant d'années de vie et de jeunesse, qu'il vous est aisé d'en sacrifier quelques-unes... Le temps écoulé ne vous effraie pas encore; mais un jour viendra où vous regarderez derrière vous avec douleur et où vous regretterez d'avoir consumé votre vie dans une sorte de rêve... J'avais seize ans comme vous quand j'arrivai ici, et je franchis d'un cœur assuré le seuil de cette demeure où je devais souffrir si long-temps... Ma mère, pauvre femme! eut un pressentiment de mon triste sort; elle regretta de m'avoir si tôt retirée du monde et pleura d'avance mon malheur... En effet, j'ai attendu, j'ai langui; ma jeunesse s'est écoulée, et rien n'a changé... Hélas! votre destinée sera pareille à la mienne, si vous comptez sur l'avenir, si vous abandonnez votre ame à la vaine espérance d'être libre un jour, libre de disposer de votre main.

— Mes vœux ne vont pas jusque-là, répondit Clémentine d'une voix altérée; tout ce que je demande, c'est qu'on me laisse librement refuser toute proposition de mariage.

— Soyez tranquille, il n'en sera question de long-temps! répliqua Mlle de Saint-Elphège avec amertume. Ma nièce, nous suivrons toutes deux l'exemple de cette vieille demoiselle de Farnoux que votre grand'-oncle cite à tout propos; après avoir vécu long-temps, nous mourrons sans alliance.

Là-dessus elle se leva, convaincue d'après sa propre expérience qu'il n'est ni raisonnement ni remontrance qui puisse changer l'esprit d'une fille amoureuse. Avant de se retirer, elle dit encore à sa nièce en manière d'avertissement : — Votre belle-tante viendra ici tout à l'heure, et elle s'apercevra peut-être que vous avez les yeux rouges; mais il est inutile qu'elle sache pourquoi vous avez pleuré. C'est une personne d'une vertu si froide, si sévère, qu'on ne peut parler avec elle de certaines choses...

— Oh! je n'aurais jamais osé! s'écria naïvement Mlle de l'Hubac.

— Il y a des secrets qu'elle n'apprendra pas de ma bouche, ajouta la vieille fille d'un air concentré et en faisant allusion dans sa pensée aux

événemens de la nuit précédente; je ne lui ai jamais fait aucune confidence. D'ailleurs, ma nièce, retenez bien ceci : une seule chose m'a réussi dans le cours de ma vie, c'est d'avoir gardé le silence sur mes afflictions. Si vous n'étiez un enfant, je vous parlerais encore; mais à quoi bon! vous ne sauriez comprendre la peine qui me consume, et ma triste expérience ne pourrait rien contre les fougueux entraînemens de votre cœur.

Elle se retira lentement à ces mots, et Clémentine murmura en la suivant d'un regard ému : — Est-ce qu'elle aurait aimé!...

La matinée s'écoulait cependant, et l'heure approchait où M. de Champguérin avait coutume d'arriver à la Roche-Farnoux. Mlle de Saint-Elphège descendit dans la salle verte l'esprit fort préoccupé de l'accueil que son oncle allait faire à cet homme qu'il voulait tuer de sa main quelques heures auparavant. Ses craintes étaient dissipées; elle ne redoutait plus une sanglante catastrophe; il lui semblait que cette colère de vieillard s'était exhalée en menaces, et que le marquis se contenterait de quelques explications qui achèveraient de rendre la vérité impénétrable. Mme de Barjavel était déjà dans la salle. Après avoir fait sa révérence à la vieille fille, elle lui dit d'un air indifférent : — Ma cousine, est-ce que vous savez pourquoi le père Cyprien est parti aujourd'hui de si grand matin sans prendre congé de personne?

— Je l'ignore, ma cousine, répondit laconiquement Mlle de Saint-Elphège.

Et aussitôt elle s'en alla à l'autre extrémité de la salle, où elle se mit à arranger par contenance les cartes sur la table de jeu. La baronne prit silencieusement sa broderie et s'assit au coin de la cheminée. Toutes deux étaient si absorbées dans leurs pensées, qu'elles ne s'aperçurent pas que l'aiguille de la pendule marquait déjà midi. Au premier coup du timbre, le maître d'hôtel parut à la porte et demeura muet en voyant le grand fauteuil du marquis encore vide. Les deux dames relevèrent la tête d'un air étonné et en tournant les yeux du côté de la chambre à coucher de leur oncle. Au même instant, La Graponnière ouvrit la porte et se précipita dans la salle tout éperdu, les mains levées au ciel, en criant : — M. le marquis!... mon bon maître!... tout est fini...

— Qu'est-il arrivé, grand Dieu! demanda la baronne en s'adressant à un des valets de chambre qui suivait l'écuyer de main.

— Tout est fini, madame!... répéta cet homme; M. le marquis est mort!...

— Cela n'est pas possible!... fit Mlle de Saint-Elphège en se dressant, le visage couvert d'une soudaine pâleur, et se soutenant à peine sur ses jambes tremblantes...

Mme de Barjavel s'était levée aussi, les traits altérés, les joues blan-

ches comme son fichu de linon. — Il ne faut pas désespérer encore! s'écria-t-elle; mon oncle est peut-être tombé en faiblesse. Allons le secourir....

— C'est inutile, madame la baronne, répondit La Graponnière en gémissant; hélas! mon pauvre maître! il s'est laissé aller dans mes bras et a rendu l'ame sans jeter un soupir....

— M. le marquis était très bien ce matin, ajouta le valet de chambre; nous l'avons habillé à l'ordinaire, et il est resté sur son fauteuil en attendant l'heure du dîner. Comme la pendule allait sonner midi, M. de La Graponnière lui a présenté sa canne et son chapeau pour passer dans la salle. Il s'est relevé alors avec un visage tout décomposé; puis il est retombé en agitant un peu les bras, ses yeux se sont fermés, et aussitôt il est mort....

— Je ne le crois pas! s'écria Mlle de Saint-Elphège avec un geste convulsif, non, je ne le crois pas encore.... — Puis, faisant un suprême effort, elle traversa la salle d'un pas précipité, et entra dans la chambre du marquis, suivie de La Graponnière. Un moment après, elle reparut, se soutenant à peine, et dit d'une voix presque inintelligible : — Il est vrai,... je l'ai vu,... tout est fini...

Mme de Barjavel s'agenouilla en silence, le visage tourné vers la chambre de son oncle; Mlle de Saint-Elphège l'imita machinalement, et toutes deux prièrent un moment sans larmes, sans douleur peut-être, mais l'ame recueillie dans de graves et pieuses pensées. Ensuite la baronne donna ses ordres au maître d'hôtel, qui était resté debout, la serviette au bras et comme pétrifié entre les battans tout grand ouverts de la porte. — Montez chez Mlle de l'Hubac, lui dit-elle; je vous charge de lui annoncer le fatal événement.... Nous l'attendons ici.... Point de cris, point de tumulte dans le château; qu'on ouvre la chapelle, et que tous les gens de M. le marquis de Farnoux se mettent en prières.

Quelques intans après, Mlle de l'Hubac entra dans la salle verte; elle embrassa silencieusement ses tantes et s'assit, le visage caché dans son mouchoir; la pauvre enfant, obéissant aux bons instincts de son cœur, pleurait ce terrible vieillard, devant lequel elle avait si souvent tremblé; elle oubliait sa sévérité, sa rigueur inexorable, et ne songeait plus qu'aux froides bontés qu'il lui avait parfois témoignées. Les deux dames se taisaient, absorbées dans leurs réflexions; chacune considérait mentalement le grand changement qui allait s'opérer dans son sort, et calculait l'héritage qu'elle était appelée à recueillir. La fortune du marquis s'était fort augmentée pendant sa longue retraite à la Roche-Farnoux; il laissait environ cinquante mille écus de rentes, lesquels revenaient naturellement et par moitié aux enfans de ses deux sœurs, de manière que Mme de Barjavel avait une part égale à celle que devaient partager Mlle de Saint-Elphège et sa jeune nièce, Mlle de l'Hubac.

— Ma cousine, dit la baronne après un long silence, avant de rien décider pour les derniers honneurs que nous devons rendre à mon oncle, il serait à propos de nous entourer des personnes qu'il honorait de son amitié; le père Cyprien est parti ce matin pour quelque raison que nous ne savons pas, je vais envoyer quelqu'un le chercher à son couvent. M. de Champguérin avait annoncé qu'il ne monterait pas aujourd'hui à la Roche-Farnoux; il faut qu'un exprès parte sur-le-champ et le prie de se rendre auprès de nous....

— Vous voulez faire venir ici M. de Champguérin? s'écria la vieille fille d'un air d'indignation contenue.

— Oui, ma cousine, je le juge convenable, répliqua gravement Mme de Barjavel. Et, sans perdre un instant, elle fit partir son message.

Mlle de Saint-Elphège, pour le moins aussi surprise qu'irritée, fut sur le point de révéler à la baronne tout ce qu'elle avait vu, et de déclarer hautement que la présence de M. de Champguérin à la Roche-Farnoux lui semblait un outrage à la mémoire de son oncle; mais une sorte de pressentiment l'arrêta, elle désespéra tout à coup de son influence, et, entrevoyant le triomphe probable de l'ambitieux gentilhomme qui aspirait à la main de sa nièce, elle s'écria avec une amère conviction: — Que de malheurs je prévois dans notre famille! — Puis, tournant les yeux vers Clémentine, elle ajouta : — Oui, c'est une juste douleur que la vôtre! Pleurez, mon enfant, pleurez, car la mort de votre grand-oncle vous livre à votre mauvaise destinée!

Mlle de l'Hubac comprit cette vague allusion, et détourna la tête pour cacher la rougeur qui se répandait subitement sur ses traits. Apparemment la baronne pénétra aussi la pensée de Mlle de Saint-Elphège, car elle lui dit froidement: — Rassurez-vous, ma cousine, et n'ajoutez pas sans motif à l'affliction de Clémentine. Bientôt, je l'espère, vous reconnaîtrez combien vos prédictions sont fausses.

— Plaise au ciel que je me sois trompée! murmura la vieille fille.

Malgré les ordres de Mme de Barjavel, la chapelle était déserte, et pas un serviteur ne priait pour le maître sévère et généreux qui venait de trépasser. Le vieux seigneur de Farnoux avait vécu trop long-temps; personne ne le pleurait; on parlait de sa mort d'un air étonné, presque réjoui; la valetaille s'enivrait dans les cuisines en commentant la lugubre nouvelle; on eût dit un changement de règne, une révolution, un jour de délivrance pour cette plèbe servile. Le bruit qu'elle faisait ne retentissait pas cependant au-delà des salles basses où se tenait la livrée, et le plus grand silence régnait aux alentours de la chambre mortuaire, dans laquelle La Graponnière, aidé de quelques principaux serviteurs, achevait de rendre les derniers devoirs à son maître.

En attendant l'arrivée du père Cyprien, on avait mandé un pauvre

prêtre qui desservait la plus prochaine paroisse, et venait les dimanches dire une messe blanche dans l'église du bourg. Il accourut bientôt son bréviaire sous le bras, sa vieille soutane de serge retroussée dans la ceinture, et son vieux chapeau roussi à la main. Lorsqu'on l'eut introduit, La Graponnière le laissa en prières à côté du corps et passa dans la salle verte. Presque au même instant la porte de l'antichambre s'ouvrit, et un valet annonça à demi-voix M. de Champguérin. En entendant ce nom, La Graponnière recula avec un mouvement involontaire, et demeura à l'écart.

M. de Champguérin se présenta avec le maintien grave et affligé que commandait le funeste événement qu'il venait d'apprendre; mais, malgré ses efforts, il n'était pas entièrement maître de lui-même, il y avait dans son regard, dans le son de sa voix, quelque chose qui trahissait une joie secrète. A son agitation, à son air triomphant et troublé, on eût pu croire que c'était à lui qu'allait échoir le grand héritage de la maison de Farnoux et non à ces trois femmes contristées et taciturnes qui avaient repris machinalement leur place accoutumée, et entouraient encore le fauteuil vide du vieil oncle. Lorsque M. de Champguérin eut fait ses complimens de condoléance et se fut assis fièrement en face de Mlle de Saint-Elphège, la baronne se tourna vers l'écuyer de main, qui était resté près de la porte, en lui disant à haute voix : — Approchez, monsieur de La Graponnière; en un pareil moment, les anciens serviteurs sont, comme les anciens amis, appelés de plein droit à donner leur avis sur les affaires de famille.

A ces mots, qui semblaient annoncer qu'il allait être question de graves intérêts et que rien ne serait décidé sans les conseils et l'approbation de M. de Champguérin, Mlle de Saint-Elphège et Mlle de l'Hubac tournèrent simultanément les yeux vers la baronne, l'une avec une expression de reproche, l'autre d'un air de satisfaction reconnaissante. — Est-ce qu'il s'agit déjà de calculer notre part d'héritage? dit amèrement la vieille fille.

— Ce n'est pas aux affaires de la succession que je songe en ce moment, répondit Mme de Barjavel avec dignité, c'est aux honneurs que nous devons rendre à celui qui nous laisse cette grande fortune. Les funérailles des anciens seigneurs de Farnoux étaient célébrées avec pompe, et j'ai entendu dire qu'il existait à ce sujet un cérémonial écrit : en avez-vous connaissance, monsieur de La Graponnière?

— Oui, madame la baronne, répondit-il; mais il y a près de deux siècles qu'il est tombé en désuétude, attendu que depuis le quatrième aïeul de M. le marquis, tous les seigneurs de Farnoux sont morts à la guerre, en pays ennemi.

— Mon sentiment est qu'il faut le rétablir dans cette circonstance solennelle, dit Mme de Barjavel en se tournant vers l'espèce de conseil

de famille qu'elle présidait, afin de s'y conformer entièrement; on devrait chercher parmi les archives le manuscrit du cérémonial.

— Je le sais de mémoire, madame la baronne, répondit La Graponnière. Lorsqu'un seigneur de Farnoux a rendu son ame à Dieu, on ne l'expose qu'une demi-journée sur le lit de parade. Dès la matinée suivante, ses vassaux et tenanciers sont astreints à se rassembler dans la grande cour du château pour recevoir le corps et le transporter à vingt lieues d'ici, dans une abbaye de l'ordre de Cîteaux, où l'un des ancêtres de M. le marquis a fait bâtir une chapelle et fondé un obit perpétuel. Cette procession funèbre fait d'abord une station à Notre-Dame-des-Templiers, et, comme la tour de Champguérin était autrefois un fief mouvant de la Roche-Farnoux, les seigneurs du lieu sont tenus de se trouver à la porte de la petite église. Après l'absoute, le cortége poursuit son chemin et conduit le défunt jusqu'à l'abbaye de Sylvecane.

— Je pense, en effet, que nous honorerons la mémoire de mon oncle en renouvelant pour lui ces anciens usages, dit alors Mlle de Saint-Elphège; c'est à vous, monsieur de La Graponnière, qu'il appartient d'ordonner la cérémonie.

— Avant d'aviser aux préparatifs, il faudrait s'assurer que M. le marquis n'a rien recommandé lui-même pour ses funérailles, observa l'écuyer de main en hésitant et de l'air soucieux d'un homme obligé de faire une révélation dont il ignore la portée. Puis, baissant la voix, il ajouta : — M. le marquis a fait des dispositions.

— Je le sais, interrompit Mme de Barjavel; dès les premiers jours de son arrivée à la Roche-Farnoux, il dicta à sa sœur, Mme de Saint-Elphège, une liste des legs et pensions qu'il laisse aux gens de sa maison.

La Graponnière secoua la tête. — Non, madame la baronne, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, dit-il, c'est d'un testament écrit de sa main, scellé de son cachet et qu'il a déposé devant témoins dans une armoire dont voici la clé.

A ce mot de testament, chacun s'émut, excepté Clémentine, qui dit naïvement : — Mon pauvre oncle! si vieux! je croyais qu'il ne savait plus écrire.

— Il aura voulu faire d'avance le partage de son bien, murmura M. de Champguérin; quelle manie de vieillard!

— Je ne le crois pas, dit vivement la baronne; jamais il ne m'avait manifesté cette intention.

— C'est ce matin qu'il a fait son testament! pensa Mlle de Saint-Elphège, frappée d'un souvenir soudain et pressentant quelque étrange événement.

— Il est probable que mon oncle a secrètement consigné sa volonté sur des choses dont il n'a jamais parlé durant sa vie, reprit Mme de Barjavel; ces dernières dispositions doivent avoir trait à sa mort et à ses

funérailles. On ne peut rien décider, en effet, sans en prendre connaissance. Allez, monsieur de La Graponnière, allez chercher cet écrit.

L'écuyer de main obéit et reparut un instant après, tenant un large pli dont l'enveloppe était scellée aux armes de la maison de Farnoux. Il déposa ce papier sur la table de jeu où les cartes étaient encore étalées comme si la partie allait commencer, et regarda autour de lui en tremblant. Chacun semblait frappé d'une sorte d'angoisse, et ce saisissement avait gagné Mlle de l'Hubac elle-même; elle baissait la tête et observait avec inquiétude la physionomie de M. de Champguérin. La vieille fille, morne et agitée, levait les yeux au ciel et faisait de sourdes exclamations.

— Nous perdons l'esprit, ma cousine! lui dit la baronne en recouvrant tout à coup sa résolution et son sang-froid; assurément, mon oncle ne nous a pas déshéritées. Puis, s'adressant à La Graponnière, elle ajouta d'une voix ferme : — Rompez ces cachets et lisez; lisez, monsieur.

La Graponnière brisa le double sceau apposé sur les lacs de soie jaune et noire qui fermaient l'enveloppe et déploya la feuille de vélin d'une main tremblante, puis il lut à haute voix :

« Au nom de la sainte Trinité! Amen.

« Moi, Gaëtan de Farnoux, marquis de la Roche-Farnoux, comte de Nanteuil, seigneur de Maligny et autres lieux, premier gentilhomme du roi, etc., etc., étant, par la grace de Dieu, sain de corps et d'esprit comme en mon meilleur âge, mais prévoyant qu'il me faudra mourir un jour et considérant les mérites et les torts de chacun envers moi, j'ai fait les dispositions suivantes :

« J'institue pour mon unique héritière et légataire universelle la très noble et très excellente demoiselle Joséphine de Saint-Elphège, ma nièce..... »

La Graponnière s'interrompit; il y eut un instant de silence et de stupeur. Mlle de Saint-Elphège s'était tournée vers M. de Champguérin avec un mouvement spontané, involontaire. Par un de ces inexplicables retours, de ces élans de générosité aveugle dont les femmes dédaignées sont seules capables, elle concevait la pensée de lui offrir, avec sa main, cette fortune immense que seule elle était appelée à recueillir. M. de Champguérin, les lèvres contractées, le visage blême, s'était levé comme pour voir de ses propres yeux la clause du testament et gardait un morne silence. La baronne aussi était devenue pâle; pourtant elle dit avec une sorte de calme : — Achevez, monsieur de La Graponnière.

L'écuyer de main reprit : « Item, je lègue à ma petite nièce, Mlle Clémentine de l'Hubac, une pension de six cents écus sa vie durant; ladite demoiselle, ayant démérité à mes yeux par manque de soumission, demeurera ainsi privée de sa part dans mon héritage.

« Item, je déshérite formellement et prive de tous droits à ma succession la baronne douairière de Barjavel, laquelle, sans mon avis et consentement, s'est unie par mariage secret à M. de Champguérin-les-Templiers... »

La foudre tombant au milieu de la salle verte n'eût pas produit plus d'effet sur les personnes qui s'y trouvaient réunies que ce dernier paragraphe du testament.

— Comme je m'étais trompée! murmura Mlle de Saint-Elphège en jetant sur la baronne un regard étincelant, et le cœur gonflé d'une noire jalousie, d'une haine implacable.

— Mon oncle avait découvert ce secret! murmura Mme de Barjavel atterrée; qui donc nous a trahis?

— C'est moi, sans le savoir, dit Mlle de Saint-Elphège avec une fureur tranquille; oui, c'est moi... Cette nuit j'ai vu M. de Champguérin dans le préau, et j'ai couru avertir mon oncle... Il s'est relevé et a mis l'épée à la main, le bon vieux gentilhomme, lorsqu'il a su que l'honneur de notre famille était en péril. Si le père Cyprien ne fût descendu avec lui, peut-être, madame, qu'à cette heure vous seriez veuve pour la seconde fois.

— C'est ce moine qui lui a révélé notre mariage! Vous répondiez pourtant de sa discrétion, madame, s'écria M. de Champguérin en se tournant vers la baronne d'un air de reproche furieux.

— Il y allait, monsieur, de votre vie et de mon honneur, à ce que je vois : le père Cyprien a parlé, il a bien fait, répondit-elle fièrement.

— Oui, mon oncle a découvert ainsi l'outrage fait à sa confiance, à son autorité, poursuivit impitoyablement Mlle de Saint-Elphège, il a fait justice de cette trahison; mais ses forces se sont épuisées dans une action si violente, et cette nuit fatale a hâté sa mort.

— Ma cousine, dit la baronne en la regardant fixement, il y a dans le fond de votre cœur quelque chose qui vous rend cruelle.

— Je m'explique tout maintenant, continua la vieille fille hors d'elle-même; je conçois pourquoi vous me disiez que la Roche-Farnoux serait toujours pour vous un séjour de prédilection, pourquoi vous sembliez rassurée sur les intentions de M. de Champguérin. Vous étiez bien certaine, en effet, qu'il ne prétendait pas à la main de ma nièce, puisque vous lui aviez donné la vôtre. Eh! eh! vous le connaissiez à peine cependant il y a quelques mois, et certes il y a lieu de s'étonner que votre cœur se soit si promptement décidé.

— Ma cousine, interrompit la baronne avec fierté, je n'ai pas à justifier mon mariage; mais je veux bien condescendre à vous expliquer ma conduite. Il y a bien des années déjà que je connais M. de Champguérin, et, — je puis l'avouer hautement aujourd'hui, — il y a long-

temps que je l'aime. Vous veniez de refuser sa main; il quitta ce pays. Lorsqu'il fut à Paris, il se fit présenter à l'hôtel du quai de la Tournelle et y devint bientôt fort assidu. Je n'étais point veuve alors; malgré les sentimens qu'il sut m'inspirer, il ne pouvait concevoir aucune espérance, et, cédant à mes instantes prières, à ma volonté, il se maria. Quelques mois plus tard, M. de Barjavel mourut. Je vins ici, fuyant la présence de celui que j'avais forcé à un autre engagement; j'y vécus long-temps fidèle à son souvenir et résignée à ne le revoir jamais... Un jour, cependant, il est revenu libre à son tour et m'a rappelé des choses que nous n'avions ni l'un ni l'autre oubliées. Mon oncle pouvait vivre long-temps encore; je savais qu'il ne donnerait jamais son consentement à mon mariage. J'épousai secrètement M. de Champguérin. Personne n'a le droit de me le reprocher, personne que mon fils, hélas! dont j'ai détruit ainsi toute la fortune.

La vieille fille écoutait cette explication d'un air de morne impatience et en observant une scène muette qui se passait depuis un moment derrière la baronne, à l'autre extrémité de la salle : lorsque Mlle de l'Hubac avait entendu déclarer le mariage de M. de Champguérin, elle avait éprouvé une de ces terribles commotions morales qui suspendent la vie et brisent parfois les organes mystérieux où réside la raison humaine. La pauvre fille s'était levée et avait marché rapidement vers la porte comme pour s'enfuir; mais, ses forces l'abandonnant, elle s'était laissé aller sur un siége; puis, tournant les yeux vers le ciel sans proférer une seule parole, sans jeter un soupir, elle était tombée à la renverse, blême, froide, inanimée, comme morte. La Graponnière avait couru tout d'abord à son secours; il la soutenait dans ses bras, tandis que M. de Champguérin, qui s'était aussi précipité vers elle, lui tenait les mains et la regardait d'un air d'attendrissement passionné et désespéré.

Mlle de Saint-Elphège considéra un moment ce groupe, puis elle s'écria, en le montrant du geste à la baronne : — Voyez!... je me suis abusée; mais vous vous êtes aveuglée... Allez! je ne m'étais trompée qu'à demi. M. de Champguérin ne pouvait plus prétendre à la main de ma nièce, mais il l'aimait, il l'aime... et, j'en suis certaine, il regrette, il déteste à présent le lien qui l'engage avec vous! Au surplus, vous n'avez qu'à tourner les yeux de ce côté pour vous en convaincre... Il ne prend guère soin de contraindre ses sentimens.

— Vous vous vengez, ma cousine, murmura la baronne avec un accent si douloureux, que Mlle de Saint-Elphège dut s'apercevoir que la blessure qu'elle venait de faire était profonde.

L'austère dame détourna la tête et couvrit de son mouchoir sa figure pâle et baignée de pleurs. Depuis quelque temps, elle se doutait de cette espèce d'infidélité : les inégalités d'humeur, les froideurs évidentes et même certaines indiscrétions de son mari l'avaient éclairée; mais elle

avait dissimulé ses soupçons et souffert sa peine en silence. En entendant lire cette clause fatale qui la déshéritait, elle avait pressenti que M. de Champguérin ne lui pardonnerait pas ce malheur dont il était la cause, et lorsqu'elle l'aperçut presque aux genoux de Mlle de l'Hubac, tenant ses mains inertes et regardant avec un transport de douleur ce beau visage inanimé, elle sentit sa fermeté d'ame se briser, et, subitement vaincue, elle fondit en larmes.

Cependant Mlle de l'Hubac commençait à soupirer et à rouvrir les yeux. — La voilà qui revient! s'écria La Graponnière; Jésus-Dieu! quelle douleur! j'ai cru un moment qu'elle avait rendu le dernier souffle comme mon pauvre maître!

Mlle de Saint-Elphège s'était approchée de sa nièce en jetant sur M. de Champguérin un regard irrité. — Chère Clémentine! mon enfant! dit-elle en la serrant dans ses bras avec une compassion profonde, reprenez vos esprits, écoutez-moi...

Mlle de l'Hubac fit un mouvement; puis elle laissa tomber sa tête sur sa main et demeura immobile, les yeux fixes, les traits sans expression, comme une personne qui n'a pas conscience de ce qui se passe autour d'elle.

— Bonté divine! elle va retomber en pamoison! s'écria la vieille fille en la soutenant et en écartant d'un geste impérieux M. de Champguérin.

La baronne s'avança alors; elle avait repris déjà son empire sur elle-même, et son noble visage n'exprimait plus qu'une sereine résignation.

— Monsieur, dit-elle à son mari avec une douceur mêlée de fermeté, nous n'avons plus aucun droit ni aucun motif de demeurer céans; voulez-vous m'emmener? — A Champguérin! s'écria-t-il d'un ton farouche. — Partout où il vous plaira, répondit-elle simplement; partout où nous serons ensemble, vous me verrez contente de mon sort.

— Peut-être, fit-il avec amertume; vous l'avez dit vous-même, c'est un triste séjour que Champguérin? — Je m'y accoutumerai, répondit la courageuse femme; puisque toutes vos espérances sont anéanties, puisque vous êtes frustré des biens que je devais vous apporter, je dois du moins partager, sans me plaindre, votre mauvaise fortune. Allons, monsieur, allons-nous-en; emmenez-moi chez vous!

A ces mots, elle jeta un long regard autour d'elle comme pour faire ses adieux à la Roche-Farnoux et contempla un instant le portrait en pied de son oncle, qui, du haut de son cadre, semblait la regarder d'un air sardonique. Avant de quitter la salle verte, elle se rapprocha de Mlle de l'Hubac, et, prenant une de ses mains inertes et glacées, elle murmura avec un attendrissement douloureux : — Adieu, Clémentine! Malheureuse enfant, hélas!... pourquoi avez-vous laissé partir mon fils!...

Mlle de Saint-Elphège se redressa morne, implacable, et lui dit froi-

dement : — Elle avait dans le cœur une autre inclination et se flattait d'un autre mariage; il était écrit sans doute qu'une femme de notre famille entrerait dans la maison de Champguérin; c'est à vous que le sort est échu, mais Mlle de l'Hubac l'a su trop tard!

Ce fut ainsi que les deux cousines se séparèrent. Tant qu'elles avaient vécu sous le même toit, leur mutuelle antipathie n'avait point éclaté, elles s'étaient fait une sourde guerre, sans chercher cependant à se nuire réciproquement auprès de leur oncle; car toutes deux étaient trop loyales et trop fières pour mêler les questions d'intérêt à leur querelle. Il venait d'arriver à leur insu, et par un coup fatal du sort, que l'une restait en possession de cette grande fortune si long-temps attendue, et que l'autre s'en allait déshéritée et dépouillée; mais en ce moment même, la légataire universelle du marquis de Farnoux enviait peut-être encore la triste épouse de M. de Champguérin. Lorsque La Graponnière lui mit le testament entre les mains, elle le considéra avec amertume et murmura en secouant la tête : — Il n'est plus temps!...

Le bruit s'était déjà répandu dans le château que le marquis avait institué Mlle de Saint-Elphège pour son héritière unique; toute la livrée était dans l'antichambre attendant ses ordres; d'un autre côté, les tenanciers, les villageois et les autres petites gens dépendans de la seigneurie de Farnoux commençaient à arriver et remplissaient la cour d'honneur. La vieille fille s'avança vers la porte. — Monsieur de La Graponnière, dit-elle à haute voix, je vous charge de faire savoir aux gens de feu M. le marquis de Farnoux que je les garde tous à mon service. J'entends aussi que vous preniez la surintendance de ma maison; vos fonctions commencent aujourd'hui même, et c'est à vous que je remets le soin de commander les obsèques et funérailles selon le cérémonial et les anciens usages de la famille de Farnoux.

Aussitôt Mlle de Saint-Elphège quitta la salle verte et alla s'enfermer avec Clémentine dans l'appartement le plus reculé du château. C'était celui qu'avait occupé jadis cette vieille demoiselle de Farnoux dont le nom revenait si souvent à la mémoire du défunt, et l'on n'y avait presque rien changé depuis le jour où Mme de Saint-Elphège et sa fille y étaient entrées pour la première fois. La vieille demoiselle fit asseoir sa nièce, ferma elle-même les fenêtres, et dit en soupirant : — Ici du moins nous ne verrons ni n'entendrons rien...

Clémentine était tout-à-fait revenue de sa longue défaillance; mais elle semblait plongée dans une sombre stupeur et ne manifestait la douleur qui l'oppressait que par de rares et pénibles sanglots. Sa tante s'assit à côté d'elle, lui prit la main, et lui dit simplement : — Pleurez, mon enfant, si vous le pouvez, cela soulagera votre cœur.

Mlle de l'Hubac passa la main sur ses paupières sèches et brûlantes.

puis elle soupira convulsivement et se détourna en fermant les yeux : — Hélas ! mon Dieu ! je ne croyais pas que le mal fût si grand, murmura la vieille fille.

La nuit approchait cependant; Josette et les deux filles de service de Mlle de Saint-Elphège vinrent arranger la chambre, afin que l'on pût y coucher; elles mirent Clémentine au lit et disposèrent toutes choses pour que sa tante pût dormir auprès d'elle.

Sur le tard, La Graponnière se présenta discrètement : — Mademoiselle, dit-il, je viens vous rendre compte des dispositions que j'ai fait faire; les hommes de la seigneurie sont tous convoqués; plusieurs bourgs considérables relèvent de la Roche-Farnoux; ils enverront leur clergé et leurs confréries de pénitens; les pauvres des paroisses voisines ne manqueront pas d'accourir aussi. Assurément, le cortége funèbre sera des plus beaux et surtout des plus nombreux.

— C'est bien, monsieur, répondit Mlle de Saint-Elphège; pour tout ce qui regarde l'ordre du convoi funèbre, il faudra suivre le cérémonial de point en point. Vous n'avez pas présent à la mémoire peut-être que le corps doit être présenté à Notre-Dame-des-Templiers?

— Je n'ai garde de l'oublier, répondit vivement La Graponnière; et, pour que M. de Champguérin ne prétexte cause d'ignorance, je lui ai dépêché un avis de se trouver devant la chapelle afin de recevoir feu M. le marquis et de l'accompagner en habits de deuil et la tête découverte jusqu'à la limite de ses domaines.

— C'est très bien, je vous remercie, monsieur, dit la vieille demoiselle en le congédiant du geste; souvenez-vous aussi que, durant les funérailles, vous devez avoir toujours la main ouverte et faire l'aumône sans compter.

Mlle de l'Hubac passa toute la nuit dans un grand accablement de corps et d'esprit; de temps en temps elle soupirait et s'agitait, mais sans proférer une parole. Mlle de Saint-Elphège veilla long-temps à son chevet, tantôt l'observant avec inquiétude, tantôt faisant un retour sur ses propres chagrins et rêvant avec des transports de douleur, de jalousie et de colère, au mariage de M. de Champguérin. Le cœur gonflé de regrets et de ressentiment, elle repassait dans sa mémoire ses anciennes amours avec cet infidèle, les sermens par lesquels il l'avait abusée et les larmes qu'elle avait versées pour lui. Elle se rappelait avec une sorte de courroux contre elle-même la constance avec laquelle elle l'avait aimé malgré ses arrogances, ses dédains, ses perfidies; puis, songeant à cette union secrète, qui avait mis le comble à ses trahisons, elle sentait son amour se changer en haine; il lui semblait que le testament du marquis ne l'avait pas suffisamment vengée, et elle tremblait que M. de Champguérin ne se résignât à être heureux dans la pauvreté avec une femme belle, sage et pleine de vertus.

Vers le matin, Mlle de l'Hubac tomba par degrés dans un profond assoupissement; elle cessa de soupirer; ses bras retombèrent mollement le long de son corps, et un souffle plus lent s'exhala de sa bouche entr'ouverte. Alors la vieille fille se mit au lit elle-même et tâcha de s'endormir aussi, mais d'abord le sommeil n'engourdit que ses sens, sa pensée veillait à demi, et de vagues images passaient devant ses paupières fermées; elle revoyait, pour ainsi dire, les événemens de sa vie, et, à mesure qu'elle retournait dans le passé, les tableaux se succédaient plus frappans. Au milieu de ce songe, elle rouvrit machinalement les yeux et aperçut à la lueur de la lampe de nuit le grand lit à quenouilles, la tenture de cuir gauffré et la table dans le tiroir de laquelle elle avait trouvé jadis un lé de tapisserie commencé par la vieille demoiselle de Farnoux. Alors son rêve continua plus lucide; il lui sembla que le temps rétrogradait, qu'elle s'en revenait rapidement vers son printemps, qu'elle était jeune, qu'elle avait seize ans, qu'elle était redevenue la belle Joséphine. A cet immense bonheur, son cœur tressaillit; elle leva les mains au ciel avec un cri d'allégresse et de triomphe, mais au même instant la joie la réveilla.

Une des suivantes, couchée en travers de la porte, se releva et accourut tout effrayée : Sainte Vierge! qu'y a-t-il? fit-elle; mademoiselle a jeté un cri; j'ai cru qu'elle m'appelait.

— Non, répondit la vieille fille avec un profond soupir, et en regardant autour d'elle pour rappeler ses esprits; je me serai écriée en rêvant : recouche-toi, ma pauvre Finette, et me laisse dormir.

A ces mots, elle se retourna sur l'oreiller, et, pour échapper aux tristes réflexions qui l'obsédaient, elle se mit à calculer les grands biens que lui laissait le marquis de Farnoux : quand le sommeil la gagna enfin, elle avait compté déjà qu'elle était dame de quatorze villes, villages, bourgs, forteresses, châteaux, châtellenies et terres seigneuriales.

Lorsque Mlle de Saint-Elphège s'éveilla le lendemain, il faisait grand jour depuis long-temps; un clair rayon de soleil pénétrait à travers les volets et faisait pâlir les flammes d'un feu de ramures allumé dans la cheminée. Les suivantes, agenouillées autour de l'âtre, devisaient à voix basse, et le silence de la chambre laissait entendre distinctement les rumeurs qui s'élevaient par-delà les cours intérieures. — Josette! s'écria Mlle de Saint-Elphège en se relevant en sursaut, d'où vient ce tumulte? on dirait qu'il y a là dehors une grande foule. — Bonté divine! il faut voir! répondit la suivante; c'est comme un champ de foire. M. de La Graponnière ayant fait publier que mademoiselle donnerait un petit écu à toutes les bonnes gens qui accompagneraient avec dévotion feu M. le marquis, il arrive du monde de toutes les paroisses; les pauvres accourent de trois lieues à la ronde, et l'on dit que la file sera si longue derrière le corps, qu'elle tiendra d'ici à Champguérin.

Mlle de Saint-Elphège se fit habiller. Un moment après, le bourdon de la chapelle et la cloche de l'église du bourg commencèrent à tinter lentement. Ces sons funèbres réveillèrent Mlle de l'Hubac; elle se releva tout à coup en écoutant et en regardant autour d'elle comme une personne qui cherche à rallier ses souvenirs et ses idées. La vieille demoiselle s'approcha d'elle alors, et, la serrant dans ses bras, elle lui dit : — Ma chère Clémentine, votre grand-oncle est mort, vous le savez; on sonne pour ses funérailles.

— Oui! je me souviens!... je me souviens! s'écria Mlle de l'Hubac avec un sourd gémissement; il faut prier Dieu!...

A ces mots, elle se jeta à genoux sur le carreau en fondant en larmes, et commença les lugubres versets du *de profundis*.

— Elle pleure; cela va mieux, dit la vieille demoiselle en se tournant vers Josette; jette-lui un manteau de nuit sur les épaules et laisse-la sangloter et soupirer jusqu'à ce que cette affliction s'apaise d'elle-même.

Les suivantes, qui un moment auparavant riaient autour du foyer, se prosternèrent aussi, les mains jointes et les yeux en pleurs. Ces bonnes filles n'avaient pas grand chagrin au fond de l'ame; mais l'exemple de Clémentine les gagnait, et elles étaient sensiblement touchées. Ce furent, du reste, les seules larmes qu'on répandit aux obsèques du sire de Farnoux. Les pauvres gens qui vivaient sur ses domaines ne le connaissaient pas; il ne les avait jamais opprimés, mais il n'avait jamais non plus pris part à leur misère, et personne ne pleurait autour de son cercueil. Tandis que les deux dames et leurs femmes priaient dans cet appartement reculé, il régnait autour du château une agitation qui n'avait rien de lugubre; de mémoire d'homme, on n'avait vu tant de monde à la Roche-Farnoux; on eût dit un jour de réjouissance; les villageois arrivaient de toutes parts, en habits de fête, tandis que les marchands de complaintes, les porte-balles, les buvetiers ambulans, et jusqu'aux bateleurs, s'échelonnaient sur la route, comme s'il s'agissait d'une foire franche. Vers le midi, il se fit un grand mouvement dans le château, dont les portes étaient constamment restées fermées à la multitude, et, un moment après, on abaissa la bannière noire hissée depuis la veille au faîte du donjon : ce signal annonçait que le convoi se mettait en marche.

Mlle de Saint-Elphège s'était approchée de la fenêtre, et, cachée derrière le rideau entr'ouvert, elle regardait au dehors. De cette place, on n'avait qu'une échappée de vue sur le chemin qui passait au-delà du rempart. Lorsque le funèbre cortége déboucha à l'endroit même où s'élevait l'oratoire de Saint-Roch, la vieille demoiselle adressa mentalement le dernier adieu à son oncle et suivit le cercueil d'un œil sec jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière les rochers de la Grotte-aux-Lavandières.

VII.

Quinze jours environ s'étaient écoulés depuis les obsèques du marquis, son héritière était entrée en possession des grands biens qu'il avait laissés; mais la Roche-Farnoux ne présentait pas un aspect plus riant et plus animé que durant la vie du vieux seigneur. Mlle de Saint-Elphège était occupée à signer les paperasses que ne cessaient de lui envoyer ses gens d'affaires. La Graponnière, n'ayant plus personne à servir, vaguait tout le jour dans le château comme un chien qui a perdu son maître, et Mlle de l'Hubac ne sortait guère de sa chambre que pour paraître à table, et pour faire le soir compagnie à sa tante. La pauvre fille était tombée dans une noire mélancolie; sa beauté pâlissait, sa physionomie exprimait une douloureuse langueur, et il était facile de s'apercevoir qu'elle pleurait souvent en secret. Mlle de Saint-Elphège la laissait à elle-même, jugeant qu'il fallait attendre que ce grand chagrin s'apaisât par l'effet de sa propre violence; pourtant, un jour que sa nièce lui sembla plus abattue et plus dolente, elle lui dit avec une certaine aigreur: — Ma chère Clémentine, vous ne vous consolez pas! Mais par quelles paroles menteuses vous a-t-il donc séduite, ce traître! par quels faux sermens est-il parvenu à vous abuser?

— Il ne m'a point trompée, répondit vivement la jeune fille; jamais il ne m'a parlé de ses sentimens.

— Pourtant, vous êtes persuadée qu'il vous aime, s'écria la vieille demoiselle.

— Oui, pour son malheur et pour le mien! murmura Mlle de l'Hubac avec une sourde exaltation.

— C'est exactement ce que je pensais moi-même autrefois! murmura sa tante Joséphine en haussant les épaules.

Un soir, les deux dames veillaient tristement dans la salle verte; assises au coin de la cheminée, leur broderie à la main, elles travaillaient en silence et laissaient parfois aller l'aiguille en relevant la tête pour écouter les mugissemens furieux du vent qui ébranlait les croisées et s'engouffrait bruyamment dans les longs corridors du château. Un peu plus loin, La Graponnière, penché sur le tapis vert, jouait tout seul aux tarots et regrettait au fond de son ame la partie d'hombre.

— Jésus! qui donc sonne si tard et par un temps pareil à la grande porte? s'écria Mlle de Saint-Elphège en prêtant l'oreille. Avez-vous entendu, Clémentine?

— Oui, ma tante, j'ai entendu la cloche, répondit-elle d'un ton apathique; on n'attend personne ici; c'est peut-être un de ces coups de vent terribles qui aura fait tinter le battant.

— Pourtant on ouvre la grande porte, interrompit la vieille demoi-

selle en posant son ouvrage sur le guéridon; monsieur de La Graponnière?

— J'y vais, mademoiselle, s'écria le bonhomme en se levant; je vais voir quel est le personnage qui s'est risqué à gravir la Roche-Farnoux par un vent qui emporte bêtes et gens.

— C'est surprenant, continua Mlle de Saint-Elphège avec agitation, on parle dans l'antichambre, et je crois reconnaître cette voix...

Clémentine, pâle et oppressée, s'était retournée déjà du côté de la porte, et écoutait en frissonnant. Presque au même instant, les battans s'ouvrirent, et La Graponnière reparut, précédant M. de Champguérin, lequel entra sans se faire annoncer. A son aspect, les deux femmes se levèrent par un mouvement machinal et demeurèrent immobiles. Clémentine, tremblante et les yeux baissés, s'appuyait d'une main au dossier de son siége, Mlle de Saint-Elphège redressait sa taille grêle et semblait attendre dans un silence hautain que le hardi gentilhomme lui expliquât le motif de sa visite; mais M. de Champguérin se contenta de la saluer avec un froid respect, et, s'avançant vers Clémentine, il lui présenta une lettre, en disant d'un accent ému : — Mademoiselle, voici des nouvelles de votre jeune cousin; j'ai pensé qu'il vous serait agréable de recevoir ce soir même cette lettre, et, ne me fiant à personne pour une chose de cette importance, je suis venu.

— Je vous remercie, monsieur, répondit Clémentine d'une voix à peine intelligible et en avançant la main; mais Mlle de Saint-Elphège coupa ce geste, et, s'emparant elle-même de la missive, elle dit sèchement : — C'est à moi que doivent être remises d'abord les lettres adressées à ma nièce. — Ensuite elle se retourna et demeura debout à côté de son fauteuil, congédiant par son attitude et son silence M. de Champguérin. Celui-ci arrêta sur Clémentine un regard navré et lui dit avec une expression fort passionnée :

— Croyez, mademoiselle, que vous n'avez pas au monde de serviteur plus dévoué que moi. Je m'estime le plus heureux des hommes, puisque j'ai pu vous revoir un instant et m'assurer par moi-même que votre précieuse santé n'avait pas souffert au milieu de tant de troubles et d'afflictions. Quoi qu'il arrive, soyez assurée que votre souvenir sera toujours présent à mon ame, et que je donnerais avec joie ma vie pour votre service.

Là-dessus il s'inclina aux pieds de Clémentine en faisant le geste de lui baiser le bas de la robe, salua Mlle de Saint-Elphège, qui l'avait écouté stupéfaite, et sortit fièrement de la salle verte.

— Quelle audace inouie! s'écria la vieille demoiselle suffoquée d'étonnement et d'indignation.

— C'est un procédé inconcevable! fit La Graponnière en roulant ses gros yeux.

Clémentine se rassit au coin de la cheminée sans proférer un mot et essaya de reprendre son ouvrage, mais sa main tremblante ne pouvait tenir l'aiguille : elle avait la vue troublée, et une vive rougeur éclatait sur ses joues brûlantes. Mlle de Saint-Elphège la considéra un moment en silence; puis, sans entamer aucune conversation sur la démarche de M. de Champguérin, sans paraître s'en occuper davantage, elle prit la missive qu'elle avait posée sur le guéridon, et la présenta à sa nièce en lui disant : — Voici la lettre de votre cousin. Est-ce que vous ne vous souciez pas de la lire?

— Mon pauvre Antonin! murmura Clémentine avec une sorte de remords.

— Que Dieu le comble de ses prospérités! dit le bon La Graponnière du fond de l'ame; c'est un jeune gentilhomme accompli.

— Il a un grand tort à mes yeux, fit entre ses dents Mlle de Saint-Elphège, c'est d'être le fils de sa mère.

— Ce tort-là me paraît tout-à-fait involontaire, répliqua courageusement La Graponnière en retournant à ses tarots.

Mlle de l'Hubac avait ouvert la lettre cependant, et elle lisait des yeux avec émotion :

« Civita-Vecchia, ce 1er novembre 17...

« Ma bonne Clémentine,

« Je n'ai pas manqué de t'écrire, ainsi que je te l'avais promis en quittant la Roche-Farnoux; mais une lettre de ma mère, la seule qui me soit parvenue depuis mon départ, me donne lieu de croire que, jusqu'à présent, vous n'avez, ni l'une ni l'autre, reçu de mes nouvelles. C'est que, dans le pays que je viens de parcourir, les choses ne sont pas si bien ordonnées qu'en France, où il ne faut guère que quinze jours pour qu'une lettre aille sûrement à son adresse d'un bout à l'autre du royaume : en terre papale, rien ne se fait avec tant de diligence et de facilité. Durant le séjour que nous venons de faire dans les Apennins, j'ai été obligé de confier mes dépêches à des montagnards qui, de loin en loin, descendent dans les villes; mais, bien que je les eusse grassement payés, je soupçonne qu'ils se seront dispensés de mettre mes lettres et mes paquets à la poste en les jetant au fond de quelque précipice. Ce que je regrette surtout, c'est une petite boîte dans laquelle j'avais soigneusement piqué un jasius qui t'était destiné : figure-toi un grand papillon avec des ailes couleur minime, vermicellées jaune et blanc par-dessous et de longues antennes dorées à leurs extrémités. Mais console-toi; je te promets de réparer cette perte et de t'envoyer d'ici à quelques mois une collection de lépidoptères la plus belle qu'il soit possible d'imaginer.

« Ainsi que je viens de te le dire, ma chère Clémentine, nous avons passé les derniers mois de la belle saison dans la contrée la plus sau-

vage et la plus déserte de l'état ecclésiastique. Notre dessein avait été d'abord de visiter les principales villes d'Italie; mais, nous étant un peu détournés de notre chemin pour aller voir la cascade de Terni, nous nous sommes arrêtés dans ces grandes montagnes où il y a une infinité d'animaux et de plantes rares, entre autres le *lacerta occhiata*, qui est un lézard de toute beauté, et un ilex dont la feuille nourrit des familles de colimaçons fort intéressantes. M. l'abbé y a fort augmenté sa collection de chardons, laquelle doit être actuellement une des plus belles et des plus complètes qui soient au monde. Quant à moi, j'ai découvert plusieurs espèces d'insectes, entre autres un beau cérambix écarlate auquel j'ai donné ton nom. Le hasard nous a fait rencontrer dans ces solitudes un bon religieux dominicain qui a long-temps voyagé et qui s'occupe beaucoup d'histoire naturelle. Ce savant homme dessine et peint en perfection les papillons et les fleurs. Il s'est offert à me donner des leçons, et M. l'abbé assure que j'ai fait, en peu de temps, des progrès extraordinaires; pour que tu puisses en juger, j'enferme dans cette lettre un petit carré de vélin sur lequel j'ai peint d'après nature un argus violet et jaune, lequel est un joli papillon qui ressemble tout-à-fait à une fleur de pensée vivante. Je t'envoie ce souvenir, espérant que tu lui donneras une place dans le coffret où tu gardes les choses qui ont le plus de prix à tes yeux.

« Ce bon père dominicain qui m'enseigne la peinture a parcouru presque toute l'Amérique du Sud, et c'est un plaisir de l'entendre raconter toutes les merveilles qu'il a vues dans ses voyages. Lorsqu'il nous avait parlé à la veillée des plantes et des insectes du Nouveau-Monde, M. l'abbé ni moi ne pouvions dormir de la nuit, tant ses récits nous enflammaient l'imagination.

« Te rappelles-tu, ma bonne Clémentine, qu'au moment de me séparer de toi pour bien long-temps, hélas! je te dis, comme par badinage, qu'une fois parti je ferais peut-être le tour du monde? Eh bien! je prophétisais ainsi, sans m'en douter, les événemens de ma vie. Depuis quelque temps, M. l'abbé avait l'esprit travaillé de certaines idées; j'en étais fort tourmenté aussi, et le jour où nous nous en sommes enfin ouverts l'un à l'autre, tout a été décidé : ainsi que notre docte ami le religieux dominicain, nous voulons visiter une partie des Indes occidentales. Ne va pas te figurer, ma bonne petite cousine, que nous partons pour des pays inconnus, habités par des sauvages, et qu'il y a risque de la vie à aller chasser aux papillons dans ces grandes forêts qui recèlent tant d'insectes précieux. Nous nous bornerons à parcourir la Guyane, qui est une des plus belles contrées de la terre, et j'ajouterai, pour te tranquilliser, que deux femmes, deux dames hollandaises, vouées à l'étude de l'histoire naturelle, Mme de Mérian et sa fille, nous ont déjà donné l'exemple et montré le chemin. Ces savantes personnes

sont retournées en Europe avec des collections qui font l'admiration et l'envie de tous les naturalistes; nous allons glaner sur leurs traces et tâcher de compléter leurs travaux. Notre dessein est d'aller d'abord à Cadix, où il nous sera facile de nous embarquer immédiatement pour l'Amérique, car il y a toujours dans ce port des vaisseaux en partance pour toutes les contrées du globe. Nos préparatifs de voyage sont terminés, et c'est demain que nous quittons Civita-Vecchia pour passer en Espagne sur un joli brigantin de cette nation.

« M. l'abbé t'offre ses très humbles services et te renouvelle ses respects. Le digne homme s'était desséché durant les vingt années qu'il a vécu autour de notre grand-oncle; maintenant qu'il change de place à son plaisir et qu'il va herborisant tout le jour de côté et d'autre, il engraisse et rajeunit à vue d'œil.

« Je viens de me mettre un moment à ma fenêtre qui donne sur le port; la mer est belle, le vent favorable, et sans doute notre brigantin sarpera au point du jour. Ces lignes sont donc le dernier adieu que je t'envoie. Oh! ma chère petite sœur, ma bonne Clémentine, j'éprouve un chagrin extrême en écrivant ces mots; il me semble que je me sépare encore une fois de toi. Va, malgré ma passion pour les voyages, je suis triste en ce moment, et je regrette la Roche-Farnoux! La soirée est avancée; voici l'heure où nous montions à la bibliothèque. A présent que tu es seule, tu n'y vas plus... Toutes ces pensées me font venir les larmes aux yeux.

« Je ne te prie point de me garder une place dans ton souvenir et dans ton cœur, car je sais que tu m'aimes et que tu ne m'oublieras pas. Adieu, ma bonne Clémentine, ma mignonne petite sœur; je t'embrasse de toute mon ame, et suis avec les sentimens d'une parfaite amitié tout à toi pour la vie.

« ANTONIN DE BARJAVEL. »

« Lorsque cette lettre te parviendra, je serai peut-être déjà sur le grand Océan, voguant vers l'Amérique. Adresse-moi ta réponse à Paramaribo, dans la Guyane hollandaise. »

Après cette lecture, Mlle de l'Hubac laissa tomber la lettre d'Antonin sur ses genoux, et demeura la tête baissée, le regard fixe, la bouche entr'ouverte et muette; il y avait dans ce silence et cette immobilité une telle expression, que La Graponnière se rapprocha inquiet, et que la vieille fille s'écria : — Vous avez reçu de mauvaises nouvelles de votre cousin?

Clémentine ne répondit pas et lui tendit la lettre.

— Bonté divine! est-ce qu'il serait arrivé malheur à M. le baron? demanda La Graponnière avec anxiété.

— Non, graces au ciel! lui dit Mlle de l'Hubac d'une voix faible; mais nous ne le reverrons peut-être jamais.... Il est parti pour l'Amérique.

— Pour l'Amérique! répéta le bonhomme consterné; c'est un mauvais pays; on y rencontre beaucoup de serpens, et un de mes oncles y est mort.

La vieille fille lut la lettre en haussant les épaules, ensuite elle s'écria d'un ton sardonique : — M. l'abbé a fait là un beau chef-d'œuvre d'éducation, et voilà un jeune gentilhomme qui promet de s'illustrer comme pas un de sa race! Quel honneur pour lui s'il parvient à découvrir quelque nouvelle espèce de lézard ou de grenouille! Quelle gloire quand il possédera une collection, unique dans son genre, d'insectes venimeux et puans que personne n'oserait toucher du bout de l'ongle! En vérité, s'il revient de ses voyages chargé d'un tel butin, le roi devra lui octroyer la permission de mettre une chenille à côté du lion d'argent que la maison de Barjavel porte dans ses armes!

Mlle de l'Hubac ne répondit pas à ces sarcasmes; elle retira la lettre des mains de sa tante avec un geste timide, et dit seulement d'un air navré : — Mon pauvre Antonin!... je ne le verrai plus!...

— C'est possible! répliqua froidement Mlle de Saint-Elphège; assurément, il ne s'empressera pas de revenir quand il saura les dispositions testamentaires de son grand-oncle et le mariage de sa mère. Qu'il se doutait peu de la vérité, ce cher petit baron! qu'il était loin de soupçonner que, depuis près d'une année, il avait l'honneur d'être le beau-fils de M. de Champguérin!...

Ces paroles, que la vieille demoiselle proférait avec une amertume concentrée, produisirent un effet terrible sur Clémentine; elle frissonna et pâlit comme si l'on eût touché à vif la blessure qui ne cessait de saigner au fond de son cœur; une sueur froide se répandit sur son visage, et elle se détourna en fermant les yeux afin de cacher ses larmes.

Apparemment cette douleur résignée et muette toucha subitement Mlle de Saint-Elphège, car elle se rapprocha de sa nièce et lui dit d'un ton radouci : — Votre pauvre cœur n'en peut plus, ma chère enfant. J'essaierais volontiers de vous consoler; mais, en ce moment, vous n'êtes guère en état de m'entendre... Il faudrait reprendre courage cependant, et vous persuader d'abord que la peine que vous souffrez n'est pas sans remède, tant s'en faut...

A ces mots, elle serra dans ses mains la main froide et tremblante de Mlle de l'Hubac, et, la forçant doucement à se retourner, elle ajouta : — Allons, charmante demoiselle, dites-moi sincèrement ce qui pourrait vous distraire et vous consoler; je m'y prêterai, n'en doutez pas... Vous êtes loin de savoir tout ce que je veux faire pour vous...

La pauvre fille soupira, hésita un moment, et répondit d'une voix entrecoupée : — Je suis pénétrée de vos bontés, ma chère tante..... Puisque vous me parlez ce soir avec tant de bienveillance, j'oserai vous

ouvrir mon ame... Hélas! il dépend de vous que je retrouve quelque tranquillité et quelque contentement...

— Parlez, ma chère Clémentine; qu'avez-vous à me demander? interrompit Mlle de Saint-Elphège, s'attendant à quelque fantasque désir de jeune fille.

— Je vous demande comme une grace insigne la permission de rentrer au couvent, répondit-elle avec un accent tout à la fois suppliant et ferme; oh! ma chère tante, souffrez que je retourne pour toujours dans la sainte maison où j'ai été élevée et où j'ai résolu de prendre le voile...

— C'est donc là tout ce que je puis pour votre consolation et pour votre bonheur! s'écria Mlle de Saint-Elphège en changeant de visage. — Et comme Clémentine baissait la tête avec un geste affirmatif, elle ajouta laconiquement : — Eh bien! je vous l'accorde.

— M. le marquis n'aurait pas souffert qu'elle fît ainsi sa volonté! murmura le bon La Graponnière, désolé de la facilité inconcevable avec laquelle la vieille demoiselle venait de céder aux vœux de sa nièce et prêt à risquer tout haut quelque observation directe; mais Mlle de Saint-Elphège avait un air froidement irrité qui l'interdit et lui coupa la parole. Il se retourna vers Clémentine et lui dit précipitamment en baissant la voix : — Au nom du ciel, mademoiselle, ne vous décidez pas ainsi, considérez votre extrême jeunesse et tous les avantages dont elle est accompagnée. Il s'agit pour vous d'un engagement éternel, et vous ne sauriez trop long-temps y réfléchir. Si vous voulez absolument entrer au couvent, attendez du moins quelques années.

— Dans quelques années, je serais morte de douleur si je restais ici, répondit sourdement Mlle de l'Hubac.

— Voilà, certes, une vocation bien déterminée, dit la vieille demoiselle d'un ton bref. Je confesse que j'étais loin de m'y attendre; il ne reste plus qu'à prendre les moyens de vous faire faire avec toute sûreté ce long voyage : c'est à quoi M. de La Graponnière avisera quand vous voudrez.

— Ce sera bientôt, fit en soupirant Mlle de l'Hubac.

— Vous fixerez vous-même le jour de votre départ, répondit Mlle de Saint-Elphège, toujours du même air de froide condescendance; demain M. de La Graponnière ira vous le demander.

A ces mots, elle reprit tranquillement son ouvrage; Clémentine se rapprocha du guéridon pour continuer sa broderie, et la Graponnière se rassit devant la table de jeu; mais, au lieu de relever ses tarots, il les éparpilla d'une main distraite et se dit mentalement en regardant la place de son défunt maître : — Tout allait mieux du temps de M. le marquis.

Un peu avant l'heure du souper, Mlle de l'Hubac demanda la permission de monter dans sa chambre, au lieu de passer à table. Dès quelle eut quitté la salle, la vieille demoiselle se tourna vers La Graponnière, et sa colère, débordant tout à coup, elle s'écria : — L'ingrate! Savez-vous, monsieur, ce que je voulais faire pour elle? je voulais la rendre la plus heureuse personne du monde! Mon dessein était de la marier et de lui donner en dot tout mon héritage. C'est alors qu'il y aurait eu de belles noces à la Roche-Farnoux! J'aurais voulu qu'on entendît le bruit de toutes ces réjouissances jusque chez les Champguérin. Ah! quelle satisfaction et quelle vengeance! Comme il aurait été puni ce fourbe, cet audacieux, cet infâme séducteur! Mais ma nièce n'était pas capable d'entrer dans mes vues. Elle aime mieux se sacrifier à cette chimère. Je l'ai connue ce soir quand elle m'a parlé. Sa douceur masque une volonté obstinée; elle a le cœur opiniâtre comme toutes les femmes de notre famille. C'en est fait, rien ne la retiendra; elle ira pleurer toute sa vie dans un couvent le mariage de sa belle-tante avec M. de Champguérin.

— C'était donc une inclination cachée qui la portait à refuser la main de M. le baron? s'écria La Graponnière, tout saisi de cette espèce de confidence; c'est un désespoir d'amour qui la pousse maintenant à prendre le voile! Qui l'aurait pensé, grand Dieu!

— Oui, certes, il faut qu'elle parte! continua Mlle de Saint-Elphège avec emportement; c'est résolu; vous la renverrez de la même manière qu'on l'a amenée ici, pour son malheur, il y a un an. Je lui prédis son sort quand elle arriva... J'avais le pressentiment que le séjour de la Roche-Farnoux lui serait fatal aussi... Je ne m'étais pas trompée...

La Graponnière n'essaya pas de lui répondre; mais il se mit à chercher dans sa tête quelque moyen indirect de l'apaiser. Malheureusement le digne homme n'avait qu'un gros bon sens incapable de sonder les replis d'un cœur de vieille fille haineuse, fantasque, jalouse, ennuyée et désespérée; il ne trouva rien de mieux pour la consoler que de lui mettre sous les yeux les grands avantages dont elle était pourvue selon lui.

— Mademoiselle, dit-il sentencieusement, puisque vous me faites l'honneur de me parler ainsi, je prendrai la liberté de vous répondre qu'à votre place je ne prendrais pas tant à cœur les peines d'autrui. Considérez votre situation, les grands biens que vous possédez et l'entière liberté où vous êtes d'en disposer et d'en jouir. La vie que vous menez ici depuis fort long-temps est un peu monotone, il n'y a presque plus personne autour de vous; eh bien! quittez la Roche-Farnoux, partez avec Mlle de l'Hubac, retournez à Paris...

— Moi! interrompit la vieille demoiselle avec une sombre douleur, et qu'irais-je faire dans le monde maintenant? Personne ne m'y recon-

naîtrait. J'ai recueilli tout entier ce funeste héritage auquel j'ai été sacrifiée; mon oncle m'a laissé toute sa fortune, mais il n'a pu me rendre ma beauté, ma jeunesse, ces biens inestimables auprès desquels tous les autres biens valent si peu... Non, non, je n'essaierai pas de recommencer une vie usée déjà dans l'ennui et la douleur; celle qu'on appelait la belle Joséphine n'existe plus, et Mlle de Saint-Elphège mourra à la Roche-Farnoux!

— Sans alliance! murmura La Graponnière en songeant involontairement à la vieille demoiselle mentionnée si souvent dans les discours de son défunt maître.

Mlle de l'Hubac ne chancela pas dans sa résolution; elle commença les préparatifs de son départ avec beaucoup de tranquillité, et, la veille du jour où elle devait quitter la Roche-Farnoux, elle fit des dispositions comme une personne qui se retire pour toujours du monde. Après avoir distribué autour d'elle ses robes, ses dentelles et la meilleure partie de ses bijoux, elle mit en réserve une croix de pierreries qu'elle portait habituellement, et, la montrant à sa tante, laquelle assistait à ces arrangemens avec des alternatives d'attendrissement et de colère concentrée, elle lui dit en baissant les yeux : — Ceci est un souvenir que je destine à la petite Alice; me permettez-vous de le lui envoyer?

— Faites à votre volonté, lui répondit Mlle de Saint-Elphège.

Elle prit la plume, après avoir arrangé la croix dans un écrin de basane, et écrivit rapidement à la mère d'Antonin.

« MADAME ET CHÈRE TANTE,

« Je croirais manquer à mon devoir, si, avant de m'éloigner d'ici, je ne vous assurais une dernière fois de mes respects. Demain, je quitte la Roche-Farnoux pour retourner au couvent. Ayant une grande vocation pour la retraite et la vie cachée, j'ai résolu, avec la permission de ma tante de Saint-Elphège, d'entrer en religion et de prendre le voile dans la maison où j'ai été élevée. Au moment de me séparer du monde, je veux réparer, autant qu'il est en moi, mes fautes envers les personnes que j'y laisse. Je vous supplie donc, ma chère tante, de me pardonner les torts involontaires que je pourrais avoir eu à votre égard et les peines que je vous ai peut-être occasionnées sans le savoir. Vos bontés ne sortiront jamais de ma mémoire, et tous les jours de ma vie je prierai Dieu pour votre bonheur et pour celui de mon cher cousin Antonin.

« Je vous prie de suspendre cette croix au cou de la petite Alice, afin qu'elle se souvienne de moi quelquefois en la regardant.

« Agréez encore, madame et chère tante, toutes mes soumissions et les respects avec lesquels je suis votre nièce et très humble servante.

« CLÉMENTINE DE L'HUBAC. »

Au moment où Clémentine allait fermer cette lettre, Mlle de Saint-Elphège étendit la main et lui dit laconiquement : — Voyons!

La vieille fille lut lentement des yeux en se pénétrant de chaque expression, et, quand elle eut fini, elle murmura avec une espèce de sourire : — C'est bien!... Allez!... Vos scrupules de conscience remédieront beaucoup aux afflictions de votre belle-tante!...

Le lendemain matin, Mlle de l'Hubac descendit pour la dernière fois dans la salle verte, afin de faire ses adieux à sa tante. La vieille demoiselle l'embrassa silencieusement; elle avait les yeux secs et les traits contractés par une expression pénible. La Graponnière se tenait à l'écart et essuyait furtivement les larmes qui roulaient sur sa moustache grise. Avant de sortir, Clémentine se tourna de son côté, et lui tendit la main en disant avec un sourire affectueux et triste :

— Adieu, monsieur de La Graponnière; je vous remercie de la bonne volonté que vous m'avez toujours témoignée, et vous prie de songer à moi quelquefois...

— Tous les jours de ma vie, mademoiselle! balbutia le bonhomme en s'inclinant sur la main qu'elle étendait vers lui et en touchant des lèvres son gant de soie.

Les gens de la maison étaient rassemblés dans la grande cour comme le jour des funérailles du marquis; mais ils avaient une autre attitude. Chacun savait que Mlle de l'Hubac s'en allait pour entrer en religion, et on l'entourait avec des manifestations muettes de regret et de douleur. Cet événement frappait davantage les esprits que la mort du vieux seigneur, et tous ceux qui avaient suivi le cercueil avec un visage indifférent étaient maintenant pénétrés d'une sensible affliction. Le respect contenait à peine les marques de cette vive sympathie, et, lorsque la noble demoiselle fit un geste de la main comme pour saluer les anciens serviteurs de la maison de Farnoux, plusieurs éclatèrent en sanglots. Josette se jeta à ses pieds en protestant qu'elle voulait la suivre; mais Mlle de l'Hubac la releva doucement, et lui dit à voix basse : — Non, ma pauvre Josette; tu es née dans ce château; ma tante m'a promis de te continuer ses bontés, reste auprès d'elle...

Les valets chargés d'escorter Mlle de l'Hubac attendaient ses ordres, et l'espèce de duègne qui devait voyager à ses côtés s'était rangée près du marchepied comme pour l'inviter à prendre place. Clémentine entra dans la litière en faisant un dernier signe d'adieu et en jetant un dernier regard vers les fenêtres de la salle verte. En ce moment, le souvenir du petit baron occupait sa pensée; mais presque aussitôt une autre image passa dans son cœur : ses yeux s'arrêtèrent sur le balcon où elle s'était trouvée seule un soir avec M. de Champguérin, et elle murmura avec un accent indicible d'exaltation, de douleur et d'amour :

— Adieu tout ce que j'aurai aimé sur la terre!... Puis elle se rejeta brusquement au fond de la litière et donna l'ordre de partir.

La journée était d'une sérénité radieuse; il faisait un de ces clairs soleils de novembre qui raniment un moment la nature frappée déjà des rudes atteintes de l'hiver. Quelques papillons aux ailes nacrées voltigeaient encore dans l'atmosphère radoucie et butinaient sur les pâles fleurettes que le dernier souffle de l'automne avait fait éclore entre les rochers. Mlle de l'Hubac avait entr'ouvert le rideau de cuir de la litière, et de temps en temps elle jetait un long regard sur les pentes rapides où elle avait vu si souvent Antonin et le bon abbé travailler avec tant d'ardeur à leurs collections d'histoire naturelle. Tout à coup la litière s'arrêta, et le valet qui montait le mulet de devant se retourna en disant à la duègne : — Avertissez mademoiselle que quelqu'un s'avance pour lui parler.

Au même instant, Clémentine aperçut au bord du chemin, près de la Grotte-aux-Lavandières, Alice qui l'attendait, conduite par sa nourrice. La petite fille tendit les mains vers elle et lui cria dans son langage enfantin qu'elle venait lui dire adieu. Clémentine se pencha à la portière toute pâle et tremblante, prit la fille de M. de Champguérin dans ses bras et la serra sur son cœur avec une émotion inexprimable. Alors l'enfant dit en lui montrant la croix de pierreries attachée à son cou : — C'est madame ma mère qui m'a dit de venir... et de vous remercier... et puis encore qu'elle vous assurait de son amitié.

— Bien, ma chère Alice, répondit Mlle de l'Hubac d'un ton pénétré, vous lui direz que j'en suis reconnaissante et que je m'en vais satisfaite, puisqu'elle vous a envoyée ici.

— Vous ne reviendrez plus? demanda naïvement Alice.

— Jamais plus! lui répondit Mlle de l'Hubac en baisant ses cheveux blonds.

— Madame ma mère m'a dit que j'irai vous trouver quand je serai grande, ajouta la petite fille comme frappée d'un souvenir subit.

— Est-ce vrai? s'écria Clémentine en regardant la nourrice. Celle-ci fit un geste affirmatif...

— Ah! chère, chère enfant! murmura Mlle de l'Hubac en serrant Alice dans ses bras avec transport, on te donnera à moi!... va! je t'aimerai... adieu, mon doux ange, adieu, je vais t'attendre!...

Mme CHARLES REYBAUD.

(*La quatrième partie au prochain n°.*)

MICHEL SERVET.

SECONDE PARTIE.

LE PROCÈS ET LA MORT DE MICHEL SERVET.

I. — Trechsel. — *Die Protestantischen Antitrinitarier vor Faustus Socin :* Erstes Buch. *Michael Servet und seine Vorgaenger.* — Heidelberg, 1839, in-8°.

II. — De Valayre. — Fragment historique sur Michel Servet, dans les *Légendes et Chroniques suisses.* — Paris, 1842, in-12.

III. — Rilliet de Candolle. — Relation du procès criminel intenté à Genève, en 1553, contre Michel Servet, dans les *Mémoires et Documens* publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, tome III, livraison Ire, 1844.

IV. — J.-A. Galiffe. — *Notices généalogiques sur les familles genevoises.* 3 vol. in-8°. — Genève, 1831-1836.

Pour peu qu'on ait présente à l'esprit la doctrine philosophique et religieuse qui fait le fonds de la *Restitution du Christianisme,* on se figurera aisément les impressions que dut ressentir Calvin lorsqu'il reçut, par les mains de son ami le libraire lyonnais Jean Frellon, un des premiers exemplaires de l'ouvrage. L'audacieuse entreprise de Michel Servet le blessait profondément dans les deux parties les plus sensibles de sa nature, je veux dire dans sa foi de réformateur et dans son orgueil de théologien. Il n'avait point suffi à Servet de compromettre

et de déshonorer à la face du monde le principe protestant, en le faisant servir au renversement des dogmes les plus révérés; il prenait à partie l'auteur de l'*Institution chrétienne*, dont il prétendait abattre d'une main et refaire de l'autre l'œuvre tout entière. Enfin, comme pour envenimer encore la blessure, il avait annexé à son livre (1) une série de lettres à Calvin, où le réformateur de Genève était réfuté avec une hauteur magistrale. — « Tu te trompes grossièrement (lettre XIII). » — « Tu n'as pas encore bien compris en quoi consiste la vraie régénération (lettre XV). » — « J'admire, en vérité, qu'un homme d'un esprit sain, comme tu te vantes de l'être, ait cédé à de si futiles motifs (lettres VIII et XII). » — En d'autres endroits, c'est un ton de protection qui eût fait sourire un autre homme que Calvin, mais qui exaspéra cette ame irascible : « Je t'ai souvent averti que tu t'égarais en admettant cette monstrueuse distinction de trois choses divines (lettre III). » — « Puisque tu ne discernes pas bien la différence qui sépare le gentil du juif et du chrétien, je vais, en peu de mots, te la faire comprendre (lettre XIX). » — La dernière lettre se termine ainsi : « Puisse le Seigneur te donner la bonne intelligence de toutes ces choses et t'animer de l'esprit de vérité, au nom de Jésus-Christ et de Dieu le Père! *Amen.* »

C'est avec ces airs de supériorité que Michel Servet osait écrire à un homme dont le nom, en Europe, balançait seul celui de Luther, et à qui les Mélanchthon, les Bucer, les Capito, avaient décerné le titre qui pouvait le plus flatter son orgueil, en l'appelant *le théologien*. L'irritation de Calvin fut à son comble. S'il avait eu l'ame grande, le vif sentiment de ses griefs personnels l'eût détourné de tout dessein violent, même contre un dangereux novateur. En détestant les doctrines, en poursuivant le livre, il eût craint de nuire à l'homme. Malheureusement, il faut le dire, Calvin ne portait point un cœur qui fût au niveau de son génie. Il écouta les conseils de la haine, et forma contre son ennemi un des desseins les plus perfidement atroces que la fureur théologique ait jamais inspirés.

(1) Voici le titre complet de l'ouvrage : *Christianismi Restitutio, totius ecclesiæ apostolicæ ad sua limina vocatio, in integrum restituta cognitione Dei, fidei Christi, justificationis nostræ, regeneratione baptismi et cœnæ Domini manducationis. Restituto denique nobis regno cœlesti, Babylonis impiæ captivitate soluta, et antichristo cum suis penitus destructo.* — 734 pages in-8, avec un feuillet d'errata. Au bas de la dernière page sont les initiales de l'auteur et l'année de l'impression : M. S. V. [Michaël Servetus Villanovanus] 1553. L'ouvrage fut tiré à mille exemplaires, selon le témoignage de Servet (interrogatoire du 17 août, dans le manuscrit de Genève). Il paraît qu'il n'en reste plus que deux, l'un à la Bibliothèque nationale, l'autre à la Bibliothèque impériale de Vienne. On dit que le premier avait été acheté à la vente de Gaignat, pour le duc de La Vallière, au prix de 3,810 francs. C'est d'après l'exemplaire de la bibliothèque de Vienne que De Murr a donné une contrefaçon de l'ouvrage, imitant l'original ligne pour ligne (Nuremberg, 1790, in-8). Une nouvelle édition, qu'avait entreprise à Londres le docteur Mead, n'est pas allée plus loin que la page 253.

C'est à Genève qu'on fait généralement commencer le combat des deux adversaires. Voltaire lui-même, à qui le bûcher de Servet a inspiré une indignation si éloquente, Voltaire ne paraît pas avoir connu la première partie de la lutte (1), celle où Calvin, caché dans l'ombre, avec l'arme lâche et perfide de la dénonciation, porte à son adversaire le premier coup.

Le drame, en effet, a deux actes. Il se dénoue à Genève, c'est à Vienne qu'il commence. A Genève, Servet a pu paraître l'agresseur; à Vienne, l'agresseur, c'est évidemment Calvin. A Genève, la conduite de Calvin peut être expliquée sans trop de dommage, je ne dis pas pour la noblesse et la générosité de son caractère, mais du moins pour sa loyauté. A Vienne, elle ne souffre aucune justification. On conçoit que les écrivains qui éprouvent encore aujourd'hui pour Calvin une sympathie assez naturelle, M. Guizot en France, M. Paul Henry en Allemagne, et en Suisse M. Rilliet de Candolle, aient laissé dans l'ombre l'affaire de Vienne (2); mais l'histoire ne connaît pas les ménagemens des partis; c'est cette odieuse affaire qu'elle doit d'abord éclaircir.

Parmi les réfugiés qui entouraient Calvin à Genève et formaient le cœur de son parti, il y avait un Lyonnais, nommé Guillaume Trie, qui, par zèle religieux et aussi peut-être par suite de mauvaises affaires, s'était expatrié et avait embrassé la religion réformée. Il entretenait une correspondance suivie avec un de ses parens, Antoine Arneys, établi à Lyon, catholique ardent, qui voyait avec grand déplaisir un membre de sa famille engagé dans l'hérésie, et s'efforçait de le ramener au giron de l'église. Guillaume Trie, homme simple et sans lumières, incapable de répondre aux objections qu'on lui adressait, montrait les lettres de son parent à Calvin, qui lui dictait ses réponses. La docile simplicité de Guillaume Trie et le zèle fanatique d'Arneys furent les deux instrumens dont Calvin résolut de se servir pour perdre son ennemi.

Le 26 février 1553, Trie écrivit à son parent la lettre suivante, où tout était visiblement calculé avec la plus adroite perfidie pour porter Arneys à une dénonciation (3). Calvin (4) a nié toute participation à cette lettre flétrissante, mais sa trace y est partout empreinte, et il est incontestable aujourd'hui qu'il l'a dictée.

(1) Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, ch. 134. — Comp. *Lettre au président Hénaut*, 26 février 1768.

(2) Guizot, *Vie de Calvin*, dans le *Musée des protestans célèbres*, t. II, part. 2, p. 106. — Paul Henry, *Das Leben J. Calvins*. Hambourg, 1835-1838. — Rilliet de Candolle, *Mémoires et Documens*, etc., p. 9 et 10.

(3) Cette lettre a été copiée par D'Artigny aux archives de l'archevêché de Vienne. Voyez D'Artigny, *Nouveaux Mémoires d'histoire, de critique*, etc., t. II, p. 55 et suiv.

(4) *Déclaration pour maintenir la vraye foi*, p. 1337.

« MONSIEUR MON COUSIN,

« Je vous remercie bien fort de tant de belles remontrances qu'avez faictes et ne doubte point que vous n'y procediez de bonne amitié, quand vous taschez à me réduire au lieu dont je suis party. D'aultant que je ne suys homme versé aux lettres comme vous, je me deporte de satisfaire aux poincts et articles que vous m'alleguez. Tant y a qu'en la cognoissance que Dieu m'a dònnée, j'auroys bien de quoy respondre... Vous m'osez reprocher entre aultres choses que nous n'avons nulle discipline ecclesiastique, ny ordre, et que ceulx qui nous enseignent ont introduit une licence pour mestre confusion par-tout; et cependant je veois (Dieu mercy) que les vices sont mieulx corrigez de par deçà que ne sont pas en toutes vos officialitez. Et quant à la doctrine et qui concerne la religion, combien qu'il y ait plus grande liberté que entre vous, neantmoins, l'on ne souffrira pas que le nom de Dieu soit blasphémé, et que l'on seme les doctrines et mauvaises opinions que cela ne soit reprimé. Et je vous puys alleguer ung exemple qui est à votre grande confusion, puisqu'il le fault dire. C'est que l'on soutient de par de-là un heretique qui merite bien d'estre bruslé par tout où il sera... »

Cet hérétique, Trie va le nommer tout à l'heure : c'est Michel Servet. Il est déjà étrange qu'il le connaisse; mais une chose plus étrange encore, c'est qu'il connaisse sa doctrine, c'est qu'il en raisonne en théologien, c'est qu'il cite les propres phrases de la *Restitution du Christianisme :*

« Car combien que nous soyons différens en beaucoup de choses, si avons nous cela commun que en une seule essence de Dieu il y a trois personnes et que le Père a engendré son Fils qui est sa sagesse éternelle devant tout temps, et qu'il a eu sa vertu éternelle qui est son Sainct-Esperit. Or, quand ung homme dira que la Ternité, laquelle nous tenons, est un cerberus et monstre d'enfer et desgorgera toutes les villenies qu'il est possible de penser contre tout ce que l'Escriture nous enseigne de la génération éternelle du Fils de Dieu, et que le Sainct-Esperit est la vertu du Père et du Fils, et se mocquera à gueulle desployée de tout ce que les anciens docteurs en ont dict, je vous prye en quel lieu et estime l'aurez-vous?... »

Comment Trie peut-il citer des phrases d'un ouvrage qui n'est point encore dans la circulation? Ce n'est rien encore : cet ouvrage ne portait point de nom d'auteur ni d'imprimeur. Or, Trie sait quel en est l'auteur; il le nomme et raconte son histoire. Il connaît et désigne jusqu'au nom de l'imprimeur. Enfin, il a l'ouvrage entre ses mains, et en envoie la première feuille à son parent, comme preuve du fait et comme échantillon de la doctrine :

« L'homme dont je vous parle a esté condemné en toutes les églises lesquelles vous reprouvez. Cependant il est souffert entre vous, voire jusques à y faire imprimer ses livres, qui sont si pleins de blasphèmes, qu'il ne fault point que j'en die plus. C'est un Espagnol Portugallois nommé Michaël Servetus de son propre nom, mais il se nomme Villeneufve à présent, faisant le médecin. Il a demeuré

quelque temps à Lyon, maintenant il se tient à Vienne, où le livre dont je parle a esté imprimé par un quidam qui a là dressé imprimerie, nommé Balthazard Arnoullet. Et afin que vous ne pensiez pas que j'en parle à crédit, je vous envoie la première feuille pour enseigne... »

Trie termine en feignant de s'être laissé entraîner par une pieuse indignation à s'écarter de l'objet de sa lettre :

« Je me suis quasi oublié en vous récitant cet exemple, car j'ay esté quatre fois plus loing que je ne pensois; mais l'énormité du cas me faict passer mesure, et voilà qui sera cause que je ne vous feray plus long propos sur les aultres matières. »

Cette lettre était accompagnée du titre, de l'index et des quatre premières feuilles de la *Restitution du Christianisme*. Ainsi que Calvin l'avait prévu, le fanatique Arneys n'eut rien de plus pressé que de porter le tout à l'inquisition.

Lyon avait alors pour gouverneur et pour archevêque le cardinal de Tournon, si célèbre par son zèle ardent contre les hérétiques. Pour seconder ses vues, il avait demandé à Rome un inquisiteur nommé frère Mathieu Ory, qui prenait la qualité de *pénitencier du saint-siége apostolique et d'inquisiteur général au royaume de France et dans toutes les Gaules*.

Averti par l'inquisiteur, le cardinal, de concert avec le vicaire-général de l'archevêque de Vienne, écrit à M. de Maugiron, lieutenant-général pour le roi en Dauphiné, qui mande aussitôt Michel Servet. Celui-ci, après s'être fait attendre plus de deux heures, qui furent sans doute employées à faire disparaître tout papier suspect, se présente d'un air fort assuré. On lui parle de certains livres suspects d'hérésie. Il répond « qu'il a souvent fréquenté avec les prescheurs et autres faisant profession de théologie, mais qu'il est prêt d'ouvrir partout son logis pour ôter toute sinistre suspicion. » On visite, en effet, tous ses papiers, sans y trouver ce qu'on cherchait.

Guillaume Gueroult et Balthazard Arnollet sont interrogés tour à tour. On visite l'imprimerie, on interroge séparément les ouvriers, on leur fait voir les feuilles de la *Restitution du Christianisme*, on leur demande s'ils en connaissent les caractères et quel est le nombre, la qualité et le format des livres qu'ils ont imprimés depuis dix-huit mois. Cette enquête n'ayant produit aucune découverte, il est décidé qu'il n'y a point encore d'indice qui autorise à faire aucun emprisonnement.

L'inquisiteur ne se rebute pas. Il retourne à Lyon, fait venir Arneys et lui dicte une lettre à Guillaume Trie, où celui-ci est pressé d'envoyer à Lyon le traité entier de la *Restitution du Christianisme;* mais déjà Calvin, qui suivait de Genève le progrès de son dessein, se disposait

à faire mieux. Qu'importait, en effet, d'envoyer le traité entier? Servet pouvait renier le tout comme il avait fait la partie. Il fallait une pièce convaincante, irrécusable, une pièce écrite de la propre main de Servet. Or, Calvin était dépositaire de divers manuscrits de son constant contradicteur et d'une série de lettres, imprimées depuis dans la *Restitution du Christianisme :* livrer ces pièces à des mains catholiques, c'était livrer Servet au bourreau. Calvin n'hésita point.

Il semble que Servet eût pressenti lui-même que sa confiance en Calvin lui serait funeste. Dans une lettre inédite que nous avons lue à la bibliothèque de Genève et dont une copie est entre nos mains (1), il écrivait à Calvin : *Remitte igitur scripta mea;* mais Calvin n'eut garde de se dessaisir de ce gage, et quand l'occasion préparée par lui fut venue, en homme à qui tous les moyens sont bons pourvu qu'ils soient infaillibles, il fit servir des lettres confidentielles écrites sur la foi de l'honneur à la satisfaction de sa vengeance. On ne peut lire sans un profond dégoût la seconde lettre qu'il dicta à Guillaume Trie. Jamais haine plus implacable n'a suivi des voies plus tortueuses; jamais elle n'a paru plus laide en essayant de se déguiser sous les couleurs d'une modération hypocrite.

« MONSIEUR MON COUSIN,

« Quand je vous escripvis la lettre que vous avez communiquée à ceulx qui y estoient taxés de nonchalance, je ne pensois poinct que le chose deust venir si avant. Seulement mon intention estoit de vous remonstrer quel est le beau zele et devotion de ceulx qui se disent pilliers de l'Église, bien qu'ils souffrent tel desordre au milieu d'eulx, et cependant persecutent si durement les pauvres chrestiens qui desirent de suyvre Dieu en simplicité. Pour ce que l'exemple estoit notable et que j'en estois adverty, il me sembla que l'occasion s'offroit d'en toucher en mes lettres selon la matière que je traitois. Or, puisque vous en avez déclaré ce que j'avois entendu escripre privément à vous seul, Dieu veuille pour le mieulx que cela proufite à purger la chrestienté de telles ordures, voyre de pestes si mortelles. S'ils ont tant bon vouloir de s'y employer comme vous le dictes, il me semble que la chose n'y est pas trop difficile, encore que ne vous puisse fournir pour le present de ce que vous demandez, assavoir du livre : car je vous mettray en main plus pour le convaincre, assavoir deux douzaines de pieces escriptes de celui dont il est question, où une partie de ses heresies est contenue; si on luy mettoit au devant le livre imprimé, il le pourroit regnyer, ce qu'il ne pourra faire de son escripture. Parquoy les gens que vous dictes ayant la chose toute prouvée, n'auront nulle excuse s'ils dissimulent plus ou different à y pourvoir. »

Ainsi Calvin se montre plus pénétrant et plus zélé que l'inquisition

(1) Nous devons la communication de ce précieux document à l'obligeance de M. Chastel, directeur de la bibliothèque de Genève, auteur de savantes *conférences sur l'histoire du Christianisme.*

elle-même. Il communique des pièces qu'on ne lui demandait pas, et cependant il feint de se les faire arracher par une sorte de violence :

« Tout le reste est bien par deçà, tant le gros livre que les aultres traités escripts de la même main de l'auteur; mais je vous confesseray une chose, que j'aye eu grand peine à retirer ce que je vous envoye de monsieur Calvin; non pas qu'il ne desire que tels blasphemes execrables ne soyent reprimez, mais pour ce qu'il luy semble que son debvoir est, quant à luy qui n'a poinct de glaive de justice, de convaincre plustost les heresies par doctrine, que de les poursuyvre par tel moyen; mais je l'ay tant importuné luy remonstrant le reproche de legiereté qui m'en pourroit advenir s'il ne m'aydoit, qu'en la fin il s'est accordé à me bailler ce que verrez. Au reste j'espere bien quand le cas se demeneroit à bon escient par delà avec le tems recouvrer de luy une rame de papier ou environ, qui est ce que le galant a faict imprimer. Mais il me semble que pour ceste heure vous estes garny d'assez bon gaige et qu'il n'est jà mystère d'avoir plus pour se saisir de sa personne et luy faire son procès. »

Trie ou plutôt Calvin termine ainsi cette lettre mémorable où l'hypocrisie, le fanatisme et la haine réunis forment le plus horrible assemblage :

« Quant de ma part je prye Dieu qu'il luy plaise ouvrir les yeulx à ceulx qui discourent si mal, afin qu'ils approuvent de mieulx juger du desir duquel nous sommes meus (1). »

Muni par Arneys de toutes ces pièces, Mathieu Ory se rendit chez le cardinal de Tournon, qui habitait alors son château de Roussillon, près Vienne. Là, le cardinal et l'archevêque de Vienne réunis, après avoir pris l'avis de leurs grands-vicaires, de l'inquisiteur et de plusieurs ecclésiastiques et docteurs en théologie, décidèrent « que Michel de Villeneufve médecin, et Balthazard Arnollet libraire, seroient pris au corps, mis et constitués prisonniers pour respondre de leur foy, charges et informations faites contre eux. » Le vibaillif fut averti, et il fut convenu que, pendant que le grand-vicaire de Vienne ferait conduire Arnollet aux prisons de l'archevêché, le vibaillif se chargerait lui-même de l'arrestation de Servet. En effet, il se rendit chez M. de Maugiron, où était Michel de Villeneufve, servant ce seigneur dans sa maladie. Il lui dit « qu'il y avoit au palais Delphinal plusieurs prisonniers malades et blessés, comme aussi à la vérité il y en avoit, et qu'il le prioit de vouloir bien venir avec lui les visiter. » A quoi M. de Villeneufve répondit « que, sans compter que sa profession de la médecine l'obligeoit à faire telles bonnes œuvres, il y estoit encore porté par son bon naturel. » Ils se rendirent donc dans les prisons royales, et, pendant que Servet fai-

(1) Calvin aurait voulu cacher à la postérité cet abus odieux de confiance. Il fait écrire à Trie : *Il me semble que j'avois obmis de vous escripre qu'après que vous auriez faict des épistres, qu'il vous plust ne les esgarer afin de me les renvoyer.*

sait sa visite, le vibaillif envoya prier le grand-vicaire de le venir joindre. Dès qu'il fut arrivé, ils dirent à Servet « qu'il y avoit certaines charges et informations contre luy, qui avoient été communiquées au seigneur cardinal de Tournon, et que présentement il étoit constitué prisonnier dans le palais Delphinal jusques il eût respondu aux dittes charges et que aultrement fût ordonné. » Ils firent ensuite appeler Me Antoine Bonin, viguier et geôlier du palais, auquel fut enjoint de le garder sûrement, et que, au surplus, il le traitât honnêtement selon sa qualité. On lui laissa son laquais, nommé Benoît Perrin, âgé de quinze ans, et qui depuis cinq ans était à son service, et ses amis eurent la liberté de le voir ce jour-là.

Mathieu Ory accourut le lendemain de Lyon pour commencer l'instruction. Ce zélé personnage pressa tellement sa monture, qu'averti le matin seulement, il se présenta devant dix heures chez l'archevêque. Servet subit trois interrogatoires consécutifs. Dans le premier, on se borna à lui présenter quelques notes marginales écrites de sa main dont on lui demanda l'interprétation. Elles étaient assez innocentes. Il tomba dans le piége, et, après quelque hésitation, reconnut son écriture et essaya d'adoucir sa pensée; mais, le lendemain, on lui montra ses lettres à Calvin : ces pièces étaient accablantes. Servet prétendit les avoir écrites comme pur exercice de dispute théologique, et, niant toujours qu'il fût vraiment Servet, il imagina de dire qu'il avait seulement pris les opinions de cet auteur et en avait joué le personnage. Ce roman ne pouvait tromper les juges, et le geôlier reçut l'ordre de mettre Servet au secret et de le surveiller étroitement. On lui laissa pourtant le temps d'envoyer son laquais demander une somme de trois cents écus qui lui était due, et qui ne fut probablement pas inutile à son évasion.

Il y avait dans la prison un jardin avec une plate-forme qui regardait sur la cour du palais de justice. Au-dessous de la plate-forme était un toit, d'où l'on pouvait descendre au coin d'une muraille, et de là se jeter dans la cour. Quoique le jardin fût toujours soigneusement fermé, on en permettait quelquefois l'entrée à des prisonniers au-dessus du commun, soit pour se promener, soit pour d'autres nécessités. Servet y était entré la veille, et avait tout bien examiné. Le 7 d'avril, il se leva à quatre heures du matin, et demanda la clé au geôlier qui allait faire travailler à ses vignes. Ce bonhomme, le voyant en bonnet de nuit et en robe de chambre, ne soupçonna nullement qu'il fût tout habillé, ni qu'il eût son chapeau caché sous sa robe. Il lui donna la clé, et sortit quelque temps après avec ses manœuvres. Lorsque Servet les crut assez éloignés, il laissa au pied d'un arbre son bonnet de velours noir et sa robe de chambre fourrée, sauta de la terrasse sur le toit, et parvint jusque dans la cour sans se faire le moindre mal. Il gagna promptement la porte du pont du Rhône, qui n'était pas éloignée de

la prison, et passa dans le Lyonnais, ainsi que le déposa une paysanne qui l'avait rencontré, mais qu'heureusement pour lui on n'interrogea que trois jours après. Plus de deux heures s'écoulèrent avant que l'on s'aperçût de son évasion. La femme du geôlier en fut avertie la première, et fit cent extravagances, qui marquaient son désespoir. Elle s'arracha les cheveux, battit ses domestiques, ses enfans, et tous les prisonniers qu'elle rencontra, et, sa colère lui faisant braver le péril, elle courut sur les toits des maisons voisines pour tâcher de découvrir le captif évadé. Le vibaillif, de son côté, donna ordre que les portes fussent fermées et gardées cette nuit prochaine et les suivantes. Après les proclamations à son de trompe, on fit des perquisitions exactes dans presque toutes les maisons, de même qu'à Sainte-Colombe. On écrivit aux magistrats de Lyon et des autres villes où l'on présuma que Servet aurait pu chercher un asile. On n'oublia pas de s'informer s'il avait de l'argent en banque, et tous ses papiers, meubles et effets furent inventoriés et mis sous la main de la justice.

L'opinion commune à Vienne fut que le vibaillif, ami intime de Servet, qui avait guéri sa fille unique d'une dangereuse maladie, favorisa l'évasion du prisonnier. Il est certain que Michel Servet s'était fait beaucoup d'amis à Vienne, qu'il y jouissait d'une grande considération par son habileté dans l'art de la médecine et par la douceur de son caractère, qu'on lui laissa dans sa prison beaucoup de liberté et des sommes considérables d'argent. Enfin, si la procédure instruite contre le geôlier le disculpa de toute complicité, il fut prouvé qu'une de ses servantes avait dit à Benoît Perrin, en présence de plusieurs personnes : « Laquais, allez dire à vostre maistre qu'il se sauve par derrière le jardin (1). »

Après l'évasion de Servet, le procès continua. L'imprimerie clandestine d'Arnollet fut découverte; les balles d'exemplaires de la *Restitution du Christianisme,* envoyées à Pierre Merrin, à Lyon, furent saisies; enfin le vibaillif prononça sa sentence conformément aux conclusions du procureur du roi. Elle condamnait Michel Servet en la somme de mille livres tournois envers le roy daulphin,

« Et a estre incontinent qu'il sera aprehendé, conduit sur ung tombereau

(1) Interrogé à Genève sur son évasion, Servet répondit en ces termes :

Respond qu'il est vray qu'il fut prisonnier à Vienne à la poursuite de monsieur Calvin et Guillaume Trye, mais qu'il évada de prison pour ce que les prebstre le voulloient faire brûler; toutesfoys que les prisons lui estoient tenues comme si on eust voullu que se saulvast. (Interrogatoire du 14 août, dans le manuscrit de Genève, pièce inédite.) — Dans la séance du 17 août, au petit conseil, on pressa Servet de s'expliquer plus clairement. Voici ses paroles : ***Et a respondu qu'il demerit que deux jours en prison, et puys de matin sen sortit. Car le viballifz qui lui portoit faveur commanda au ieolier de le laisser aller par un iardin et de le traicter bien pour ce qu'il avoit aydé de la medecine à mons. de Maugeron duquel le dict vybaillifz estoit amys.*** (Manuscrit de Genève, pièce inédite.)

avecque ses livres à jour prochain de marché de la porte du pallaix delphinal par les carefours et lieux accoustumés jusques au lieu de la hasle de la présente cité, et subséquemment en la place appelée le *Charnève*, et illec estre brûlé tout vif à petit feu, tellement que son corps soit mis en cendre. Et cependant sera la présente sentence exécutée en effigie avecques laquelle seront les dits livres bruslés. »

A partir du 7 avril, jour de l'évasion de Servet, l'histoire perd sa trace pendant plus de trois mois. Isolé dans un pays étranger, condamné à mort, où cet infortuné trouva-t-il un asile? C'était la triste suite de sa position exceptionnelle, de l'audace et de la singularité de ses opinions, qu'il ne pût s'appuyer sur aucun parti, avoir des amis et des défenseurs sur aucune terre européenne. Également odieux aux protestans et aux catholiques, l'Espagne et l'Allemagne lui étaient fermées. Comment sortir de France? Il paraît qu'il s'arrêta au projet de gagner l'Italie, où ses idées avaient une certaine faveur, où peut-être il avait noué des relations, et d'aller s'établir dans le royaume de Naples, placé alors sous la domination espagnole; là, grace à son art de médecin, il aurait trouvé, parmi ceux de sa nation, une clientelle assurée (1). Deux routes étaient devant lui, celle de la Suisse et celle du Piémont. Il eut le malheur de se décider pour la première. Pourquoi la choisit-il? On ne peut le dire avec certitude. Peut-être n'eut-il d'autre motif, sinon que cette route était la plus prochaine et le dérobait plus promptement à la terrible sentence qui était suspendue sur sa vie. Le 16 juillet, il arrive à pied au petit village de Leluysed, où il passe la nuit; le lendemain, il loue un cheval à Salenone, arrive à Genève, descend à l'hôtellerie de *la Rose*, et demande, à ce qu'il paraît, qu'on lui procure un bateau pour traverser le lac et gagner Zurich. Cependant son séjour se prolonge pendant près d'un mois, et le 13 août, sur la dénonciation de Calvin, il est arrêté.

Comment expliquer ces vingt-sept jours passés à Genève? est-ce un hasard fatal ou une aveugle imprudence, ou des desseins hostiles qui retinrent Servet? venait-il combattre Calvin dans sa capitale même et se liguer avec ses ennemis? En dénonçant une seconde fois Servet, Calvin fut-il une seconde fois l'agresseur, ou se borna-t-il à prévenir une attaque certaine par une offensive hardie? Long-temps obscures, ces questions, sans avoir cessé entièrement de l'être à quelques égards, ont reçu de la critique et du temps des éclaircissemens considérables;

(1) A Genève, Servet fut interrogé sur ce point. Sa réponse est consignée dans le procès-verbal de la séance du petit conseil en date du 17 août:

A respondu que..... Puys se saulva et prit le chemin pour aller contre Espagne, dempuys il s'en est revenu à cause des gendarmes qu'il craignoit, et s'en vouloit passer par icy et par Allemagne pour aller de là les mons pour exercer la médecine. (Pièce inédite du manuscrit de Genève.)

mais, pour les résoudre, il faut d'abord se rendre un compte exact de l'état politique et religieux où était Genève au moment où Servet y mit le pied.

Deux partis étaient en lutte ouverte : d'un côté, Calvin, autour duquel se groupaient les ministres et les réfugiés; de l'autre, ceux qu'on appelait les *libertins;* à leur tête, le capitaine-général Amied Perrin, le fils de l'héroïque Berthelier, et d'autres citoyens considérables de Genève. Le premier de ces partis dominait dans le consistoire, le second dans les conseils (1). Chacun d'eux invoquait des sentimens puissans et s'appuyait sur de graves intérêts. La réforme à maintenir, les mœurs à purifier, telle était la mission où Calvin puisait sa force. A ces puissans ressorts de la religion et de la vertu, les adversaires de Calvin opposaient ceux de la liberté et de la patrie.

Il faut rappeler ici qu'en 1532, lorsque Farel vint prêcher la réforme à Genève, plusieurs causes concoururent au succès de cette audacieuse prédication. La première fut sans doute cette cause générale qui agissait alors sur toute l'Europe, et conviait tous les esprits à une révolution religieuse. La même force, secrète et irrésistible, qui arma Luther à Wittenberg et à Worms, qui soutint Zwingle à Zurich, OEcolampade à Strasbourg, Bucer à Bâle, fit triompher à Genève trois pauvres missionnaires, Farel, Viret et Froment. Mais, indépendamment de cette première cause, générale et européenne, il y en eut une autre, locale et genevoise pour ainsi dire, qui ne servit pas d'une manière peu efficace l'entreprise des réformateurs : c'est qu'en rompant avec le catholicisme, Genève coupait le dernier lien qui la rattachait à la domination savoyarde; par là même, elle resserrait son alliance avec Berne et les autres cantons suisses, et ainsi fortifiait et consacrait irrévocablement son émancipation politique. Voilà le sérieux intérêt qui séduisit à la réforme les citoyens les plus notables de Genève; leurs motifs furent politiques plus que religieux. Comme le dit fort bien un Genevois contemporain, ils étaient plus dévots à la patrie qu'à l'Évangile (2).

En acceptant la réforme, les patriotes genevois n'en avaient pas adopté l'esprit ni prévu les suites, plusieurs même espéraient y gagner une liberté plus grande dans les opinions et les mœurs; mais quand ils virent se développer l'esprit nouveau, quand surtout à Farel, Viret et Froment vint se joindre, en 1536, l'austère et inflexible Calvin, cette religion sombre, qui tenait la créature dans une dépendance et un tremblement continuels, ce culte sévère, impérieux dans ses prescriptions, autant que simple dans ses cérémonies, cette morale presque farouche qui faisait

(1) Il y avait à Genève trois conseils : le petit conseil ou conseil étroit, le grand conseil ou conseil des deux cents, et le conseil général. Sur les attributions de ces différens corps, voyez Spon, *Histoire de Genève.*

(2) M. Rilliet de Candolle, *Mémoires et Documens*, etc., p. 12.

du luxe un crime et de la joie un outrage à Dieu, ces règlemens minutieux sur les mœurs et les costumes, cette inquisition dont l'œil inquiet et vigilant pénétrait jusqu'au foyer domestique; toutes ces mesures qu'amenait l'une après l'autre l'esprit intérieur du calvinisme soulevèrent une vive opposition. Chaque jour, l'influence politique, le gouvernement et l'administration elle-même passaient des mains des laïques en celles des ministres. L'état devenait une théocratie, et les citoyens de Genève n'étaient plus que les sujets d'un petit nombre de ministres, sujets eux-mêmes de Calvin, lequel, appuyé au dehors sur ce bataillon chaque jour plus nombreux de réfugiés accourus de France autour d'un Français, dominait les trois conseils du sein du consistoire et paraissait à la fois le roi et le pontife souverain de la cité (1).

Un parti puissant se forma, appuyé sur l'esprit de localité et sur l'esprit de liberté, conduit par les patriotes les plus illustres de Genève, fort des récens et glorieux souvenirs de la lutte contre la maison de Savoie. Ce parti fut assez fort pour emporter, en 1538, l'exil de Calvin et de Farel; mais, au bout de deux ans, la force des choses ramena dans Genève protestante le législateur du protestantisme, et Calvin profita de ce retour triomphal pour accomplir l'établissement définitif de ses réformes religieuses, politiques et administratives.

La lutte recommença bientôt avec un redoublement de violence. Calvin entreprit de déconcerter ses adversaires par l'audace, la promptitude et la vigueur de ses coups. Amied Perrin se déclare contre lui : il fait citer sa femme devant le consistoire comme menant une vie scandaleuse. Le conseiller Pierre Ameaux se permet de qualifier Calvin de très méchant homme : il est condamné à faire amende honorable la torche au poing. François Favre refuse d'être capitaine des arquebusiers, s'il doit y avoir des Français dans sa compagnie : Calvin le fait jeter en prison. Les libertins d'esprit sont plus cruellement traités encore que les libertins politiques. Bolsec est exilé pour avoir défendu le libre arbitre. Pierre Gruet, pour avoir affiché à Saint-Pierre un écrit dans lequel il attaquait les censures du consistoire, est mis à la torture et condamné, pour crime d'irréligion, à avoir la tête tranchée.

Ainsi le sang de Gruet fumait encore à Genève, quand Servet commit la fatale imprudence de s'y arrêter. D'un autre côté, l'opposition contre Calvin était arrivée à son plus haut degré d'énergie, et le parti des libertins venait de remporter contre lui trois avantages notables. D'abord le conseil des deux cents et le conseil-général avaient exclu du petit conseil un certain nombre de partisans dévoués de Calvin pour y substituer plusieurs de ses plus ardens adversaires. Une seconde victoire,

(1) Sur l'établissement de la réforme à Genève, voyez le beau mémoire de M. Mignet (*Notices et Mémoires historiques*, tom. II).

c'était l'ordre de désarmer les étrangers, qui étaient le bras du parti calviniste. Enfin il avait été interdit aux ministres de siéger comme les autres citoyens dans le conseil-général. A toutes ces mesures, où éclate l'opposition de l'esprit laïque contre l'esprit ecclésiastique, et de l'esprit local contre l'influence française, ajoutez qu'au moment même où s'engagea l'affaire de Servet, le consistoire ayant fait défense à Berthelier de se présenter à la cène, on demandait avec instance que ce droit d'interdiction passât du consistoire au petit conseil (1).

Calvin était exaspéré. Il écrivait à cette époque à un de ses amis : « Depuis quatre ans, les méchans ont tout fait pour amener peu à peu le renversement de cette église, déjà bien imparfaite. Dès l'origine, j'ai pénétré leurs trames; mais Dieu a voulu nous punir, ne pouvant nous corriger. Voici deux ans que notre vie se passe comme si nous étions au milieu des ennemis déclarés de l'Évangile. »

Ce fut au milieu de cette crise que Servet entra dans Genève. Si l'on en croit ses apologistes, il n'avait nulle intention d'y séjourner. Voltaire dit même (2), sans autre autorité, je crois, que sa vive imagination, que Calvin le fit arrêter au moment où il quittait l'hôtellerie de la Rose pour s'embarquer sur le lac. Également féconds en suppositions arbitraires, les apologistes de Calvin ont soutenu que Servet venait s'unir au parti des libertins pour faire avec eux la guerre à l'ennemi commun. C'est cette thèse qu'un écrivain genevois, M. Rilliet de Candolle, s'est efforcé récemment d'étayer de toutes les ressources d'une adroite érudition, habile à l'industrieux rapprochement des faits et aux inductions spécieuses.

Essayons de démêler la vérité au milieu de ces assertions et de ces conjectures contradictoires. Ce qui est certain, c'est que Servet n'est point venu à Genève avec le dessein de s'y établir. La première preuve que j'en donnerai, c'est sa déclaration expresse et réitérée qui, dans le cours du procès, ne fut en rien démentie, et aux termes de laquelle *il se tenoit depuis quelques jours caché à Genève tant qu'il pouvoit, afin de s'en pouvoir aller sans estre cogneu. Il avoit déjà parlé à l'hoste et à l'hostesse pour trouver une barque pour aller tant hault par le lac qu'il pourroit, pour trouver le chemin de Zurich.* Une seconde preuve, tout-à-fait décisive, c'est que Calvin, si visiblement intéressé à présenter l'arrivée de Servet à Genève comme un défi et un commencement d'hostilités, Calvin, qui accusa tout haut les libertins d'avoir défendu Servet pendant son procès, Calvin n'a jamais reproché à celui-ci d'être venu à Genève dans le dessein de le combattre. « Il fut conduit à Ge-

(1) Voyez Rilliet de Candolle, *Mémoires et Documens*, p. 11-20.

(2) *Lettre au président Hénaut*, du 25 février 1768.

nève, dit-il, par sa mauvaise étoile, *malis auspiciis appulsum* (1). » Et ailleurs : « Peut-être qu'il n'avait pas d'autres desseins que de passer par cette ville, car on ne sait pas encore pourquoi il y est venu; il y a été reconnu, et j'ai cru qu'on devait l'arrêter (2). » Voilà des paroles qui font crouler tout l'échafaudage ingénieux de M. Rilliet de Candolle.

Toutefois, s'il est certain que Servet, en mettant le pied dans Genève, ne voulait que la traverser pour gagner l'Italie, on peut conjecturer avec quelque vraisemblance qu'une fois arrivé, trouvant autour de lui une violente opposition contre Calvin, il se complut dans cette atmosphère favorable et put même caresser l'espoir de réaliser enfin un projet long-temps poursuivi, celui d'engager avec Calvin une controverse publique où il pût montrer au grand jour et faire triompher son système. Un des traits les plus saillans du caractère de Servet, c'était l'ardeur des controverses. A Bâle, il avait provoqué Œcolampade; à Strasbourg, Bucer et Capito. Nous l'avons vu, à Paris, défier Calvin et lui adresser un cartel théologique. Cette occasion manquée, il ne cessa d'en chercher de nouvelles. A Lyon, à Charlieu, à Vienne, sa pensée s'échappait en quelque sorte pour habiter Genève, et on sait qu'il avait engagé avec Calvin, par l'intermédiaire du libraire lyonnais Frellon, une controverse suivie. Quand le réformateur genevois, lassé et irrité tout ensemble, rompit toute correspondance, Servet s'adressa tour à tour à Viret et à un autre collègue de Calvin nommé Abel Poupin. Nous avons lu aux archives de Genève une lettre qu'il écrivait à ce dernier et qui est restée annexée aux pièces du procès. Chose étrange! Servet y pressent que son zèle pour la polémique lui sera fatal, et, parlant de sa mort comme d'un martyre, il la prophétise à un de ceux qui devaient y concourir. « Je sais, dit-il, je sais comme une chose certaine que je suis destiné à mourir pour confesser la vérité; mais mon ame ne perd point courage, et je veux être en tout un disciple digne du divin maître (3). » — Il semble, en vérité, qu'une fatalité mystérieuse et irrésistible poussât l'infortuné jusqu'au bord de l'abîme. Non content de combattre Calvin par lettres et par livres, il voulait voir en face son adversaire et brûlait d'aller à Genève engager le combat. Il fit demander à Calvin une sorte de sauf-conduit : celui-ci ne répondit qu'en écrivant ces paroles cruellement prophétiques, ces paroles sanglantes dont l'authenticité, long-temps contestée, est aujourd'hui parfaitement établie : « Servet désire venir à Genève sur mon appel et sur ma foi. Je ne lui engagerai point ma parole; car, s'il met le pied à Ge-

(1) *Epist. ad Sulcerum*, 9 septembre 1553.

(2) *Calv. Epist.*, p. 114.

(3) Je copie ces paroles sur le texte même de la lettre à Abel Poupin : ***Mihi ob eam rem moriendum esse certo scio, sed non propterea animo deficior, ut fiam discipulus similis præceptori.***

nève, ou mon autorité est bien peu de chose, ou il n'en sortira pas vivant (1). »

C'est en février 1546 que Calvin écrivait ces lignes. Lors donc qu'en août 1553 Servet arriva à Genève, on peut dire que depuis sept ans le parti de Calvin était pris. Rien d'ailleurs dans la situation présente n'était fait pour l'en détourner; la politique et la haine lui conseillaient la même conduite. Engager la lutte avec ses adversaires sur une question religieuse, c'était un véritable coup de maître. Calvin prévoyait que les libertins ne résisteraient pas au plaisir de défendre contre lui un homme qui se portait son adversaire : personnage savant d'ailleurs, célèbre, persécuté par les catholiques, et dont les doctrines reposaient sur une métaphysique trop subtile pour que des hommes étrangers à la théologie en pussent démêler aisément le vrai caractère et les conséquences. L'affaire une fois engagée, Calvin, dans le domaine de la pure théologie, se sentait fort, non-seulement de l'ignorance de ses adversaires politiques, mais de la supériorité que lui donnait sur la métaphysique obscure, raffinée, téméraire, de Michel Servet, son sens ferme et droit, son érudition exacte, son christianisme simple, logique et précis. Sûr d'avoir raison et de triompher, du même coup il en finissait avec un adversaire mortellement odieux, et il forçait ses ennemis politiques ou à rompre avec leur parti pour s'unir à lui contre un impie, ce qui jetait la division dans leur camp, ou à prendre en main la cause d'un hérétique, ce qui les déshonorait aux yeux de tous les croyans. Ainsi Calvin mettait les intérêts de sa politique et de sa haine sous la protection des intérêts sacrés de la foi (2).

D'ailleurs, il est juste de le dire, Calvin ne croyait pas qu'on pût rien faire de plus légitime et de plus utile que d'étouffer une voix hérétique, et son sentiment sur ce point était celui de tous les hommes du XVIe siècle, particulièrement des principaux réformateurs. C'est sans doute une contradiction sur laquelle on ne peut trop insister, de voir des hommes qu'on eût brûlés à Rome comme hérétiques s'arroger à Genève le droit de punir de mort l'hérésie; mais cette contradiction

(1) Bolsec, dans son pamphlet contre Calvin, avait cité, déclarant les avoir lues, les paroles suivantes d'une lettre de Calvin à Viret : « Servetus cupit huc venire, sed a me accersitus. Ego autem nunquam committam ut fidem meam eatenus obstrictam habeat. Jam enim constitutum apud me habeo, si veniat, nunquam pati ut salvus exeat. » — Ce témoignage de Bolsec laissait des doutes, bien que Grotius l'eût confirmé (*Opp.*, t. IV, p. 503). Toute incertitude a disparu depuis que M. Audin a découvert à la Bibliothèque nationale une lettre de Calvin à Farel, où se trouvent ces paroles, parfaitement analogues à celles que cite Bolsec : « Si mihi placeat huc se venturum recipit (Servetus). Sed nolo fidem meam interponere; nam si venerit, modo valeat mea authoritas, vivum exire nunquam patiar. » Voyez M. Audin, *Vie de Calvin*, t. II, p. 324 et suiv.

(2) Ce côté de la politique de Calvin a été vivement saisi par un pénétrant écrivain, M. Géruzez (*Plutarque français*, article Calvin).

même prouve la parfaite bonne foi des réformés. Conduits au bûcher pour crime d'impiété, ils protestaient contre la fausse application du droit, mais ils ne contestaient pas le droit lui-même. Ils mettaient d'ailleurs une sorte d'horrible émulation à poursuivre l'hérésie avec autant de zèle et à la frapper avec autant de rigueur que les catholiques; c'était pour eux, c'était surtout pour Calvin une affaire d'honneur. On accusait le législateur de la réforme de détruire le principe de l'autorité religieuse : il mettait sa gloire à faire voir au monde que ce principe entre ses mains n'était point affaibli. Tout concourait donc à disposer Calvin aux plus violentes résolutions, la vengeance, le fanatisme, la politique; ajoutez enfin qu'il s'était déjà trop avancé pour reculer. Logicien dans sa haine comme en toute chose, il ne pouvait épargner à Genève celui qu'à Vienne il avait dénoncé.

Sa résolution arrêtée, Calvin marcha à son but avec une vigueur, une suite et une résolution indomptables. Laissant la ruse, les ménagemens, et tout ce cortége de moyens détournés et de précautions hypocrites qu'il avait employés à Vienne, il leva le masque et combattit à visage découvert. C'est lui qui dénonce Servet aux syndics et le fait arrêter; c'est son secrétaire qui se porte partie civile et à qui il dicte en trente-huit articles l'acte d'accusation de Servet; c'est son propre frère qui donne caution pour l'accusateur. Dès les premiers interrogatoires, Calvin paraît en personne et conduit le débat. Pendant le procès, il prêche contre Servet prisonnier. Quand on consulte les églises suisses, il écrit à ses amis et use de toute son influence pour provoquer les conseils les plus rigoureux. Enfin il ne s'arrête qu'après avoir obtenu contre son adversaire une sentence de mort.

Servet, de son côté, résolut de combattre avec énergie. Si, dès les premiers jours, il eût consenti à s'humilier, avoué ses erreurs, abandonné ses doctrines ou essayé de les atténuer, il est très probable qu'il eût sauvé sa vie. Comme Bolsec en 1551, comme plus tard Gentilis, il en eût été quitte pour une rétractation et l'exil; mais fier, opiniâtre et brave comme un véritable Espagnol, sincère d'ailleurs avant tout et pleinement convaincu de la vérité de ses systèmes, se sentant peut-être aussi soutenu par une opposition puissante, il accepta la lutte, prit même l'offensive et accusa Calvin de l'avoir dénoncé à l'inquisition catholique. Non content de maintenir ses doctrines, il attaqua avec violence celles de Calvin, qui étaient celles de Genève; il alla jusqu'à demander la vie de son adversaire en offrant la sienne pour enjeu; il fit tout en un mot pour exaspérer et pousser à bout un homme qui n'eût point été déjà décidé à se porter jusqu'aux dernières extrémités.

La défaite de Servet était certaine. Au point de vue théologique, le seul où on pût se placer, Calvin avait raison sur tous les points essen-

tiels. Examinez à fond les trente-huit articles de la plainte qui servit de base au procès (1), vous voyez se détacher dans cette foule de chefs d'accusation trois inculpations formidables que Calvin, sous vingt formes différentes, lançait à son ennemi :

Je vous accuse de nier la Trinité;

Je vous accuse de nier la divinité de Jésus-Christ;

Je vous accuse d'être panthéiste.

Sur ces trois points, Calvin avait raison, et il résumait le fond du système. Sur d'autres articles, notamment sur l'immortalité de l'ame, qu'on reprochait à Servet de nier absolument, l'accusé pouvait répondre; mais qu'importaient quelques exagérations de détail quand le fond de l'accusation était absolument irrécusable? Le procès cependant dura trois mois, et l'issue, plus d'une fois, put en paraître douteuse. Suivons rapidement la marche des faits.

Le 13 août 1553, Servet est arrêté. Où et comment? on ne sait. Des légendes populaires ne sont pas des témoignages historiques. Est-il vrai qu'il ait cédé à la curiosité d'assister à une prédication genevoise, et qu'avant le début du prêche il ait été reconnu et dénoncé? Cela est peu probable; mais ce qui est très certain, c'est qu'il fut découvert par les espions de Calvin et que Calvin lui-même requit son emprisonnement de l'un des syndics. Nous le savons par son propre aveu. « C'est sur ma demande, écrit-il à Sulzer, qu'un des syndics le fit conduire en prison, cet homme que sa mauvaise étoile amenait à Genève, et je ne dissimule pas que j'ai cru de mon devoir de faire tout ce qui était en ma puissance pour que cet hérétique obstiné et indomptable fût hors d'état de répandre ses poisons (2). »

Il ne suffisait pas de faire arrêter Servet; il fallait, selon les lois de Genève, trouver un homme qui se portât partie criminelle contre l'accusé et qui consentît non seulement à se constituer prisonnier, mais à risquer, en cas d'acquittement, de subir la peine qu'eût méritée le coupable, c'est-à-dire ici la mort. Plusieurs penseront peut-être qu'il eût été noble à Calvin de jouer sa vie contre celle de Servet; mais ce serait oublier qu'il ne pouvait convenir au chef de la réforme genevoise de traiter avec un homme qu'il poursuivait comme hérétique sur le pied de l'égalité. Écoutons Calvin s'expliquer lui-même : « Que les malveuillans ou mesdisans iargonnent contre moy tout ce qu'ils voudront, si est-ce que ie déclare franchement... que pour faire venir un tel homme à raison, ie fis qu'il se trouva partie pour l'accuser (3). »

(1) M. Rilliet de Candolle a publié le texte de cette plainte dans son mémoire, p. 135.
(2) *Epist. Calv. ad Sulcer.*, 9 sept. 1553.
(3) *Déclaration*, etc., p. 54.

Cet homme fut son propre secrétaire, Nicolas de La Fontaine, qu'il appelle nettement *un homme à lui, Nicolaus meus* (1). Au surplus, Calvin n'avait aucun doute sur l'issue du procès : « J'espère, écrivait-il à son ami Farel dès le 20 août, que la peine sera capitale (2). »

Le lendemain de l'arrestation, le seigneur lieutenant Pierre Tissot se rendit à l'évêché où Servet et La Fontaine étaient emprisonnés et interrogea l'accusé. La base de cet interrogatoire et de tout le procès, ce fut une plainte évidemment dictée par Calvin à son secrétaire et où la vie et la doctrine de Servet se résumaient en trente-huit articles qui formaient autant de chefs d'accusation d'une précision et en général d'une exactitude accablantes. Les réponses de Servet furent consignées sur un procès-verbal, après quoi « le dict de La Fontaine et le dict Servet ont été remis à Jehan Grasset, serviteur de carcerier, à peine de sa vie, comme criminels. Et a déclairé le dict Servet qu'il a remys au dict Grasset nonante sept escus soleil, item une chesne dor poisant environ vingt escus, item six anneaux dor. » Cet argent et ces bijoux, qui se composaient d'une « grande torquoisse, un saphyr blanche, une table de dyamant, un rubys, une grande emyraude du Perruz, ung anneaulx de cornaline à caicheter (3), » furent, non pas volés, comme le conte Voltaire (4), mais déposés entre les mains de Pierre Tissot, qui en rendit à la seigneurie un compte exact quand le procès fut terminé.

Le 15 août, Servet comparaît devant le petit conseil. Interrogé de nouveau sur chacun des trente-huit articles, il reproduit ses réponses : elles sont remarquables de franchise et d'habileté. Il ne dissimule rien, ne rétracte rien; mais il présente ses opinions sous le jour le plus spécieux, glisse sur les questions théologiques, et s'applique à montrer en lui un savant paisible, un homme d'étude et de cabinet, objet de la haine personnelle de Calvin. Il accuse hautement le réformateur de l'avoir dénoncé à Vienne, « tellement qu'il n'a tenu audict Calvin qu'il nayt été bruslé tout vifz (5). »

Bien que ce système de défense fût habilement approprié à une assemblée plus politique que théologienne, et où Calvin avait beaucoup d'ennemis, le conseil jugea l'accusation assez fondée pour ordonner la mise en liberté de La Fontaine sur caution. Nous avons dit que cette caution fut fournie par le propre frère du réformateur, Antoine Calvin.

On peut conjecturer que l'accusation qui parut la plus grave au conseil fut celle qui passerait aujourd'hui pour la plus légère, je veux dire l'accusation relative au baptême des petits enfans. Servet se trouvait

(1) Calvin à Farel, 15 août 1553.
(2) *Calv. Epist.*, p. 290.
(3) Registres du conseil du 30 octobre 1553.
(4) *Lettre au président Hénaut.*
(5) Procès-verbal de la séance du 15 août; pièce inédite du manuscrit de Genève.

malheureusement d'accord sur ce point avec les anabaptistes, secte détestée qui avait failli perdre le protestantisme en l'égarant des questions religieuses aux questions sociales, en niant avec l'autorité de l'église celle du magistrat et avec le baptême la propriété. C'était une bonne fortune pour Calvin, que de signaler un trait d'analogie entre son adversaire et des sectaires factieux. Servet ne sut pas ou plutôt ne voulut pas éviter l'écueil. Sommé de répondre s'il a enseigné « que le baptesme des petis enffans est une invention diabolique, une faulseté infernalle pour destruire toute la chrestienté, — confesse avoir dict et escript tout le dict interrogat (1). »

Le lendemain, 16 août, l'audience du conseil est reprise, et nous y voyons paraître pour la première fois deux personnages importans, Colladon et Berthelier; Colladon, le bras droit de Calvin, comme lui réfugié et Français, comme lui jurisconsulte, et comme lui aussi fanatique et sans pitié. Il prend place au sein de l'assemblée en qualité de *parlier* ou avocat de La Fontaine. Berthelier préside le conseil. Le parti des libertins et des patriotes, dont il est avec Amied Perrin le plus illustre chef, est en face du parti des réfugiés et des vrais calvinistes, personnifié dans Colladon. Il paraît que Berthelier ne cacha pas son intention de servir d'appui à l'accusé. Aussi, à la séance suivante (17 août), Calvin se présente et vient combattre de sa personne, escorté d'un certain nombre de ministres.

On ne saurait donner aujourd'hui une juste idée de ces étranges débats où les passions les plus ardentes se recouvrent, pour ainsi dire, d'une croûte épaisse de pédantesque érudition, où la théologie la plus raffinée fournit seule les armes dont les deux adversaires cherchent à se frapper mortellement. A des inculpations sérieuses se mêlent d'atroces chicanes. Ainsi, Colladon et Calvin ne rougissaient pas d'imputer à Servet, comme un crime, une phrase de la géographie de Ptolémée, éditée par ses soins, où la Terre-Sainte est représentée comme une contrée stérile, à l'encontre du récit de Moïse, qui en vante la fertilité. C'est là, disaient à Servet ses accusateurs, le discours d'un athée. — « Oncq n'ai fait que translater, répondait l'accusé, c'est Ptolémée qui est athéiste. » Sur quoi Calvin, prenant la parole : « Je fus bien aise, dit-il, de clore la bouche à ce mécréant, et je lui demandai pourquoi alors il avait signé le travail d'un autre. Tant y a que ce villain chien, estant ainsi abattu par si vives raisons, ne put que torcher son museau en disant : Passons outre, il n'y a point là de mal (2). »

Calvin raconte un autre incident de la discussion, où, comme on pense bien, tout l'avantage est de son côté. Il s'agissait de savoir si les

(1) Interrogatoire du 14 août, pièce inédite du manuscrit des archives de Genève.
(2) *Tractatus theolog.*, p. 846. — *Déclaration pour maintenir*, etc., p. 1354.

pères antérieurs au concile de Nicée, notamment saint Justin, avaient reconnu explicitement la Trinité. Servet soutenait la négative, et non sans raison. Calvin, à l'appui de la thèse contraire, apporte un passage de l'écrivain grec :

« Or, nous dit-il, cest habile homme de Servet, qui se glorifiait partout d'avoir le don des langues, seut presque aussi bien lire en grec qu'un enfant qui serait à l'a, b, c. Se voyant prins au trébuschet avec grande confusion, demanda en colère la translation latine. Je respondi qu'il n'en y avoit point, et que iamais homme n'en avoit imprimé. Sur quoy je prins occasion de lui reprocher son impudence. — Que veut dire cecy? Le livre n'a point esté translaté en latin et tu ne sais lire en grec? Néantmoins tu fais semblant d'avoir familièrement conversé en la lecture de Iustin. Je te prie, d'où te viennent ces tesmoignages que tu produis si franchement comme si tu avois l'autheur en ta manche? — Luy, avec son front d'airain selon sa coustume, sauta du coq à l'asne et ne donna le moindre signe du monde d'estre touché de vergongne (1). »

Si ce récit n'est pas entièrement véridique, il est très propre du moins à peindre cette espèce de pédanterie féroce qui fit le caractère de tout le débat. Une discussion plus sérieuse s'engagea sur l'article du panthéisme. Servet, à qui son adversaire reprochait de ne pas séparer Dieu du monde, essaya de se tirer d'affaire, comme tant d'autres l'ont fait et le font encore après lui, en disant qu'il reconnaissait entre Dieu et le monde une distinction formelle et un intermédiaire nécessaire, savoir, les idées (2); mais, vivement pressé par Calvin, emporté d'ailleurs par sa conviction, il s'écria que toutes choses, même le pavé que nos pieds foulent, sont de la propre substance de Dieu.

Le résultat de la séance du 16 août fut de mauvais augure pour Servet : le conseil décida que Nicolas et sa caution étaient libérés de toute responsabilité. Servet cependant ne perd point courage. Averti par l'effet terrible qu'a produit contre lui le soupçon d'anabaptisme, il voit où est le péril, et essaie de le conjurer. Dès le lendemain, il adresse au conseil une requête où il représente avec force qu'il n'est point un séditieux, mais un savant paisible; qu'une opinion n'est pas un crime; « que c'est une novelle invention ignorée des apostres et disciples, et de l'église ancienne, de faire partie criminelle pour la doctrine de l'Écriture, ou pour questions procédantes d'icelle. » S'il s'est trompé,

(1) *Déclaration*, p. 1355. — *Refut. error. Serv.*, p. 703.

(2) On ne connaissait cette curieuse discussion que par Calvin. J'en trouve la trace dans le manuscrit de Genève, procès-verbal inédit de la séance du 15 août. On demande à Servet s'il a enseigné que Dieu est une seule chose contenant cent mille essences, tellement qu'il est une portion de nous et nous une portion de lui. Servet « *respond qu'il ne la point dict ainsin, sinon pour les idées.* »

qu'on le bannisse, comme on faisait autrefois les hérétiques. « En oultre que les anabaptistes séditieux contre les magistrats, et qui voliont faire les choses communes, il les a toujours reprouvés et reprouve. » Enfin, « pour ce qu'il est estranger, et ne sçait les costumes de ce pays, ni comme il fault parler et procéder en jugement, vous supplie humblement luy doner un procureur, lequiel parle pour luy. Ce fesant farés bien, et nostre Seigneur prospérera vostre république. »

Le conseil fut sourd à cette requête, pourtant si légitime. Le procureur-général Rigot, qu'on croit avoir été un des partisans déclarés de Calvin, motiva par les raisons les plus cruellement futiles un refus qui était un véritable déni de justice. « Veu qu'il sait si bien mentir, n'y a raison à ce qu'il demande ung procureur. Car qui est celuy qui luy peust ou voullust assister en telles impudentes menteries et horribles propos? Joinct aussi qu'il est deffendu par le droict, et ne fut jamais veu, que tels séducteurs parlassent par interposition de procureur. Et davantage, n'y a ung seul grain d'apparence d'innocence qui requiere ung procureur. Parquoy doibt sur le champ estre débouté de telle requeste tant inepte et impertinente, et respondre pertinemment sur les articles suyvantz. » Ces nouveaux articles donnèrent lieu, du 23 août au 1er septembre, à une nouvelle série d'interrogatoires, où non-seulement la doctrine de Servet, mais sa vie et sa personne, devinrent l'objet de l'inquisition la plus soupçonneuse et la plus minutieusement sévère. On en jugera par les extraits suivans :

« Dix-huitième interrogat. — S'il a esté marié et s'il respond que non, sera interrogé, veu son âge, comment il s'est peu tant longuement contenir de se marier.

« Respond Servetus : Que non jamais, et que c'est pour ce qu'il ne se sentoit pas potent, *quum ex una parte ablatus, ex altera ruptus esset.*

« Dix-neuvième interrogat. — Attendu qu'il se trouvera qu'il a mené vie dissolue, et qu'il n'a heu zèle ny cure de vivre chastement et en vray chrestien, qui c'est qui l'a meu et incité à traicter tant avant des choses principales et fondement de la religion chrestienne.

« Respond Servetus : Qu'il a esté estudiant de saincte Escriture, ayant zèle de vérité et pense avoir vescu comme ung chrestien.

« — En jouant avec l'hôtesse de la Rose, vous avez dit qu'il y avoit assez de femmes sans se marier. — Vrayment, dit Servet, j'ai tenu ce propos et gaudissois pour donner à entendre *quod impotens non eram,* car je n'avois que faire de le laisser savoir. »

Ces nouveaux interrogatoires n'ayant donné aucun résultat décisif, il fut résolu que la discussion théologique serait reprise, mais cette fois par écrit, et que les pièces en seraient mises sous les yeux des églises suisses, à qui Servet en avait appelé.

Ce débat remplit presque tout le mois de septembre. Cependant la

lutte du parti des libertins contre Calvin était arrivée au dernier degré de violence. Il semble que Servet, quoique séparé de l'extérieur avec une sévérité rigoureuse, au point qu'on avait fait murer les fenêtres de sa prison (1); il semble, dis-je, qu'il ait entendu un écho de cet orage, quand on le voit adresser à ses juges une série de lettres où à un tableau déchirant de ses souffrances se joignent des paroles de colère et presque de rage contre son ennemi :

« Mes très-honorés seigneurs,

« Je vous supplie très-humblement que vous plaise abréger ces grandes dilations, ou me mettre hors de la criminalité. Vous voyès que Calvin est au bout de son roulle, ne sachant ce que doyt dire, et pour son plaisir me voult icy faire pourrir en la prison. Les poulx me mangent tout vif, mes chausses sont descirées et n'ay de quoy changer, ni perpoint, ni chemise, que une méchante....

« Messeigneurs, je vous avoys aussi demandé un procureur ou advocat, comme aviés permis à ma partie, laquiele n'en avoyt si à faire que moy, que je suis estrangier, ignorant les costumes de ce pays. Toutefois vous l'avez permis à luy, pas à moy, et l'avès mis hors de prison davant de cognoistre. Je vous requier que ma cause soyt mise au conseil de deux-cents aveque mes requestes; et si j'en puis appeler là, j'en appelle, protestant de tous despans, dommages et intérès, *et de pœna talionis*, tant contre le premier accusateur que contre Calvin, son maistre, que a prins la cause à soy.

« Faict en vos prisons de Genève, le 15 septembre 1553.

« Michel Servetus,
« En sa cause propre. »

Ne recevant ni réponse, ni soulagement, Servet redouble ces plaintes déchirantes et ces violentes récriminations :

« Très honorés seigneurs (2),

« Je suys detenu en accusation criminelle de la part de Jehan Calvin, le quiel ma faulsamant accusé, disant, que javes escript

« Que les ames estiont mortelles. Et aussi

« Que Jesu Christ navoyt prins de la Vierge Maria que la quatriesme partie de son corps.

« Ce sont choses horribles et exécrables. En toutes les aultres heresies et en tous les aultres crimes, nen a poynt si grand que de faire lame mortelle. Car a tous les aultres il y a sperance de salut, et non poynt a cestui cy. Qui dict cela, ne croyt poynt qu'il y aye Dieu, ni iustice, ni resurrection, ni Jesu Christ, ni

(1) Je lis dans le procès-verbal de la séance du 31 août, pièce inédite du manuscrit de Genève :

« *Interrogué si dempuys qu'il est icy, s'il a parlé à personne, respond que non, sinon a ceux de céans qui lui ont baillé a manger. Et que mesme on luy avoit cloue les fenestres.* »

(2) Nous avons sous les yeux un fac-simile de cette lettre, pris par nous-même aux archives de Genève, et que nous reproduisons religieusement.

sainte escripture, ni rien : sinon que tout e mort, et que home et beste soyt tout un. Si javes dict cela, non seulement dict, mays escript publicamant, pour enfecir le monde, je me condènares moy mesme a mort.

« Pour quoy, messeigneurs, je demande que mon faulx accusateur soyt puni *pœna talionis,* et que soyt detenu prisonnier comme moy, jusques a ce que la cause soyt diffinie pour mort de luy ou de moy, ou aultre poine. Et pour ce faire je me inscris contre luy a la dicte poine de talion. Et suys content de morir, si non est convencu, tant de cecy, que d'autres choses, que je lui mettre dessus. Je vous demande iustice, messeigneurs. Iustice, iustice, iustice.

« Fait en vous prisons de Geneve, le 22 de septembre 1553.

« MICHEL SERVETUS,
« En sa cause propre. »

Les cruelles souffrances de Servet avaient exaspéré son ame et troublé son esprit. Quand vint la réfutation écrite de Calvin, au lieu d'y répondre, il se borna à couvrir les marges du manuscrit et les intervalles des lignes d'invectives redoublées : « Tu en as menti. — Tu rêves. — Tu extravagues. — Tu m'imposes ceci impudemment. — Méchant brouillon! O l'impudent! O Simon le magicien ensorcelé! Tu en as menti! tu en as menti! » A la fin de cette pièce étrange, au-dessous des noms des treize ministres qui avaient signé avec Calvin, on lit ces lignes fières et courageuses : « Michel Servetus signe seul, mais il a dans le Christ un protecteur assuré (1). »

Il est évident qu'en renonçant à répondre, en ne repoussant une réfutation précise, régulière, que par des injures et des démentis, Servet courait à sa perte. Comptait-il obtenir, au prix de ces violences, la protection du parti libertin? Était-il informé de la situation critique de Calvin? Recevait-il d'Amied Perrin et de Berthelier des avertissemens et des conseils par l'intermédiaire du geôlier ou soudan de la prison, Claude de Genève, qui, à ce qu'il paraît, était de leur parti? Ce sont là des conjectures que d'habiles rapprochemens peuvent rendre assez spécieuses (2); mais si un parti puissant encourageait Servet, si le geôlier s'intéressait à lui, pourquoi faisait-on murer les fenêtres de sa prison? pourquoi le laissait-on dans un si cruel dénûment, sans linge, sans secours et presque sans vêtemens? Était-ce le moyen de soutenir son courage? Ce qui prouve du moins qu'il y avait dans le conseil un parti

(1) A la suite de ces mots, j'ai trouvé dans le manuscrit de Genève une lettre de Servet à Calvin que je crois inédite, et où Servet maintient avec force son principe panthéiste : « Dieu, dit-il, ne serait plus Dieu s'il n'était pas en contact avec toutes choses. Quand l'esprit saint agit en nous, c'est la divinité qui nous touche. »

(2) M. Rilliet de Candolle se fait une arme de ces paroles de Calvin : « Il ne daigna entrer en propos, par quoy il y a une conjecture probable qu'il s'étoit forgé quelque vaine confiance de je ne says où. » (*Déclar.*, p. 1328.) — Il me semble que les mots *vaine confiance* prouvent qu'il n'y avait aucun concert entre Servet et le parti des libertins. On soutenait l'accusé contre Calvin, mais on ne se commettait pas avec lui.

qui s'opposait aux violences de Calvin, c'est que ce fut malgré lui, *nobis reclamantibus*, dit-il lui-même, que fut prise la résolution de communiquer aux églises suisses les pièces de la discussion et de leur demander leur avis.

Dans l'affaire de Bolsec, l'église de Berne, consultée, avait adressé aux Genevois cette noble et mémorable réponse (1551) :

« Plus nous y réfléchissons, plus nous sommes convaincus qu'il ne faut pas procéder avec trop de sévérité contre ceux qui sont dans l'erreur, de peur qu'en voulant maintenir à tout prix la pureté des doctrines, nous ne manquions à la règle de l'esprit du Christ... Christ aime la vérité, mais il aime aussi les ames, même lorsqu'elles s'égarent... Nous approuvons votre zèle pour maintenir la vérité, toutefois nous vous conjurons de réfléchir combien on ramène mieux les esprits dans le droit chemin par la mansuétude que par la rigueur... »

Pourquoi la réforme n'est-elle pas restée fidèle à ces maximes vraiment évangéliques? pourquoi l'ame de Calvin ne s'est-elle pas ouverte une seule fois à cet esprit de douceur et de pardon? Loin de là : l'unique préoccupation de ce cœur implacable, c'est que les églises suisses ne conseillent pas la mort; et, comme il n'avait pas hésité à prêcher publiquement contre son adversaire absent et prisonnier (1), il employa toute son influence à obtenir des églises suisses des paroles qui fussent mortelles pour un ennemi déjà vaincu. Ses lettres à Bullinger, chef de l'église de Zurich, et à Sulzer, pasteur de Bâle, attestent l'excès de son acharnement. Nous voyons par la réponse de Bullinger que Calvin, feignant un profond découragement, annonçait, comme dans toutes les occasions critiques, qu'il allait se retirer :

« Le récit de Walter, mon gendre, m'a rendu triste et inquiet; n'abandonne pas, je t'en conjure, une église qui renferme tant d'hommes excellens. Supporte tout à cause des élus; pense quelle joie ta retraite produirait chez les adversaires de la réforme, et de quels périls elle serait accompagnée pour les réfugiés français. Reste; le Seigneur ne te délaissera pas. Aussi bien a-t-il offert au très magnifique conseil de Genève une bien favorable occasion de se laver, lui et l'église, de la souillure de l'hérésie en livrant entre ses mains l'Espagnol Servet. Si on le traitait comme mérite de l'être un impudent blasphémateur, le monde entier déclarerait que les Genevois ont en horreur les impies, qu'ils poursuivent du glaive de la justice les hérétiques vraiment obstinés, et qu'ils maintiennent ainsi la gloire de la majesté divine. Toutefois, lors même qu'ils n'agiraient pas ainsi, tu ne devrais point, en quittant cette église, l'exposer à de nouveaux malheurs. »

Les manœuvres de Calvin réussirent. Les quatre églises consultées

(1) « Ipse eum in carcere absentem quotidianis concionibus ad populum invidiosissime traduxit. » (*Contra libellum Calvini*, p. 25.) — Cette accusation est lancée, il est vrai, par un adversaire; mais elle n'a pas été démentie par les amis de Calvin.

furent unanimes à reconnaître la culpabilité de Servet et à conseiller une répression énergique.

Berne disait : « Nous prions le Seigneur qu'il vous donne un esprit de prudence, de conseil et de force, afin que vous mettiez votre église et les autres à l'abri de cette peste, et qu'en même temps vous ne fassiez rien qui puisse paraître malséant chez un magistrat chrétien. »

C'était indiquer l'exil ou du moins le supplice capital adouci. Zurich était plus sévère : « Nous pensons que vous devez déployer beaucoup de foi et beaucoup de zèle, surtout parce que nos églises ont au dehors la mauvaise réputation d'être hérétiques et favorables à l'hérésie; mais la sainte providence de Dieu vous offre à cette heure une occasion de vous laver, ainsi que nous, de cet injurieux soupçon, si vous savez être vigilans et habiles à prévenir la propagation ultérieure de ce venin; nous ne doutons pas qu'en effet vos seigneuries n'en agissent ainsi. »

Schaffouse abondait dans le même sens : « Nous ne doutons pas que vous ne réprimiez, selon votre louable prudence, la tentative de Servet, afin que ses blasphèmes ne rongent pas comme une gangrène les membres du Christ; car employer de longs raisonnemens à détruire ses erreurs, ce serait délirer avec un fou. »

Bâle enfin demandait explicitement la mort : « S'il se montre incurablement ancré dans ses conceptions perverses, réprimez-le selon votre charge et le pouvoir que vous tenez de Dieu, de telle sorte qu'il ne puisse plus dorénavant inquiéter l'église du Christ et que la suite ne devienne pire que le commencement. Le Seigneur vous accordera pour cette fin son esprit de force et de sagesse. »

Telle fut la réponse des églises; les gouvernemens, qu'on avait également consultés, donnèrent dans un langage plus réservé un avis analogue. Cette unanimité fut le dernier coup pour l'infortuné Servet. Le 25 octobre, veille de la sentence suprême, Calvin écrivait à Bullinger : « On ne sait ce qui adviendra de l'individu. Je suppose cependant que son jugement sera rendu demain en conseil, et qu'il sera après-demain conduit au supplice. »

En effet, le 26 octobre, le conseil s'assemble solennellement au grand complet. Amied Perrin le préside. Il tente un dernier effort pour sauver Servet (1). Il demande d'abord qu'il soit déclaré innocent et absous. Vaincu sur ce point, il propose, comme Servet l'avait demandé par le conseil peut-être des libertins, que la cause soit portée au tribunal des deux cents, où le parti hostile à Calvin était en majorité. Une seconde fois vaincu, il essaie de faire adoucir le supplice, et il paraît que c'était

(1) Calvin s'en plaint à son ami Farel avec une amère ironie : « Notre César comique, après avoir fait le malade pendant trois jours, s'est rendu au conseil pour sauver ce scélérat, et il n'a pas rougi de demander que la cause fût évoquée au conseil des deux cents; mais l'arrêt a été rendu sans contestation. » (*Epist. ad Far.*)

aussi le désir de Calvin (1); mais, soit que le conseil voulût suivre la lettre de la loi, qui condamnait les hérétiques au feu, soit qu'il tînt à honneur de ne pas rester au-dessous de la sévérité des inquisiteurs catholiques, l'opinion la plus cruelle prévalut, et il fut décidé que Genève aurait aussi son auto-da-fé.

Servet n'était nullement préparé à cet épouvantable dénoûment. La conviction profonde où il était de l'innocence et de la vérité de ses doctrines, plus peut-être que l'appui des libertins, l'avait jeté dans l'illusion; il espérait. Si l'on en croit le récit de Calvin, la nouvelle de sa condamnation accabla son ame, et il tomba dans un désespoir sans dignité :

« Quand on lui eust apporté les nouvelles de mort, il estoit par intervalle comme ravi; après il jettoit des soupirs qui retentissoient en toute la salle. Parfois il se mettoit à hurler comme un homme hors de sens. Brief, il n'y avoit non plus de contenance qu'en un démoniaque. Sur la fin, le cri surmonta tellement, que sans cesse, en frappant sans poitrine, il crioit à l'espagnolle : Misericordia! misericordia! »

Il est permis de ne pas prendre à la lettre ce récit où une haine qui triomphe étale avec complaisance l'humiliation du vaincu. Le doute augmente, quand on voit l'inébranlable résolution de Servet à ne démentir aucune de ses opinions; qu'il n'ait pas voulu trahir sa foi, qu'il ait refusé de s'humilier devant un ennemi orgueilleux et cruel, ces deux sentimens sont nobles et ne sauraient partir d'une ame commune.

Farel, accouru de Lausanne à la voix de Calvin pour suivre le condamné jusqu'au moment suprême, fit d'incroyables efforts pour obtenir une rétractation. Il conseilla à Servet de demander une entrevue à Calvin, espérant qu'à eux deux ils vaincraient l'obstination de l'Espagnol. Nous ne connaissons que par Calvin les détails de cette entrevue.

Le réformateur entre dans la prison, précédé de deux conseillers qui demandent à Servet ce qu'il peut avoir à dire à Calvin. — Solliciter mon pardon, répond le condamné. Sur quoi Calvin s'adressant à Servet : « Je proteste que je n'ay jamais poursuivi contre toy aucune injure particulière. Tu dois te ramentevoir qu'il y a plus de seize ans, estant à Paris, ie ne me suis point espargné de te gagner à nostre Seigneur, et si tu t'estois accordé à raison, ie me fusse employé à te réconcilier avecque tous les bons serviteurs de Dieu. Tu as fui alors la lucte, et ie n'ay laissé pourtant à t'exhorter par lettres; mais tout a esté inutile, tu as ietté contre moy ie ne say quelle rage plustôt que colère. Du reste, ie laisse là ce qui concerne ma personne. Pense plustost à crier merci

(1) « Genus mortis conati sumus mutare, sed frustra. » (*Ep. et resp. Calv.*, Epist. CLXI, p. 304.)

à Dieu que tu as blasphémé en voulant effacer les trois personnes qui sont en son essence; demande pardon au Fils de Dieu que tu as défiguré et comme renié pour sauveur. »

A ce langage composé et hautain, Servet sentit que tout espoir était perdu, et il garda le silence. Il se rappelait sans doute avec amertume la dénonciation aux inquisiteurs de Vienne, démenti irrécusable de cette hypocrite et fastueuse hauteur d'ame dont se parait Calvin devant son ennemi terrassé.

Avant de conduire Servet au supplice, on vint lui lire sa sentence. Il s'écria qu'il avait erré par ignorance, et supplia qu'on le fît périr par l'épée. Farel lui dit alors que, pour obtenir cette grace, il devait avouer sa faute et en témoigner du repentir; mais rien ne put fléchir sa volonté, et Farel en ressentit une telle colère, qu'il le menaça de ne pas le suivre jusqu'au bûcher, s'il s'obstinait à soutenir son innocence. Servet ne répondit qu'en courbant la tête.

Le cortége traversa la ville, en sortit par la porte Saint-Antoine, et se dirigea vers la place du Champel où était dressé le bûcher. Servet marcha d'un pas ferme, toujours en prière, et s'écriant, comme pour confesser sa foi jusqu'au dernier moment : *O Dieu, sauve mon ame! O Jésus, fils du Dieu éternel, aie pitié de moi!*

Arrivé en vue du bûcher, il tomba à genoux et pria Dieu ardemment. Tandis qu'il priait, Farel, s'adressant à la foule du peuple, s'écriait : « Voyez quelle force a Satan, quand il possède quelqu'un. Cet homme est grandement savant, et il a peut-être cru marcher dans la bonne voie, mais il est maintenant possédé du diable; prenez garde qu'il ne vous en arrive de même. » Lorsque Servet eut achevé de prier et se fut relevé, Farel, espérant encore qu'il rétracterait ses opinions, l'engagea à parler au peuple; mais Servet se borna à s'écrier : *O Dieu! ô Dieu!* — Sur quoi Farel lui demanda s'il n'avait rien autre à dire. — *Que puis-je parler,* répondit-il, *d'autre chose que de Dieu?* — Farel l'exhorta à invoquer Jésus-Christ, non plus comme *fils du Dieu éternel*, mais comme *fils éternel de Dieu,* c'est-à-dire comme verbe incarné, comme homme-Dieu, ce qui eût été une rétractation de sa doctrine; il refusa constamment. Le bourreau le plaça sur le bûcher, au milieu de fagots de chêne encore verts et de branches d'arbre garnies de leurs feuilles. Un pieu s'élevait au centre du bûcher; Servet y fut attaché par une chaîne de fer, et son cou y fut fixé par une corde épaisse qui faisait quatre ou cinq tours. On avait placé sur sa tête une couronne de chaume couverte de soufre, et son livre de la *Restitution du Christianisme* avait été lié à sa cuisse. Il pria le bourreau de ne pas le faire souffrir long-temps. Celui-ci mit d'abord le feu en face du condamné et ensuite tout autour de lui. En voyant s'allumer le bûcher, l'infortuné poussa un cri si déchirant, qu'il glaça tout le peuple de terreur. Il

souffrit long-temps et criait d'une voix lamentable : *Jésus, fils de Dieu éternel, ayez pitié de moi!* On dit que, pour abréger ses souffrances, quelques gens du peuple allèrent chercher du bois mort et le jetèrent dans le bûcher. Après une demi-heure d'affreux tourmens, il expira.

La tradition populaire qui représente Calvin caché derrière une fenêtre pour repaître ses regards du supplice de Servet ne repose sur aucun témoignage authentique; mais il est permis d'y voir une vive et symbolique image de l'acharnement que déploya Calvin, même après la condamnation de son ennemi. Voici en quels termes il raconte sa mort. Ce sera un dernier trait pour achever le tableau :

« Au reste, afin que les disciples de Servet ou des brouillons semblables à luy ne se glorifient point en son opiniastreté furieuse, comme si c'étoit une constance de martyr : il faut que les lecteurs soyent advertis qu'il a monstré en sa mort une stupidité brutale, dont il a été facile de iuger que jamais il n'avoit parlé n'y escrit à bon escient, comme s'il eust senti de la religion ce qu'il en disoit... Quand ce veint au lieu du supplice, nostre bon frère M. Guillaume Farel eut grand peine à arracher ce mot, que il se recommandast aux prières du peuple, afin que chascun priast avec luy. Or cependant ie ne say en quelle conscience il le pouvoit faire, estant tel qu'il estoit : car il avoit escrit de sa main la foy qui regne icy estre diabolique; qu'il n'y a ne Dieu, ne église, ne chrestienté, pource qu'on y baptize les petits enfans. Comment doncques est-ce qu'il se conjoignoit en prières avec un peuple duquel il devoit fuir la communion, et l'avoir en horreur?... Servet prioit comme au milieu de l'église de Dieu. En quoy il montroit bien que ces opinions ne lui estoyent rien. Qui plus est, combien qu'il ne feist jamais de dire un seul mot pour maintenir sa doctrine ou pour la faire trouver bonne, je vous prie que veut dire cela, qu'ayant liberté de parler comme il eust voulu, il ne feit nulle confession ne d'un costé ne d'autre, non plus qu'une souche de bois? Il ne craignoit point qu'on luy coppast la langue, il n'estoit point baaillonné, on ne lui avoit point défendu de dire ce que bon lui sembleroit. Or, estant entre les mains du bourreau, combien qu'il reffusast de nommer Jésus-Christ fils éternel de Dieu, en ce qu'il ne déclaira nullement pourquoy il mouroit, qui est-ce qui dira que ce soit une mort de martyr (1)? »

Je ne crois pas que le fanatisme théologique ait jamais rien inspiré de plus froidement atroce que ces paroles. — Quoi! dirais-je à Calvin, il ne vous a pas suffi d'ôter la vie à Servet, vous voulez encore déshonorer sa mort! Que vous ayez fait la guerre à ses idées, je le comprends, vous les croyiez fausses; que vous détruisiez ses écrits, les tenant pour dangereux, j'y consens encore, bien qu'il eût suffi de les réfuter. Que vous portiez la main sur sa personne, que vous punissiez une erreur d'esprit du dernier supplice, c'est un attentat dont vous partagez la responsabilité avec tout votre siècle. Mais après avoir frappé

(1) *Déclaration*, etc., p. 95, 96.

un infortuné dans ses idées, dans ses livres, dans sa vie, respectez au moins son honneur. Prouvez qu'il professe un système absurde, téméraire, impie, mais ne contestez pas sa bonne foi. Dites qu'il blasphème, ne dites pas qu'il ment.

Cette sincérité dont vous voulez dépouiller votre ennemi, comme du seul bien qui lui reste, elle éclate partout : dans ses livres, où à vingt-deux ans d'intervalle, la même doctrine reparaît, toujours plus ardente et plus assurée; dans ses lettres à Bucer et à Œcolampade, qu'il fatigue et irrite de ses objections persévérantes; dans ses interrogatoires, où, en adoucissant quelquefois les formes de sa théorie, il en maintient expressément le fond; dans son appel aux églises suisses, qu'il se flatte de ramener à ses sentimens; enfin, dans son refus inébranlable de rien rétracter, avant et après la sentence mortelle. Vous ne voulez voir dans cette constance que l'opiniâtreté d'un orgueil qui refuse de s'humilier. Mais quoi! Servet n'a-t-il pas consenti à faire fléchir devant vous cette fierté espagnole que vous lui imputez à crime? ne l'avez-vous pas vu à vos pieds? ne vous a-t-il pas demandé pardon? Qu'est-ce qui luttait en lui contre vos instances, unies à celles de Farel, quand vous lui demandiez une abjuration, avec la vie pour récompense? Était-ce encore l'orgueil? Évidemment non. C'était sa conscience et sa foi.

Pour effacer ces marques éclatantes d'un véritable martyre, à quels misérables subterfuges avez-vous recours? Vous lui reprochez d'avoir prié Dieu. Mais que pouvait faire, hélas! cet infortuné, sans patrie, sans famille, sans un seul ami, en face de la mort la plus cruelle, sinon d'élever ses yeux vers le ciel, son unique asile, et d'invoquer le nom du divin maître qui a appris aux hommes à bien mourir? Vous triomphez des gémissemens de la victime; mais Jésus-Christ lui-même n'a-t-il point sué une sueur de sang au jardin des Oliviers? Ne s'est-il point écrié : Mon père, éloignez de moi ce calice?

Pourquoi, dites-vous, ne confessait-il pas sa croyance? Était-il bâillonné? Craignait-il qu'on lui coupât la langue? — Reproche dérisoire autant qu'inhumain! Ne semblerait-il pas qu'on faisait une grace à cet infortuné que le bourreau allait brûler vivant à petit feu, en ne le mutilant pas! Et d'ailleurs, ce peuple qui entourait Servet était-il en état de le comprendre? Lui-même avait-il la force de parler? Après trois mois de captivité, livré au fond d'un cachot au plus affreux dénûment, pouvait-il sortir de ce corps martyrisé une voix capable de se faire entendre au peuple et de lutter contre celle de Farel? Le refus obstiné qu'il opposait aux adjurations et aux menaces de ce fanatique n'était-il pas une protestation suffisante et une confession publique de sa foi? C'est donc en vain que vous opposez à cette mort héroïque et touchante les scrupules affectés d'une théologie étroite. Avant d'être calviniste, il faut être homme. Au-dessus de toutes les communions particulières, il y a une

autre communion universelle et sainte, la communion de la justice et de l'humanité. Cet homme qui meurt pour une idée, ces gens du peuple qui prient avec lui et qui, touchés de ses souffrances, s'efforcent de les abréger, ils appartiennent au même titre à l'église de Dieu. Mais vous, Calvin, qui dénoncez un adversaire personnel à l'inquisition catholique, vous qui demandez la mort quand l'exil eût suffi, vous qui prêchez contre Servet absent et sous le poids d'une sentence capitale, quand vous mettez le comble à tant de noirceurs en venant contester contre l'évidence la bonne foi de votre ennemi, pour travestir et déshonorer ses derniers momens, vous n'appartenez point, non, j'ose l'affirmer au nom de ma foi profonde en un principe éternel de bonté et de justice, vous n'appartenez point à l'église de Dieu.

Si sévère toutefois que doive rester le jugement de l'histoire pour la conduite de Calvin, il ne serait point juste de concentrer sur lui seul la responsabilité du bûcher de Servet. On a vu que les églises suisses contribuèrent à décider le conseil de Genève à porter une sentence de mort. Les églises allemandes ne furent pas plus tolérantes. Melanchthon, le doux Melanchthon, complimenta hautement Genève et Calvin (1). Vingt ans auparavant, OEcolampade, Capito, Zwingle, avaient maudit la doctrine et la personne du *scélérat espagnol*. Bucer avait dit en pleine chaire qu'*on ne pouvait discuter avec ce démon* et *qu'il fallait lui arracher les entrailles et l'écarteler*. Tel était l'esprit de cette rude époque. Catholiques et protestans, personne ne doutait qu'une erreur en religion ne fût un attentat punissable et ne dût être réprimée par le magistrat. Il faut entendre le protestant Farel s'écrier : « Parce que le pape condamne les fidèles pour crime d'hérésie, il est absurde d'en conclure qu'il ne faut pas mettre à mort les hérétiques..... Pour moi, j'ai souvent déclaré que j'étais prêt à mourir, si j'avais enseigné quoi que ce soit de contraire à la saine doctrine (2). » On a pu remarquer que Servet, lui aussi, adoptait les maximes de ses bourreaux : « Si j'avais prétendu que l'ame fût mortelle, écrivait-il au conseil de Genève, je me condamnerais moi-même à mort. » Siècle étrange et terrible où toute pensée devient un crime, où au nom de l'Évangile chaque parti lance à tous les autres l'anathème et la mort! Je ne sais si les derniers excès du fanatisme politique ont pu jamais égaler cet effroyable débordement du fanatisme religieux, et la Terreur seule peut nous donner quelque idée des sanglans orages du XVIe siècle.

On a fait honneur à Luther d'avoir proclamé des maximes plus humaines. « J'ai horreur du sang, disait-il en effet dans les com-

(1) *Melanchthon Calvino*, 14 oct. 1554.
(2) *Lettre à Calvin*, 8 sept. 1553.

mencemens de sa carrière. Pourquoi tuer les faux prophètes, quand il suffit de les exiler ? » mais bientôt Luther rencontra des résistances, son cœur s'aigrit, et lui aussi appela la violence au secours de la vérité. On cite encore quelques passages des premières éditions de l'*Institution chrétienne* où Calvin conseillait la douceur dans la répression de l'hérésie. Il était alors errant et menacé. A Genève, après la mort de Servet, il écrivit un livre pour établir le droit du glaive sur l'erreur. Une seule voix s'éleva contre cette doctrine, la voix d'un persécuté, celle de Castalion. Théodore de Bèze répliqua et maintint au nom du protestantisme la doctrine homicide. Au siècle suivant, Bossuet la revendique sans contradicteur au sein d'un siècle de politesse, de douceur et de lumières. Pour la déraciner, il a fallu deux siècles de philosophie, il a fallu Locke et Voltaire, Montesquieu et Rousseau, il a fallu la révolution française.

Ce n'est donc pas Calvin seulement, c'est Farel et Viret, c'est Bucer et Melanchthon, ce sont les églises suisses et les églises allemandes, c'est la réforme tout entière qui a poursuivi et frappé Servet. Cet acharnement universel s'explique à merveille. Le principe posé par la réforme avait en effet deux conséquences nécessaires. Luther et Calvin, en faisant de la raison l'interprète des saintes Écritures, renversaient l'ordre de subordination que le moyen-âge avait établi entre la raison et la foi. Au lieu d'être servante, la raison devenait maîtresse. De là une première conséquence : c'est qu'ayant une fois conquis le droit de nier, elle était irrésistiblement entraînée à l'exercer dans toute son étendue; c'est qu'après avoir nié la vertu des sacremens et la présence réelle, elle devait de proche en proche nier la divinité de Jésus-Christ, la Trinité, l'incarnation, en un mot tous les dogmes et tous les mystères. Cette conséquence s'appelle le socinianisme.

Si le premier besoin de la raison déchaînée est de nier les dogmes qui la gênent, il est un besoin plus profond qu'elle ne tarde pas à ressentir, c'est de ressaisir ce qu'elle a d'abord brutalement rejeté, non pour s'y enchaîner de nouveau, mais pour le dominer, l'expliquer, le comprendre, pour l'absoudre après l'avoir compris, pour en exprimer toute la vérité et s'en assimiler enfin toute la substance. L'explication des mystères par la raison, et par suite l'absorption de la religion dans la philosophie, telle était la conséquence dernière du principe protestant. Elle s'appelle le rationalisme.

Michel Servet est l'homme qui a déduit le premier ces deux conséquences. En niant la Trinité, la divinité de Jésus-Christ, le péché originel, il a suscité Socin. En composant un christianisme rationnel, où tous les mystères sont les développemens d'une donnée philosophique, il a préludé à Malebranche et à Kant, à Schelling et à Hegel, à Schleiermacher et à Strauss. Et il ne faudrait pas croire que ce hardi génie

n'eût point mesuré la portée de son entreprise. Les pièces de son procès portent des traces certaines de son étonnante pénétration, de sa haute et sereine confiance dans l'avenir. « Qu'entendez-vous, lui demandait l'accusation, en disant que *la vérité commence à se déclairer, et s'achevera à chas peu du tout?* Voulez-vous dire que votre doctrine sera reçue, et que c'est une doctrine de vérité? — J'entends, disait Servet, parler des progrès de la réforme : *Comme quoi la vérité a commencé à estre déclairée du tems de Luther, et a suyvy jusques icy.* » Et Servet ajoutait que, le mouvement de la réformation n'ayant pas atteint son terme, *celle-ci se déclairerait encore plus oultre.* Mémorables et prophétiques paroles, que l'histoire doit recueillir pieusement comme le sacré témoignage d'une foi magnanime qui, loin de fléchir, s'exalte et s'illumine devant la mort. Le seul tort de celui qui les a prononcées est d'être venu deux siècles trop tôt. En 1553, Zurich le jugea digne du dernier supplice; de nos jours, Zurich lui eût peut-être offert une chaire, comme elle a fait à l'un de ses plus directs héritiers, l'auteur panthéiste de la *Vie de Jésus.* Profondément isolé au milieu de son temps, également hostile aux protestans et aux catholiques, Servet devait succomber. Esprit confus d'ailleurs, il n'a pas su donner à sa pensée cette précision lumineuse qui fait la vraie force, ce caractère pratique et simple qui donne l'influence. Sa théologie profonde, mais subtile et raffinée, est tombée dans l'oubli, sa philosophie néoplatonicienne a été emportée dans le naufrage; mais ce qui n'a pas péri, ce qui ne pouvait pas périr, c'est la grande idée d'une explication rationnelle des mystères chrétiens.

Il appartient au XIXe siècle d'accomplir cette entreprise magnifique. L'honneur de l'avoir conçue et d'en avoir essayé la réalisation au prix de son repos et de sa vie suffit pour consacrer à jamais le nom de Michel Servet. Il avait une place parmi les martyrs de la liberté moderne, il était juste de lui en marquer une autre, non moins glorieuse, parmi les théologiens philosophes, parmi les précurseurs du rationalisme.

ÉMILE SAISSET.

CRITIQUES

ET

HISTORIENS MODERNES

DE L'ALLEMAGNE.

II.

WOLF.

I.

Il semble que depuis quelques années l'étude de l'antiquité ait repris un peu de faveur parmi nous. Ce retour de l'esprit public est dû sans doute en partie aux efforts tentés pour donner à la science une forme plus aimable, qui, sans lui rien faire perdre de sa dignité, pût lui gagner plus de sympathies. Le but cependant n'est pas encore atteint; il n'y a guère eu jusqu'ici que des tentatives isolées, et peut-être, avant de raconter une vie consacrée tout entière à faire revivre un monde oublié ou mal compris, n'est-il pas inutile de prévenir les objections et de

mettre quelques personnes en garde contre le discrédit où ont été tenues trop long-temps les études sérieuses. On témoigne aujourd'hui une certaine estime pour les choses d'érudition, on leur fait une place, mais on les tient encore à distance. Cet isolement est également fâcheux pour les savans et pour ceux qui tiennent à ne pas l'être. La science n'est-elle pas le foyer d'où se répand au dehors cette instruction facile et légère, cette vivacité d'impressions et de souvenirs qui est un des attraits de notre société, et ne mérite-t-elle pas à ce titre l'intérêt de tout homme sensible aux jouissances de l'esprit? Si des agrémens d'une conversation polie on s'élève à la considération des œuvres de l'art, on est amené aussi à reconnaître que l'imitation classique peut porter malheur aux esprits médiocres, mais que les grands esprits ont toujours gagné au commerce de l'antiquité. Il y a une imitation stérile et une imitation féconde. Ce n'est point par hasard que Dante a choisi Virgile pour guide; il ne paraît pas cependant que son admiration pour son maître ait coûté beaucoup à son originalité. De nos jours encore, ce haut et délicat sentiment de l'antiquité qui chez nous ne se développe guère hors du cercle de la vie universitaire ou académique, l'Allemagne le mêle à l'étude de la philosophie et de la littérature nationales. Les philologues éminens ne forment pas une société à part, suspecte aux yeux du monde. Ouverte aux idées du dehors, l'école verse à son tour sur tout ce qui l'environne le trésor de science amassé par ses méthodiques labeurs. Quelquefois même on a vu les hommes les plus considérables dans les lettres revenir passagèrement aux études philologiques qui ont formé leur enfance. Lessing, vers la fin du dernier siècle, discute plusieurs questions de littérature grecque ou latine avec une sûreté de critique qui ferait honneur à Bentley; Wieland commente Horace et Cicéron en érudit consommé; Goethe imite Properce et traduit Euripide. Plus contestée par la dernière génération, qui a toutes les impatiences et l'ingratitude de la jeunesse, la philologie a cependant encore devant elle un brillant avenir; de temps à autre se font jour des aperçus nouveaux qui lui donnent une impulsion plus forte. Il y a quelques années, M. G. Welcker, l'un des hommes qui ont le plus heureusement mêlé l'imagination aux recherches érudites, a présenté cette branche de nos connaissances sous un nouvel aspect. Inquiet du progrès un peu exclusif des sciences physiques, il tente par une surprise ingénieuse d'y rattacher l'étude de l'antiquité; il appelle la grammaire, pour qui on ne peut le soupçonner de partialité, *l'histoire naturelle des langues*. En partant de cette définition, le philologue, qui ne se borne pas, comme on le croit communément, à l'analyse des mots, mais qui a pour mission de recomposer historiquement les œuvres de l'art et de la science, le philologue, recueillant de toutes parts les élémens d'un monde oublié et embrassant ce vaste ensemble du point de vue élevé des générations mo-

dernes, pourrait aussi prétendre à réaliser l'œuvre glorieuse d'un *Cosmos* antique. C'est ainsi déjà que l'entendait Wolf. L'antiquité pour lui était tout un monde où chaque faculté de l'esprit trouvait son application et son aliment, où l'imagination même pouvait quelquefois s'égarer. Entreprendre de refaire la science de l'antiquité en substituant partout à une tradition mensongère le véritable esprit de l'histoire, rattacher entre elles toutes les parties qui la composent, en agrandir le domaine et en déterminer les limites, défendre les chefs-d'œuvre classiques contre d'injustes attaques ou de banales admirations, puis remonter à l'origine des choses, se retremper à la source de la poésie primitive, surprendre le secret de sa formation mystérieuse, et arriver par l'observation des faits à une de ces lois générales que la philosophie seule se croyait en droit de formuler, telle a été la tâche accomplie par Wolf. Sans cesser d'être de son siècle, il s'est fait le contemporain des vieux âges. Sans dépouiller sa nationalité allemande, il a acquis droit de cité dans toutes les villes de la Grèce et de l'Italie; il en connaît les mœurs, il en parle la langue; sous leur costume d'emprunt il reconnaît les étrangers à leur accent; son oreille est blessée de toutes les fausses notes qui troublent l'harmonie des vers d'Homère.

Wolf fut une de ces intelligences hardies sur la trace desquelles on peut craindre de s'égarer, mais qu'il faut suivre au moins des yeux. De bonne heure on put le pressentir : sa première éducation était venue en aide à ses instincts naturels. Au moment où il naquit (15 février 1759), son père était maître d'école et organiste à Hainrode, petit village situé sur une hauteur près de Nordhausen. Fier de se savoir au-dessus de sa position, il était peu soucieux de l'améliorer. Quand il eut un fils, toute son ambition se reporta sur lui. Il n'avait jamais pu, malgré sa vive curiosité, cultiver la science librement; il ne négligea rien pour épargner ce regret au jeune Wolf. Long-temps à l'avance il recueillait de côté et d'autre les livres qui pouvaient un jour servir à son instruction. Wolf eut ainsi tous les secours que comportaient l'état de sa famille et les ressources du pays; mais ces ressources étaient bornées, même à Nordhausen, où l'on était allé s'établir. Ce fut à la fois pour lui un bonheur et un danger. Les efforts personnels qu'il eut à faire irritèrent ses désirs et développèrent jusqu'à l'excès peut-être l'indépendance de son esprit. Sa mère, sans avoir eu, à ce qu'il semble, beaucoup d'influence sur lui, contribua du moins au bonheur de ses jeunes années. Elle adoucissait le caractère inégal de son mari; dans un état voisin de la pauvreté, elle savait faire régner l'aisance; tout chez elle respirait cet air de contentement qui prévient les indiscrétions de la pitié. Le tableau de l'intérieur où Wolf passa ses premières années est attachant : la vie prise au sérieux, nul besoin factice, les sentimens naturels conservant toute leur énergie, le calme domestique laissant un

libre cours au mouvement des idées, l'espérance qui repose déjà sur une jeune tête, rien ne manque à la poésie de ce foyer modeste.

Dès le jour où il commença à fréquenter les écoles, Wolf jugea sévèrement ses maîtres; peu à peu il cessa de suivre leurs cours et prit les habitudes de travail solitaire qu'il conserva dans toute sa jeunesse. Il lut les écrivains de l'antiquité un peu au hasard et dans le désordre où ils s'offraient à lui; il ne resta pas non plus étranger aux langues modernes : il les apprit seul ou avec le secours d'un maître qui lui-même ne les savait guère. L'étude remplissait tous les momens de Wolf sans cependant occuper toutes ses pensées. On retrouve, dans des notes écrites de sa main, le souvenir d'une de ces liaisons qui embellissent la jeunesse et la protégent contre des séductions plus dangereuses : il avait conçu une vive affection pour une femme très jeune encore, quoique déjà veuve, et, malgré une légère différence d'âge, il songeait, de l'aveu de sa famille, à l'épouser un jour, quand elle tomba malade et mourut. Wolf ne trouva de soulagement que dans une application nouvelle au travail. Ainsi il se préparait par une initiation sévère à toutes les épreuves de la vie.

Depuis long-temps Wolf se sentait à l'étroit dans Nordhausen; toutes les bibliothèques de la ville et des environs étaient épuisées. Il ne pouvait plus s'arranger des entraves qui l'arrêtaient à chaque pas. Il rêvait la vie de l'université et la salutaire atmosphère de la science; il aspirait à puiser librement dans ce vaste fleuve qui, jusque-là, n'était arrivé à lui qu'à travers mille obstacles et divisé en minces filets d'eau. Son attente pouvait se comparer à celle des savans hommes qui, à la renaissance, retrouvaient un à un les débris de l'antiquité enfouis sous la couche des siècles. Enfin le voyage de Gœttingue fut résolu : Wolf partit en 1776, plus séduit encore par les richesses de la bibliothèque que par la grande réputation de Heyne. Il se présenta cependant à lui dès son arrivée. Heyne, après avoir lutté trente ans contre les plus dures nécessités de la vie, avait enfin trouvé un refuge à l'université de Gœttingue, et ses travaux sur Pindare, sur Virgile, avaient recommandé son nom dans toute l'Europe savante. Confident du premier ministre du Hanovre, il partageait son temps entre les lettres et les affaires. Dans cette situation inespérée, saurait-il deviner l'avenir réservé à l'ardent et intelligent jeune homme qu'il avait sous les yeux? Personne mieux que Wolf ne pouvait lui rappeler les épreuves qu'il avait subies autrefois et la conscience intérieure qui l'avait soutenu. Les choses prirent un autre tour : ils se quittèrent mécontens l'un de l'autre, et cette entrevue fut le principe d'un perpétuel malentendu. Peut-être se glissa-t-il entre eux, dès le premier moment, ce malaise qui trop souvent tient éloignés les hommes doués des plus hautes facultés de l'intelligence et ceux qui n'ont qu'infiniment de science et de talent. Wolf,

d'ailleurs, croyait trouver dans l'homme en possession de la gloire qu'il rêvait tout l'enthousiasme qu'on sent à vingt ans; il prit la froideur de Heyne pour de l'égoïsme, les craintes que l'expérience lui suggérait pour une désertion coupable des intérêts de la science. De son côté, Heyne, jaloux de son autorité, sentit qu'il aurait sur Wolf peu de prise et, laissant le jeune étudiant à lui-même, il se contenta de l'observer de loin.

Pendant son séjour à l'université de Gœttingue, Wolf ne fit rien pour mieux connaître Heyne et se faire mieux venir de lui. Quelques leçons qu'il entendit sur Homère ne le satisfirent pas. Sans doute de secrets pressentimens le rendaient trop difficile; il cessa de suivre le cours de Heyne. Il apporta la même irrégularité aux leçons des autres professeurs; cela devint chez lui une habitude et presque une méthode. Les premiers jours, il recueillait de la bouche du maître les indications qui pouvaient guider ses recherches, puis, s'inquiétant assez peu du jugement des autres quand il avait de quoi former le sien, il achevait le cours à lui seul. Heyne remarqua ces irrégularités et ne dissimula pas son mécontentement. Cela n'empêcha pas cependant qu'il intervînt, d'assez mauvaise grace il est vrai, pour procurer à Wolf une place au collége d'Ilfeld. Une fois établi dans les modestes fonctions de régent, Wolf jugea que le moment était venu de se mettre à l'œuvre, et prépara une édition du *Banquet* de Platon, qui parut en 1782. Sans faire une recension complète du texte, il proposa un grand nombre de corrections; presque toutes ont été conservées par les derniers éditeurs. Ce qui recommande surtout ce travail, c'est une analyse développée du *Banquet*. Pénétré de son modèle, l'écrivain en reproduit souvent l'élévation et la grace. La seule infidélité qu'il se permit fut d'adoucir, sans les dénaturer, les passages dans lesquels, au nom d'un spiritualisme sans mesure, se trouvent consacrées les tristes aberrations de la sensualité antique.

L'édition du *Banquet* ne tarda pas à attirer l'attention du ministre de Prusse, M. de Zedlitz, et Wolf fut appelé à l'université de Halle (1783). A vingt-quatre ans, il avait enfin trouvé le théâtre sur lequel devaient se déployer son activité et sa puissance : *Hic illius arma, hic currus fuit*, dit son biographe, M. Koerte (1). Il était dans toute la plénitude de sa force. Ses facultés avaient grandi librement; le développement du corps n'avait pas souffert en lui du travail forcé de l'intelligence. Doué d'un haut sentiment de lui-même, il pouvait déjà prévoir ce que lui réservait l'avenir.

(1) Voyez *Leben und Studien F. Aug. Wolf's*, par M. Koerte. Essen, 1833. Outre cette biographie beaucoup trop diffuse, on peut lire avec intérêt : *Erinnerungen an F. A. Wolf*, par M. Hanhart. Bâle, 1825.

II.

Le plus grand titre de Wolf comme critique et comme écrivain, ce sont ses études sur les poèmes d'Homère. Ce fut l'affaire capitale de sa vie, celle qui causa le plus de sensation, on pourrait dire de scandale. Les attaques se reproduisirent sous toutes les formes. Il y en a qui aujourd'hui font sourire. Sainte-Croix insinue quelque part que les doutes de Wolf sur l'existence d'Homère sont un outrage à la mémoire de ce poète (1). On prononça sérieusement les mots d'ingratitude et de jalousie. La critique, dans ces derniers temps, est devenue moins ombrageuse et moins naïve. Cependant les théories de Wolf sont restées chez nous à l'état de paradoxes. On avait bien, il faut l'avouer, quelques raisons de se tenir en garde. Toujours l'esprit sophistique s'est exercé sans pudeur sur cette vieille poésie d'Homère. Dès le siècle de Périclès, Anaxagore de Clazomène et Métrodore de Lampsaque ne voyaient dans l'Iliade et l'Odyssée que des traités allégoriques sur la justice et la vertu. Plus tard, Dion Chrysostôme cherche à prémunir les habitans d'Ilion contre les mensonges d'Homère, et leur prouve qu'ils sont sortis vainqueurs de leur lutte contre les Grecs. Depuis, on en est venu à douter même de l'existence de Troie, car les modernes ne sont pas demeurés en reste de subtilités ou de rêveries. En 1655, Jacques Hugon reconnaissait dans l'Iliade une prédiction claire de la venue du Messie; plus tard, Gérard Croës y suivait pas à pas l'histoire des Hébreux; enfin, presque de nos jours, Joseph Grave, membre du conseil de Flandre, embarrassé sans doute de choisir entre toutes les villes qui se disputent l'honneur d'avoir donné naissance à Homère, le faisait, ainsi qu'Hésiode, originaire de Belgique. Les idées de Wolf ne sont-elles qu'une chimère de plus à ajouter à ces divagations plaisantes ou sérieuses? N'est-ce qu'un agréable passe-temps, un de ces écarts de l'esprit destinés à relever par un peu de variété la monotonie de la raison et du bon sens? Est-ce enfin l'occasion de répéter avec Voltaire :

> On court, hélas! après la vérité:
> Eh! croyez-moi, l'erreur a son mérite.

La défense de l'erreur peut être piquante et amuser les loisirs d'un poète qui entre l'erreur et la vérité ne fit jamais un choix définitif. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. Le nom de *paradoxe*, sous lequel on a toujours désigné le système de Wolf, ne saurait trancher la question. Si l'on veut mesurer l'espace qui sépare la vérité et le mensonge, que de place pour les paradoxes! Voulez-vous, — qu'il s'agisse de sentimens

(1) Voyez *Réfutation d'un paradoxe de M. Wolf*. Paris, 1798.

moraux ou seulement de jugemens littéraires, — prendre pour point de départ le terme où s'arrête la foule et aller vous-même à la recherche de vérités nouvelles? voulez-vous rajeunir en les mélangeant de quelques nuances ces principes bien incontestables et bien généraux qui simplifient si heureusement le travail de l'esprit? Paradoxes que tout cela, et malheur à qui trouble le calme de ces robustes convictions! Dans une sphère plus élevée, léguez-vous au monde quelqu'une de ces grandes vérités dont on a peine à concevoir qu'il ait pu se passer si long-temps? Paradoxe encore et quelquefois sacrilége! C'est toujours l'histoire de la caverne de Platon. Descartes, Galilée, Rousseau, Voltaire, quels grands esprits paradoxaux! Il en faut prendre son parti, les idées nouvelles sont mal accueillies à leur naissance, mais la défiance qu'elles ont à vaincre ne doit rien faire préjuger contre leur succès à venir. S'il y a des paradoxes qui resteront comme un témoignage de la témérité ou des bizarreries de l'imagination, il en est d'autres qui, dépouillant peu à peu ce qu'ils pouvaient avoir d'étrange, sont destinés, pour le plus grand bien de l'humanité, à devenir un jour des lieux communs. Sans partager toutes les impatiences des libres penseurs, sans vouloir même leur épargner une épreuve salutaire, nous leur devons au moins de contempler leurs efforts avec intérêt et émotion, soit que, préoccupés de l'avenir des sociétés, ils rêvent pour elles une perfection et un bonheur qu'il sera peut-être un peu long d'attendre, soit qu'ils multiplient nos jouissances en nous découvrant de nouvelles perspectives dans le champ de la poésie et de l'imagination.

Wolf avait depuis plusieurs années conçu des doutes sur l'unité des poèmes d'Homère; le VIIe et le XXIVe chant de l'Iliade lui paraissaient se rattacher faiblement à l'action générale; ailleurs, il trouvait des vestiges d'un travail artificiel qui contrastait avec l'ensemble du poème; enfin, pénétrant plus avant dans l'analyse du texte, il ne craignait pas de relever çà et là des tours et des expressions peu homériques. Avant de quitter Gœttingue, Wolf avait donné déjà une expression à ces idées et les avait soumises à Heyne. Il espérait pouvoir échapper, en considération de ce travail, à un examen peu sérieux et très facultatif d'où l'on faisait dépendre sa nomination au collége d'Ilfeld. Après lecture faite, Heyne eut le tort de maintenir la condition de l'examen. Malgré ce mauvais succès, Wolf ne se découragea pas. Pendant quelque temps, il s'éclaira par la conversation de ses amis; puis, changeant de conduite, il renferma son secret en lui-même, et, dans ses leçons ou dans ses entretiens, ne laissa rien échapper qui démentît l'opinion reçue. Ce n'est pas qu'on ne puisse trouver quelque trace de sa pensée dans une édition de la *Théogonie* d'Hésiode qu'il publia en 1783, mais ces allusions, qu'il est aisé de deviner après coup, durent passer inaperçues. Wolf destinait uniquement son édition d'Hésiode à

servir de texte à ses leçons; il la fit précipitamment et sans grand appareil scientifique. Cette digression ne l'avait pas éloigné beaucoup de son sujet favori. En 1785, il fit paraître, pour les besoins de l'enseignement, une édition classique de l'Iliade et de l'Odyssée, après quoi il se remit plus activement à l'ouvrage; sa tâche était double : il voulait à la fois fixer le texte des poèmes homériques et en tracer l'histoire. Comme éditeur, son but n'était pas de proposer des conjectures nouvelles; il voulait plutôt faire justice des anciennes, et dégager le texte des altérations successives qu'il avait subies. Choqué du vernis de vulgaire élégance sous lequel on avait effacé l'originalité du poète, il protestait contre la fausse science au nom de la vraie. Son ambition n'allait pas cependant jusqu'à rechercher la forme primitive de l'Iliade et de l'Odyssée : il tentait une réhabilitation historique, et ne voulait pas remonter au-delà des données positives de l'histoire. Son seul désir était de retrouver l'Homère des Alexandrins, de le constituer tel qu'il eût obtenu les suffrages de Plutarque, de Longin, de Proclus. Pour cela, il avait commencé à étudier avec un soin minutieux le long commentaire d'Eustathe; il avait lu les scholiastes, les grammairiens anciens, puis il était revenu aux purs écrivains de l'antiquité tels qu'Hérodote et Platon, pour y trouver quelques vestiges du langage homérique. Il s'arrêta long-temps aux poètes d'Alexandrie, dont la muse savante le rejetait bien loin d'Homère, mais qui lui permettaient, à travers leurs imitations, de reconnaître les leçons qu'ils avaient suivies de préférence. Quelquefois aussi, Wolf, dans ses heures de repos, se laissait aller à des impressions poétiques. Las de réfléchir, il rêvait et semblait se souvenir; ou bien il chantait, en s'accompagnant à la façon des rapsodes, des fragmens de l'Iliade et de l'Odyssée.

La fortune lui tenait en réserve un secours précieux. L'année 1788 avait été signalée par un événement considérable dans l'histoire de la critique, la publication des scholies de Venise découvertes en 1781 par D'Ansse de Villoison, et depuis impatiemment attendues (1). Outre un nouvel exemplaire de l'Iliade, le manuscrit contenait un grand nombre de jugemens de Zénodote, d'Aristarque, de Cratès et de beaucoup d'autres. Tous les vers suspects étaient marqués des signes en usage à Alexandrie. Seul, Wolf pouvait comprendre la portée d'un tel document. Villoison lui-même ne l'avait pas soupçonnée : quand il put s'en rendre compte, il déplora sa découverte, il gémissait en songeant que ce qu'il avait cru un nouveau monument à la gloire d'Homère devenait une arme contre lui. Cependant Wolf retrouvait dans les scholies de Venise la con-

(1) *Homeri Ilias ad veteris codicis fidem recensita. Scholia in eam antiquissima ex eodem codice aliisque, cum asteriscis, obeliscis aliisque signis criticis*... Venetiis, 1788.

firmation de tous ses doutes. Ce livre, où se résume toute l'expérience de l'école alexandrine, était presque le modèle de celui qu'il avait entrepris seul et sans guide à vingt ans. Ce fut un nouveau champ à défricher. Sept années se passèrent encore à ce travail, interrompu, il est vrai, par plusieurs publications. Enfin Wolf donna sa seconde édition de l'Iliade, et presque aussitôt après parurent les *Prolégomènes, Prolegomena ad Homerum* (1795). Dans le monde des idées comme dans celui des faits, les grands hommes ne font souvent que résumer le travail de l'humanité; les découvertes considérables sont l'effet du temps autant que l'œuvre du génie. Avant Wolf, l'origine des poèmes homériques et l'existence même d'Homère avaient été agitées à plusieurs reprises. Sa gloire n'en doit pas souffrir : autre chose est de jeter quelques paroles à l'aventure, autre chose de présenter un système ordonné dans toutes ses parties, de fournir les preuves à l'appui, d'en déduire toutes les conséquences. Dans la préface d'une traduction d'Homère, publiée en 1681, de la Valterie fait allusion à ces débats dont les traces se retrouvent dès le XVIe siècle. On y revint plus tard, lors de la querelle des anciens et des modernes, mais dans quelles vues! avec quel sentiment! Perrault et d'Aubignac sont impatientés d'entendre toujours louer Homère et la merveilleuse composition de ses poèmes; un jour, il leur paraît plaisant de dire qu'Homère pourrait bien n'exister que dans l'imagination de ses admirateurs. Telle est l'histoire de toutes les idées vraies qui se mêlèrent dans cette longue lutte à tant d'hérésies. Ceux même qui ont raison ne savent pas pourquoi; l'enthousiasme n'est guère mieux justifié que le dénigrement; c'est toujours une bonne foi aveugle ou le plus frivole abus de l'esprit. Les uns sentent qu'il y a dans ces vieilles poésies d'Homère quelque chose de respectable et de sacré; mais, quand ils veulent en analyser les mérites, ils y cherchent surtout ce qui n'y est pas. Les autres comprennent que l'esprit moderne ne peut rester toujours enchaîné à la remorque de l'antiquité, mais ils ne savent pas affranchir le présent sans sacrifier le passé; il faut que de part et d'autre il y ait une contrainte exercée, soit pour remonter à Homère et en faire le type unique de toute perfection, soit pour le ramener forcément à nos usages et à nos mœurs. C'est ainsi que Lamotte à ses attaques contre Homère joignit l'offense plus grave de le traduire en supprimant tous les passages que réprouve le goût académique et qu'Homère assurément n'eût pas écrits au XVIIe siècle. Rousseau parle dans l'*Émile* des propos qui nous surprennent dans la bouche des enfans, parce que nous y attachons un autre sens que celui qu'ils y mettent et que nous leur prêtons des idées qu'ils n'ont pas. On peut expliquer de la même façon comment le hasard guida une fois l'abbé d'Aubignac vers une pensée féconde. Perrault cependant fait observer que les mémoires de d'Aubignac étaient passés en Allemagne, où l'on travaillait sur la ques-

tion d'Homère, et quelques critiques, défenseurs courageux de l'érudition française, ont supposé que le système de Wolf n'est que le développement de ces idées; la vérité est que Wolf n'avait entendu parler de Perrault, ni de d'Aubignac, quand il entreprit de résoudre le problème homérique. Plus tard, il eut connaissance de ces grossières ébauches, et, pour la première fois peut-être, un doute lui traversa l'esprit; il sentit chanceler sa conviction; la vérité ainsi travestie lui faisait l'effet du mensonge; il fut honteux de songer qu'il avait de pareils auxiliaires. Heureusement il pouvait citer d'autres autorités; il pouvait, sans donner à personne le droit de contester l'originalité de ses découvertes, s'appuyer de quelques mots échappés à J.-C. Scaliger, à Is. Casaubon, à Perizonius, à Bentley. Vico, s'il l'eût connu, lui eût fourni un témoignage plus imposant. Dans le livre de la *Science nouvelle*, avant de fixer la loi qui préside à la marche des nations, Vico s'adresse à Homère comme au témoin naïf des vieux âges. Frappé des incertitudes qui entourent son berceau, il prétend que les villes de la Grèce se disputèrent l'honneur de lui avoir donné naissance parce que les peuples de ces villes sont réellement eux-mêmes des Homères et que les opinions varient sur l'époque de sa vie, parce qu'Homère n'a réellement vécu que dans la pensée et dans la langue des Grecs. Les idées de Vico au moment où parurent les *Prolégomènes* avaient fait peu de sensation hors de l'Italie. Ce ne fut que plus tard que Wolf put lire la *Science nouvelle;* il répara son omission dans un court article inséré au *Museum der Alterthumswissenschaft*. Le tour de son esprit ne le portait pas à goûter beaucoup ce singulier mélange d'ignorance et de génie. S'il en parla froidement, ce ne fut pas par l'effet d'un sentiment jaloux. Quelque étonnement que puissent causer les divinations transcendantes de Vico, il y a loin encore de ces lueurs fugitives à la vive clarté que Wolf jeta sur la poétique enfance du genre humain.

Le premier problème que Wolf tente de résoudre au début des *Prolégomènes* est la découverte de l'écriture, question ardue comme toutes celles qui tiennent à l'origine des arts. C'est toujours trop tard, et quand il n'est plus possible de la satisfaire, que la curiosité des peuples s'émeut. Peu exigeante encore à ce premier éveil, elle ne se livre pas à un examen bien sévère, et ses explications complaisantes deviennent plus tard, pour la critique, une cause d'obscurité de plus. L'invention de l'écriture n'avait guère plus occupé les modernes que les anciens. Quelques vagues aperçus de la vérité qu'on pourrait retrouver çà et là n'avaient pas empêché un certain Mader de publier vers la fin du XVIIe siècle un traité *des Bibliothèques antédiluviennes*. A cette époque, en effet, beaucoup de gens admettaient encore que, inventée par Adam, l'écriture avait été propagée par Seth et par Enoch. D'autres, sans remonter si loin, attribuaient la cécité d'Homère à la peine qu'il avait

prise d'écrire tout au long les deux poèmes de l'Iliade et de l'Odyssée. Un voyageur anglais, Robert Wood, fut le premier qui s'attaqua à ces naïves croyances; encore son *Essai sur le génie d'Homère* renferme-t-il plus d'affirmations que de preuves, plus de conjectures que d'idées arrêtées. Plus tard, Mérian reprit les idées de Wood, et leur donna une forme plus précise; mais ce travail, lu en 1769 à l'académie de Berlin, ne fut inséré que plusieurs années après dans les Mémoires de cette société; Wolf eut à peine le temps d'en prendre connaissance et de consigner son approbation dans une note.

Wolf ne conteste pas aux Phéniciens la gloire d'avoir, en vertu de leur droit d'aînesse, enseigné aux Grecs les premiers élémens de l'art d'écrire; seulement il est peu disposé à rapporter ce bienfait à Cadmus. Qu'après tout les barbares de la Béotie aient appris de Cadmus à tracer péniblement quelques caractères grossiers, là n'est pas la question. Ce qu'il importe de savoir, c'est par quels lents progrès l'écriture arriva insensiblement à cet usage facile et populaire qui seul rend possible la composition d'un long poème d'après nos procédés modernes. C'est là une distinction qu'on n'avait pas assez faite. Il semblait que l'écriture une fois inventée ne dût plus être un secret pour personne et eût été portée tout d'abord à sa dernière perfection. Les choses ne vont pas si vite. Selon Wolf, il ne fallut pas moins de six siècles pour achever une pareille conquête. On ne sait pas assez en général combien ont dû coûter d'efforts et de patience les découvertes qui sont si bien passées dans nos usages, qu'elles semblent avoir été à toutes les époques une nécessité de la vie. Wolf a soigneusement cherché la trace des premiers tâtonnemens par lesquels les Grecs préludèrent à l'écriture. Tant qu'ils durent se contenter pour tous matériaux de tables de bois, de feuilles de métal ou même plus tard de peaux de chèvres et de moutons, ils purent y tracer péniblement des lois, un traité de paix, l'issue d'un combat heureux, c'était tout; et d'ailleurs pendant long-temps leur ambition n'alla pas au-delà. Pour stimuler l'industrie, il fallait que les esprits devinssent plus soucieux de l'avenir, plus jaloux de laisser des monumens durables. Les poètes même, dans les âges héroïques, n'aspiraient pas à l'immortalité; ils étaient plus sensibles aux applaudissemens sympathiques de leur auditoire, à l'émotion contagieuse qui naît de la foule assemblée, qu'au sentiment incertain des générations futures. Ils auraient cru glacer leur inspiration s'ils avaient substitué des caractères muets à la vivacité de la parole et à l'harmonie des chants. Dans les siècles qui suivirent, l'imagination, éclairée par l'expérience, perdit quelque chose de son ardeur : on s'accoutuma à envisager la vie sous des aspects plus sérieux, et de là naquirent des idées nouvelles qui pouvaient se passer du charme des vers et dont la nature répugnait à ce gracieux artifice. La philosophie et la science, sans détrôner la poésie,

réclamèrent une part de son empire; les successeurs d'Homère se partagèrent son héritage. Dès-lors la mémoire ne pouvait plus garder à elle seule le dépôt des connaissances humaines; il fallut chercher un moyen de la soulager, et cependant tout ce travail des esprits eût pu long-temps encore demeurer stérile sans un de ces hasards qui sont quelquefois l'occasion de graves événemens. Au commencement du VIe siècle et avant notre ère, des communications s'établirent entre l'Égypte et la Grèce, et le papyrus fut importé dans cette contrée. On possédait enfin une substance peu coûteuse, légère et durable. On commença à rompre la mesure des vers; l'esprit humain, selon l'expression de Plutarque, descendit de son char et marcha à pied. Tel a été l'avénement littéraire de la prose, qui seule pouvait faire sentir la nécessité de l'écriture. Sans doute la prose n'avait pas besoin d'être inventée; elle existait de tout temps, mais on la parlait *sans le savoir;* on ne la regardait pas comme une expression assez élevée de la pensée humaine. Les poèmes d'Homère viennent à l'appui de ces conjectures. Nulle part il n'y est question de caractères écrits, et, dans cette vaste encyclopédie, un pareil silence est singulièrement expressif. Supposera-t-on que l'écriture, inconnue aux guerriers de l'Iliade, était cependant familière au poète, et qu'il s'est abstenu d'en parler pour rester fidèle à l'esprit des temps héroïques? C'est là un soupçon que dément toute la poésie d'Homère. De semblables calculs ne pouvaient venir que plus tard. « Cela est bon, dit Wolf, pour les poètes de nos jours, qui n'ont pas encore renoncé à s'inspirer d'Apollon et des Muses; ils ne se croient pas faits pour parler ni pour écrire, ils chantent. Ceux même qui ne seront lus que de l'imprimeur semblent encore s'adresser à la foule, qui se presse pour les entendre. » Ailleurs Wolf fait observer que, si Ulysse avait eu la faculté d'écrire à Pénélope, l'Odyssée eût eu sans doute quelques chants de moins. Rousseau était allé jusqu'à dire que ce poème ne serait, dans ce cas, qu'un tissu de bêtises et d'inepties.

Afin de remettre les esprits en goût de vérité et de naturel, Wolf remonte à un autre temps, où toutes les inventions nécessaires aujourd'hui à notre bien-être étaient inconnues des sages comme des pauvres d'esprit. Il dépeint l'aimable simplicité du monde naissant et cet art voisin de la nature, qui devait donner des jouissances si vives et si vraies. Il décrit la vie errante des *aèdes* et des rapsodes, non de ceux que Platon et Xénophon ont poursuivis de leur mépris, mais des rapsodes inspirés des Muses, qui mêlaient, comme Phémius et Démodocus, leurs chants à ceux qu'ils récitaient, et formaient une sorte de descendance aux poètes dont ils avaient adopté la gloire. Ceux qui s'étonneraient que les rapsodes eussent pu retenir toutes les poésies homériques, et sans doute bien d'autres encore, doivent songer que les moyens inventés depuis pour soulager la mémoire ont eu

aussi pour effet de l'affaiblir. Et toutefois la mémoire ne pouvait être si sûre, que le dépôt qu'on lui confiait ne s'altérât avec le temps. Le débit animé des rapsodes dut causer plus d'une infidélité; souvent sans doute l'imagination vint se jeter à la traverse des souvenirs. A quoi donc eût servi cette unité si vantée, dont personne alors ne pouvait sentir le prix? A quoi bon cette suite de chants non interrompus, que personne n'eût pu ni réciter ni entendre? Le génie a beau planer au-dessus de la multitude, il n'en prend pas moins son point d'appui sur elle; il y a entre eux une alliance nécessaire; les efforts de l'un sont mesurés sur les besoins de l'autre. — Déjà, par ce raisonnement dont nous ne donnons ici que les points essentiels, on peut voir où Wolf en veut venir. L'Iliade et l'Odyssée n'existent, à vrai dire, que du moment où Pisistrate en a recueilli les fragmens épars. Il n'y avait jusque-là que des chants sans suite, et les contradictions que l'on y découvre ne permettent pas de les rapporter à une source unique. Rien n'empêche toutefois d'admettre que parmi ces chanteurs animés d'une inspiration commune il y en eût un qui, supérieur à tous les autres, recueillit leur gloire par une usurpation légitime. Qu'on lui fasse la part aussi belle qu'on le voudra, Wolf y consent. Laissons-le parler lui-même, au moment où il se démasque en s'écriant comme César : Le sort en est jeté, *jacta est alea.* « Je veux qu'Homère ait eu un génie vraiment divin et capable des plus hautes pensées, qu'il ait épuisé la science des choses divines et humaines, qu'il soit tel enfin que jamais la splendeur d'une telle lumière ne se lèvera plus sur le monde, à moins que l'on ne voie renaître une seconde Grèce; qu'à un génie au-dessus de tous les autres il ait joint, contrairement aux lois de la nature, la perfection d'un art infini : encore bien ne peut-on attribuer à un tel homme ce qui dépasse les forces de l'humanité.... Homère eût-il eu dix langues, une voix de fer et une poitrine d'airain, il n'eût pu se passer, pour transmettre son œuvre, du secours de l'écriture; ou, si l'on veut supposer que seul il ait deviné ce secret, ses poèmes, privés de toutes les facilités qui pouvaient leur frayer la route, n'eussent pas mal ressemblé à un navire construit dans l'enfance de l'art, qui serait resté sur le chantier faute d'agrès et d'équipage, et n'eût pu être lancé au milieu des épreuves de l'océan. »

On le voit, la personne et la gloire d'Homère ne sont nullement menacées. On peut encore remonter à lui comme à la plus pure source de la poésie; il sera jusqu'à la fin le *toujours florissant* Homère. Les poètes peuvent encore évoquer son image pour l'entendre, comme jadis Ennius, leur dévoiler avec des larmes amères les secrets de la nature :

Inde mihi species semper florentis Homeri
Exoriens visa est lacrymas effundere salsas
Cœpisse et rerum naturam expandere dictis.

Sans remonter jusqu'aux temps antiques, tout le monde peut répéter avec J. Chénier :

> Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère,
> Et depuis trois mille ans Homère respecté
> Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

Ce qu'ont cependant reproché à Wolf les savans comme les poètes, c'est d'avoir nié l'existence d'Homère et d'avoir jeté ses cendres aux vents. Il ne vaut guère la peine de parler d'une élégie peu touchante lue à l'Institut dans les cent jours par le prince Lucien Bonaparte, et qui n'a guère de remarquable que le nom de l'auteur et la date de la composition. Un autre poète, M. de Châteaubriand, a déploré éloquemment la curiosité qui poussa Wolf à dévoiler une vérité désolante. Il semble que ce soit pour lui l'image de Saïs. Il ne veut rien perdre des aventures d'Homère; en dépit des anachronismes, il tient que la vie du père des fables a été écrite par Hérodote, père de l'histoire (1). Choisissez vos croyances avec votre fantaisie, veillez soigneusement sur vos chimères, c'est votre droit de poète; mais prenez garde que la vérité ne soit ici plus poétique que la fiction. N'est-ce rien en effet, si l'on veut se laisser aller à des impressions poétiques, que, dans la jeunesse du monde, la nation la plus favorisée qui fût jamais ait pris une voix pour raconter elle-même, dans un admirable langage, ses exploits et ses malheurs? En présence de cette merveilleuse prosopopée, peut-on bien regretter l'œuvre d'un faux Hérodote, assemblage d'anecdotes puériles où tout accuse l'intention de résoudre, en ayant l'air de les prévenir, des questions soulevées de tout temps sur la vie d'Homère? La science semble être allée, cette fois, plus vite et plus loin que l'imagination. Je comprends les doutes, mais je ne puis concevoir les regrets. Il y avait autrefois deux poèmes dont les mérites, exaltés par les uns et rabaissés par les autres, n'étaient en réalité compris par personne. Aujourd'hui, devant l'Iliade et l'Odyssée agrandies, la critique se tait, l'admiration même hésite; nous sentons qu'il y a là quelque chose placé au-dessus de notre jugement.

Après avoir dévoilé ses hardiesses, Wolf en chercha la justification dans l'histoire des poèmes homériques. Il insista particulièrement sur le travail de Pisistrate, qui, selon le témoignage précis de Pausanias, recueillit pour la première fois les poésies d'Homère éparses çà et là et uniquement confiées à la mémoire. Cicéron, les historiens Josèphe et Élien, le rhéteur Libanius (2), s'expriment dans les mêmes termes,

(1) Voyez *Essai sur la littérature anglaise*, t. I, p. 290.

(2) Voyez Cicéron, *de Oratore*, liv. III, chap. XXXIV; Pausanias, liv. VII, ch. XXVI; Josèphe, *Traité contre Apion*, liv. I, ch. II; Élien, *Variæ historiæ*, liv. XIII, ch. XIV; Libanius, *Panegyricus in Julianum*, tom. I, p. 170; édit. de Reiske.

si bien que cette opinion, téméraire aujourd'hui, paraît avoir été dominante dans l'antiquité. Faut-il donc, au mépris de tous ces témoignages, se rendre à l'imposante, mais unique autorité d'Aristote? On est tenté de croire en vérité que dans cette occasion c'est Aristote qui a été le novateur?

L'histoire des poèmes homériques ne se termine pas au travail de Pisistrate. Les *diaskevastes* ou arrangeurs continuèrent son œuvre assez maladroitement, à ce qu'il semble, si l'on en juge par la mauvaise humeur que causent leurs interpolations aux critiques d'Alexandrie; puis vint l'ère des philosophes et des sophistes. L'ensemble des poèmes homériques, qui nous fait illusion aujourd'hui, était alors définitivement arrêté, et le temps n'était pas arrivé encore des interprétations grammaticales. Les philosophes, témoins de l'admiration superstitieuse de leurs contemporains, en craignirent les effets; ils tentèrent d'expliquer par des allégories tout ce qui semblait s'écarter d'une morale sévère et pouvait diminuer le respect dû à la divinité. Les combats des héros et des dieux exprimèrent la lutte des passions ou les désordres de la nature physique. Ainsi Homère, de plus en plus épuré, devenait le type de la sagesse antique. C'est dans le même esprit que les critiques de nos jours ont fait de lui le représentant de la science universelle; quelques-uns même ont voulu démêler dans ses poèmes les élémens de chaque science en particulier. Est-il nécessaire de dire combien c'est là une tentative vaine? Tout se trouve dans Homère, mais à la condition de l'y laisser. Cette précoce expérience disparaît sous une étude trop attentive, comme les fleurs des champs si délicates qu'elles se flétrissent dès que la main s'approche pour les cueillir.

Un jour, grace à la munificence des Ptolémées, se trouvèrent réunis à Alexandrie tous les manuscrits d'Homère; ces matériaux servirent de base aux travaux des grammairiens. La langue avait assez vieilli, et surtout les mœurs héroïques étaient assez oubliées pour qu'il fallût aider l'intelligence des lecteurs. Des poètes heureusement doués, Aratus, Apollonius, Philétas, unirent leurs efforts à ceux de Zénodote, de Zoïle, d'Aristarque, de Cratès. C'est surtout pour cette période que Wolf mettait à profit les scholies de Venise; il y retrouvait tous les doutes qui avaient agité l'antiquité et y reconnaissait ses ancêtres. Wolf descendait de ces *chorizontes* ou *séparateurs*, qui déjà refusaient d'attribuer au même poète l'Iliade et l'Odyssée, et dont M. B. Constant s'est fait chez nous l'éloquent interprète. Il caractérisa l'esprit des plus éminens critiques d'Alexandrie; il blâma les libertés que Zénodote avait prises avec le texte d'Homère, tout en lui sachant gré de s'être reporté en général à une tradition plus ancienne. Aristophane de Byzance paraît avoir été plus réservé. Le nom d'Aristarque est devenu l'expression même du bon goût dans la critique : Wolf cependant ne pouvait être de l'avis de

ses contemporains, qui aimaient mieux se tromper avec lui que d'avoir raison avec un autre. Il signala dans Aristarque les traces d'un goût pur, mais affaibli par sa délicatesse même. Wolf devait aller plus loin. Il avait annoncé l'intention de poursuivre jusqu'aux temps modernes l'histoire des poèmes homériques; il devait aussi soumettre le texte à une analyse minutieuse et en faire ressortir les contradictions. Il est resté à moitié chemin, laissant incomplet son plus beau titre de gloire. Sa renommée n'en a pas souffert; ce qui existe suffit pour attester la puissance de son esprit et contient d'assez grands résultats. Le style des *Prolégomènes* est d'accord avec la pensée; il est énergique et libre comme elle. Wolf n'a pas reculé une fois devant les difficultés de l'expression ni laissé dévier ses idées; mérite d'autant plus grand que l'antiquité n'offrait aucun modèle en ce genre. Il n'est pas jusqu'aux incorrections mêmes qui, de sa part, ne semblent un nouvel artifice et ne donnent au langage plus de relief et de vie.

Les *Prolégomènes* produisirent une vive sensation. Ils ne rencontrèrent pas cependant tout d'abord la faveur ni même l'opposition éclairée sur laquelle Wolf avait compté. Il avait pris trop d'avance sur ses contemporains pour trouver beaucoup d'adversaires sérieux. Les érudits et les poètes étaient les plus intéressés dans la question; c'est aussi à leur suffrage que Wolf tenait le plus; il attachait moins de prix à celui des philosophes, et les prétentions que Herder allait apporter dans ce débat devaient accroître encore ses défiances. Ruhnkenius, à qui était dédié le livre, ne put se résoudre à rompre avec les préjugés de toute sa vie. Il n'approuvait guère que les principes de critique qui servent d'introduction; pour le reste, il écrivait à Wolf : « Tant que je lis, je pense comme vous; mais, dès que j'ai cessé, mon assentiment s'évanouit. » C'est ainsi que plus tard M. Boissonnade, craignant d'entrer dans une discussion qui eût trop coûté à ses habitudes d'esprit, trahissait ses préventions avec tant de bonne grace que l'on eût pu y voir un aveu involontaire. « Je m'étonne, disait-il, et ne puis consentir. Au milieu de la lecture, le livre m'échappe des mains et je me prends à murmurer comme le vieillard d'Aristophane : « Non, tu ne me persuaderas pas, quand bien même « tu me persuaderais. » Wolf fut dédommagé de la justice imparfaite de Ruhnkenius par les félicitations de M. G. de Humboldt. Sans prendre encore un parti définitif, M. G. de Humboldt sentait toute la portée de ses découvertes et les suivait avec un grand intérêt. Leurs relations dataient de plus loin. Depuis long-temps ils entretenaient un commerce de lettres qui développa entre eux une vive amitié. Aussitôt qu'il se trouva libre, Wolf alla visiter M. G. de Humboldt à Iéna. De là il se rendit à Weimar, où il fit la connaissance de tous les hommes considérables réunis à la cour du grand-duc et put recueillir leurs avis. Wieland n'eût pas été fâché que Wolf eût raison. En qualité de poète épi-

que et de rival éloigné d'Homère, il eût vu volontiers son maître dépouillé de son infaillibilité. Il ne niait pas que les choses eussent pu se passer telles qu'elles étaient présentées dans les *Prolégomènes;* il faisait même à ce sujet des confidences intéressantes sur les additions successives dont s'était formé son poème d'*Oberon*, et toutefois, au dernier moment, il reculait devant la pensée de brûler ce qu'il avait adoré. Goethe ne se laissa pas arrêter par ces scrupules. Wolf avait agrandi et renouvelé ses idées sur l'antiquité; il lui en témoigna noblement sa reconnaissance. Dans le prologue d'*Hermann et Dorothée*, après avoir convoqué ses amis à un poétique banquet, il porte à Wolf le premier toast :

« Et d'abord à la santé de l'homme qui, le premier, nous délivrant hardiment du nom d'Homère, nous a ouvert un champ sans limites! car qui eût osé lutter avec les dieux, et surtout avec ce dieu unique? Maintenant il est beau encore d'être le dernier des homérides. »

La même pensée d'affranchissement se trouve reproduite dans une lettre que Goethe écrivait à Wolf peu de temps après, pour lui annoncer qu'enhardi par ses nouvelles croyances, il s'était décidément mis à l'œuvre et comptait lui envoyer bientôt son poème de *l'Achilléide*. Il ne faudrait pas croire cependant que les convictions de Goethe fussent aussi fermes qu'il le disait et le pensait alors. Ce n'était guère qu'une impression poétique et passagère dans cette ame ouverte à toutes les impressions; c'était une perspective nouvelle qui séduisait sa fantaisie et qui flattait ses projets. Quelquefois il allait dans ses doutes plus loin que Wolf lui-même; puis, effrayé du désert où errait sa pensée, il revenait sur ses pas. Alors il encourageait les efforts de Schubarth et de G. Lange pour défendre l'unité des poèmes homériques et se rapprochait peu à peu du sentiment de Schiller. Schiller, dès le premier moment, s'était élevé contre ce qu'il croyait être une profanation. Il a exprimé ses regrets dans des vers qui font oublier son injustice :

« Déchirez toujours la couronne d'Homère et comptez les pères de cette œuvre éternelle; elle n'a du moins qu'une mère et elle en a gardé tous les traits, tes traits immortels, ô nature! »

Wolf avait quitté Weimar sans être bien fixé sur les dispositions de Herder; il les connut par un article qui parut peu de temps après dans le journal *les Heures* (1). Herder donnait aux théories de Wolf l'approbation la plus flatteuse; il les revendiquait comme siennes. Il affirmait que les choses lui avaient de tout temps apparu ainsi; il avait deviné dès son enfance les doutes des *chorizontes;* il avait toujours cru

(1) Au mois de septembre de l'année 1795. L'article parut sous ce titre : *Homer ein Günstling der Zeit.*

à l'école des homérides; Homère ne lui avait jamais semblé, non plus que Teuth et Hermès, qu'une grande abstraction mythologique. Wolf, après cela, venait un peu tard. A quoi bon ses patientes recherches, s'il avait suffi de vagues rêveries pour conduire aux mêmes vérités? Wolf ne put souffrir de voir son œuvre dépouillée de tout caractère scientifique et réduite à n'être plus qu'une brillante hypothèse; il répliqua vivement dans la *Gazette littéraire de Iéna*. L'épanchement donné à sa mauvaise humeur ne suffit pas à l'apaiser; quand plus tard Fichte lui fit savoir qu'il avait été amené par ses études esthétiques à reconnaître la vérité des conclusions posées dans les *Prolégomènes*, Wolf reçut ses avances avec quelque dédain. Il fallut bien cependant qu'il renonçât à ses préventions, lorsque Fichte eut développé sa pensée dans une lettre écrite avec déférence et franchise, l'un des plus beaux hommages peut-être qui aient été rendus à la science au nom de la philosophie.

Pour réparer le mauvais effet produit par l'article de Herder, Wolf avait fait appel au juge le plus compétent, à Heyne. Il croyait pouvoir compter de sa part sur une appréciation désintéressée; une surprise pénible l'attendait. Avant que sa lettre fût parvenue à Gœttingue, il lut dans le journal de cette ville une analyse des *Prolégomènes*, dans laquelle on présentait ses découvertes comme la plus simple chose du monde. La question de l'écriture avait été débattue depuis long-temps, et tout le reste n'en était que la conséquence probable. On ne faisait pas difficulté de reconnaître l'érudition et l'excellente méthode de l'auteur, mais la meilleure part des éloges devait revenir à Villoison. L'article était de Heyne. Wolf ne se demanda pas s'il était temps encore de le ramener à un jugement plus équitable; il écrivit coup sur coup deux lettres de remercîmens ironiques qui consommèrent la rupture. Heyne, sans répondre directement, fit insérer dans la *Gazette de Gœttingue* un nouvel article. Cette fois il allait plus loin : il prétendait avoir deviné lui-même, trente ans à l'avance, le problème homérique, et en avoir indiqué la solution dans ses leçons et dans ses écrits. Wolf était mal préparé à une accusation de plagiat. Sa colère ne connut plus de bornes. Il publia deux lettres nouvelles, où, sans égard pour l'illustration ni pour l'âge de son adversaire, il l'accable de sarcasmes et quelquefois d'invectives. Afin de l'opposer à lui-même, Wolf avait parcouru ses innombrables écrits; il le fit voir partout fidèle à la tradition de l'école et étranger à toute pensée d'innovation. N'y a-t-il donc aucun moyen de décharger d'un grave reproche la vie restée pure d'ailleurs de Heyne? Tout le monde a eu de ces idées confuses que l'on croit reconnaître aussitôt qu'un autre les exprime, et peut-être sera-t-on plus disposé à s'expliquer ainsi l'illusion de Heyne, si l'on songe de quel intérêt il y allait pour lui. Depuis vingt ans il faisait des cours sur Homère, et il fallait qu'il reçût à son tour des leçons de cet élève qu'il se

rappelait avoir traité un peu légèrement! Les découvertes de Wolf n'étaient pas seulement un coup sensible pour sa vanité; c'était en même temps une atteinte portée au privilége de l'université de Gœttingue, qui se réservait comme un monopole l'initiative de toutes les grandes pensées.

Les écrits de Wolf ont absorbé jusqu'ici toute notre attention. Le rôle d'écrivain, le seul qui se puisse apprécier à distance, était cependant celui pour lequel il avait le moins de goût. Sa véritable vocation, c'était l'enseignement. Il avait besoin de dominer un nombreux auditoire, de le voir suspendu à sa parole, de sentir pénétrer la foi dans les esprits; il aimait à se fier aux hasards de l'improvisation, à semer son discours de traits inattendus. Tour à tour bienveillant et railleur, il subjuguait par l'ironie ceux qui échappaient à sa séduction. Ce qui le préoccupait surtout, c'était de remuer des idées, de soulever des problèmes qu'il dédaignait de résoudre, de faire circuler partout le mouvement et la vie. En toute question, il se plaçait naturellement au point de vue le plus élevé; mais il savait en descendre sans regret pour se mettre à la portée de tous. Dès les premiers mots, il fournissait un aliment aux esprits sagaces et leur marquait le but auquel ils devaient tendre; puis il revenait sur ses pas, variant toujours la forme de sa pensée et entraînant après lui les intelligences paresseuses. Wolf, s'il eût vécu en France à la même époque, ne se fût pas borné à ce genre d'action. La politique l'eût envié aux lettres; il eût quitté la chaire pour la tribune, il eût régné dans nos assemblées populaires par la force de son esprit, par sa parole incisive, par l'assurance du regard et la noblesse du maintien. Sur un plus petit théâtre, il trouvait à Halle quelques-unes de ces émotions; mais quand, tout agité encore, il rentrait chez lui pour se livrer silencieusement au travail, il se sentait parfois pris de découragement. Ce ne fut jamais sans répugnance qu'il entreprit de faire un livre; il y fut cependant forcé plusieurs fois dans l'intérêt même de ses leçons. Afin de fournir à ses élèves des textes corrects, il publia successivement quelques *Dialogues* de Lucien, les *Histoires* d'Hérodien, les *Tusculanes* de Cicéron (1791-1792). Dans toutes ces éditions, il applique les mêmes règles de critique en les modifiant toutefois, et c'était encore une nouveauté à cette époque, selon le génie propre de l'écrivain. Sans professer pour l'autorité des manuscrits un respect superstitieux, il est en garde contre les conjectures hasardées. On voit qu'il se propose non de refaire l'antiquité, mais de la retrouver telle qu'elle était, avec ses imperfections et ses défauts. Ces publications avaient été précédées d'une autre plus importante. Wolf, au milieu même de ses travaux sur Homère, s'était mis à étudier les orateurs attiques, c'est-à-dire qu'il avait appris par cœur un grand nombre de leurs discours. Guidé toujours par son grand sens historique, il choisit

pour en donner une édition le discours de Démosthène contre Leptime (1789). C'était un moyen de pénétrer dans la vie publique des Athéniens, de jeter quelque jour sur leur législation si changeante, de savoir ce que leur coûtaient annuellement le soin de leur défense et leur amour pour les arts. Wolf compléta en les rectifiant les travaux de Barthélemy et de Toureil, et prépara la voie qu'a suivie depuis M. Boeckh dans son livre sur *l'Économie politique des Athéniens*.

L'émotion causée par les *Prolégomènes* commençait à s'apaiser. Wolf, las du repos, jeta bientôt un nouveau défi à l'opinion publique. Dans l'intervalle, son assurance avait encore grandi : ses affirmations sont plus absolues, ses paradoxes plus hautains. Il ne fit cependant pour commencer que reprendre une thèse soutenue déjà par un critique éminent. Vers la fin du XVIIe siècle, Bentley avait mis le scepticisme à la mode par ses argumens sans réplique contre les prétendues lettres de Phalaris, de Thémistocle, de Socrate, d'Euripide. On eut l'idée de soumettre à la même épreuve les correspondances des Latins, et, à l'occasion d'une querelle qui s'était élevée entre deux savans anglais sur la valeur historique des lettres de Cicéron et de Brutus, Markland déclara également apocryphes les quatre discours que l'orateur romain prononça à son retour de l'exil. Gesner avait repoussé les attaques de Markland, et avait eu le dernier mot. Wolf crut, dans ces discours, démêler les signes d'une falsification manifeste; il en publia le texte en joignant de nouveaux argumens à ceux de Markland, qu'il réimprima ainsi que l'apologie de Gesner. Nous n'essaierons pas de résoudre la question; mais, sans exiger des anciens non plus que des modernes qu'ils soient toujours égaux à eux-mêmes, on peut bien dire qu'on enlèverait peu de chose à Cicéron en retranchant de ses œuvres ces quatre discours, dont le second n'est qu'un écho affaibli du premier, dont le troisième surtout est fort indigne de la prédilection que Cicéron témoigne dans une lettre à Atticus. Cette considération pouvait être décisive si Wolf s'en fût tenu là, s'il n'eût suscité une nuée d'imitateurs qui prirent un plaisir puéril à retourner la critique contre tous les écrivains de l'antiquité. Wolf montra bientôt lui-même combien la pente est glissante en publiant dans les mêmes vues le *Discours pour Marcellus*. Le *Discours pour Marcellus* avait tenu jusque-là dans les œuvres de Cicéron la place qu'on pourrait assigner parmi les oraisons funèbres de Bossuet à l'éloge du grand Condé. Dès-lors, il fallait renoncer à toute certitude; tout était frappé de suspicion; il fallait se garder d'admirer les chefs-d'œuvre les mieux consacrés, sous peine d'être le lendemain embarrassé de son admiration. Heureusement ce pyrrhonisme littéraire se discréditait par ses excès mêmes. Peu de temps après le dernier manifeste de Wolf, Weiske, faisant une application ironique de ses principes, démontrait que les attaques contre Cicéron, fort indignes de M. Wolf, étaient

l'œuvre d'un faussaire qui s'était caché sous son nom. Il s'est fait depuis une réaction plus sérieuse. La correspondance de Cicéron et de Brutus, qui avait été la première sacrifiée, a trouvé un ardent défenseur dans M. C. F. Hermann. Il y a lieu de croire que cette révision d'un procès qui semblait décidément jugé marquera un point d'arrêt dans les progrès du scepticisme, et qu'on reviendra ainsi à travers le doute à une foi plus éclairée.

Ces dernières années, bien qu'assez orageuses pour Wolf, avaient été du moins à l'abri des troubles politiques. Tant que le contre-coup de la révolution française ne se fit sentir à Halle que comme un écho lointain, l'émotion qu'elle causa fut plus favorable que nuisible aux travaux de l'intelligence. On trompait le besoin d'agir que chacun éprouvait vaguement en apportant dans les spéculations plus d'indépendance et d'ardeur. Peu à peu cependant, le bruit se rapprocha. En 1806, la Prusse rompit brusquement sa neutralité; un mois après, les Français triomphaient dans les plaines d'Iéna de toute la monarchie prussienne, et le lendemain Bernadotte taillait en pièces à Halle la réserve commandée par le prince de Wurtemberg, tandis que le gros de l'armée devançait à Berlin le bruit de ses victoires. Wolf fut peu surpris de ces événemens. Il ne s'était pas associé aux espérances imprudentes qui avaient enivré la nation; il ne partagea pas davantage la consternation générale. Cette conduite le rendit suspect aux patriotes. Afin d'appeler l'intérêt de Bernadotte sur l'université, il avait cru pouvoir lui offrir un exemplaire d'une édition de l'Iliade qu'il venait de publier avec un grand luxe. On l'accusa d'avoir enlevé la page qui contenait une dédicace au roi Frédéric. Wolf nia le fait; rien ne l'eût empêché de l'avouer, car ce pouvait être un ménagement pour le nom même du roi. Nous ne mentionnerions pas ce détail insignifiant, s'il ne fût devenu pour Wolf l'occasion d'une nouvelle polémique. Un professeur qui le premier avait tenu ce propos, mis au défi de soutenir son dire, publia une brochure; Wolf y répondit aussitôt, et, par la rigueur de son enquête, par ses détours captieux, par un mélange habilement calculé de colère et de raillerie, dans une affaire digne de *la petite Ville* de Picard, il sut s'élever au ton des mémoires de Beaumarchais.

Wolf était resté à Halle tant que le sort de cette ville fut incertain; il la quitta au moment où elle allait être incorporée au royaume de Westphalie. Nous le retrouverons à Berlin.

III.

Est-il donc si difficile de vieillir! Wolf, lorsqu'il se rendit à Berlin (1807), était dans la force de l'âge et dans tout l'éclat de sa renommée;

les générations qu'il avait élevées s'étaient répandues en Allemagne et en Suisse, et avaient porté partout ses idées et le respect de son nom. Ses travaux sur Homère gagnaient chaque jour en autorité. Il avait reçu l'adhésion d'Ilgen, de Schneider, d'Hermann, des deux frères Schlegel; Niebuhr allait bientôt lui offrir un secours puissant en luttant de hardiesse avec lui. Les hommes les plus considérables recherchaient son amitié ou ses entretiens. Goethe, invisible et présent, avait écouté ses leçons caché derrière une tapisserie, et disait qu'une heure de conversation avec lui valait toute une année d'études. Wolf fut infidèle à sa gloire quand il n'avait plus qu'à en jouir. Ce n'est pas que nous voulions nous faire l'écho de toutes les attaques qui furent dirigées contre lui : la passion y eut autant de part que la justice. Ses adversaires cédèrent à une jalousie trop commune; contraints d'admirer son esprit, ils se plurent à rabaisser son caractère. En voyant cependant ses loisirs se consumer inutilement, tant d'entreprises rester inachevées, la vanité prendre en lui la place d'une juste ambition, des liaisons précieuses se relâcher ou se rompre, il faut bien reconnaître que cette dernière partie de sa vie ressemble mal à la première. Wolf ne sut pas résister à l'enivrement des hommages qu'on lui prodigua. Jeté dans le mouvement d'une grande ville, recherché dans une société brillante, il se dédommagea trop bien des privations de sa jeunesse, et ne sut pas mieux régler ses passions que ses facultés. Ses papiers avaient été dispersés dans le tumulte de l'invasion. Cette perte augmenta encore son éloignement pour les longs travaux. Quand le calme fut rétabli, il fut chargé de fonctions administratives qui lui suggérèrent la pensée de devenir conseiller d'état, ministre, que sais-je? M. G. de Humboldt fut forcé de le rappeler à la dignité de l'enseignement et des lettres. Wolf céda, non sans regret. Quand l'université de Berlin fut constituée, il recommença sa vie de professeur; ses leçons eurent un grand succès. Les hommes les plus importans dans la politique ou dans les lettres venaient l'entendre; mais rien ne remplaçait pour lui l'auditoire assidu et docile auquel il était habitué à Halle; il se découragea bientôt. Tout en se réservant le droit de donner des cours, il ne voulut pas accepter de position régulière. Sa situation n'était pas mieux fixée à l'académie, dont il refusait de suivre les statuts; il ne vivait guère à Berlin que d'une pension due à la générosité du roi. En 1807, il avait publié, de concert avec Ph. Buttmann, un recueil périodique sous le titre de *Museum der Alterthumswissenschaft*. Cette publication fut bientôt interrompue, ainsi qu'une autre, *Museum antiquitatis studiorum*. Wolf n'avait pas l'esprit assez conciliant pour que ces associations pussent durer : il ne savait pas rendre sa supériorité légère. Il était trop porté à ne voir dans ses collaborateurs que des instrumens, à les considérer comme des points perdus sur la circonfé-

rence dont il était le centre. Ses exigences rebutèrent ceux même de ses élèves qui lui étaient le plus attachés. On avait agité à plusieurs reprises le projet d'une édition de Platon, qui devait être publiée, sous sa direction, par Heindorf, MM. Boeckh et Emm. Bekker. Schleiermacher avait aussi promis de prendre part à ce travail. Le plus impatient était Heindorf. Jusque-là dévoué à Wolf sans réserve, il finit par se lasser de ses hésitations, et, après s'être assuré du concours de Buttmann, il annonça lui-même une édition de Platon. Comme il arrive aux personnes faibles qui s'arment une fois d'énergie, Heindorf apporta sans doute trop peu de ménagemens dans sa résolution. Wolf s'offensa de sa révolte, et, ayant eu à quelques années de là l'occasion de s'expliquer sur son compte, il le fit en termes sévères, dont l'effet fut d'autant plus fâcheux, qu'Heindorf à ce moment venait de mourir. Sous prétexte de venger sa mémoire, Buttmann et Schleiermacher publièrent contre Wolf une violente diatribe à laquelle adhérèrent Niebuhr, M. Boeckh, M. de Savigny (1). Les choses furent poussées à l'extrême; Buttmann prononça les mots de *banqueroute littéraire*. Entre beaucoup de témoignages contradictoires, il est difficile de démêler la vérité. On peut dire toutefois, sans crainte de se tromper, que c'est là une de ces affaires dans lesquelles tout le monde s'arrange de manière à avoir tort. Wolf, qui ne faisait rien pour prévenir ces éclats, en souffrait du moins vivement. Il s'en plaignait à ses amis restés fidèles. M. Varnhagen d'Ense a conservé de touchans souvenirs de ces épanchemens.

Il ne faut pas croire, malgré tout, que cette partie de la vie de Wolf ait été complétement perdue pour les lettres. Il avait toujours pris un grand intérêt aux progrès de la langue allemande; il ne voulait pas s'avouer que les études philologiques eussent pu en arrêter le développement, et ne concevait pas que des hommes qui devaient être familiers avec toutes les ressources du style fussent si peu exigeans pour le langage dont ils se servaient. Afin de montrer comment le travail des traductions pouvait tourner au profit de la littérature nationale, il traduisit en vers *les Nuées* d'Aristophane, et du premier coup il surpassa Voss et rivalisa avec G. de Schlegel. Un peu plus tard il publia le recueil des *Litterarische Analekten* (1817), et écrivit en tête une biographie fort intéressante de Bentley. Il y avait entre Bentley et lui plus d'un rapport qui avait dû déterminer son choix. Le biographe, en retraçant les principes de critique qu'avait suivis son devancier, eut souvent l'occasion d'exposer ses vues personnelles. La même prédilection le porta à donner une notice sur Jer. Markland. Wolf enrichit aussi les *Litterarische Analekten* de dissertations ingénieuses sur quelques passages contestés d'Horace. Ce ne sont là cependant que des productions secon-

(1) *Buttmann und Schleiermacher über Heindorf und Wolf*. Berlin, 1816.

daires. Il en est une plus importante, et qui, bien qu'antérieure de quelques années, semble être le couronnement de ses travaux. Wolf avait souvent dans ses leçons essayé de constituer la science de l'antiquité, d'en faire voir la portée et les applications diverses. Il voulut donner à ses idées une forme définitive, et publia une sorte d'*Organum*. Il ne borne pas la philologie à l'étude des langues ni surtout à l'étude du grec et du latin. Tout ce qui peut jeter quelque jour sur la civilisation des anciens peuples, sur leurs mœurs, leur religion, leur caractère national et leur constitution politique, rentre dans la sphère du philologue. Aussi la philologie n'est-elle pas seulement une science auxiliaire destinée à hâter les progrès de la philosophie ou de l'histoire : elle a une existence propre; c'est bien le moins qu'on lui laisse une place à elle sur le sol qu'elle a déblayé. Des connaissances aussi complexes appellent le concours de toutes les intelligences; chaque chose y trouve sa place, depuis les efforts assidus du compilateur jusqu'aux divinations les plus hardies. Wolf voulut aussi établir la certitude de la critique. La critique, selon lui, ne procède pas par tâtonnemens; elle repose sur des principes arrêtés; ses hésitations tiennent à l'insuffisance des matériaux et non à sa propre impuissance. Il poursuit en indiquant la filiation des diverses parties de la science. Sur ce point, on peut lui reprocher d'avoir trop multiplié les divisions; on peut même contester l'importance relative qu'il accorde à quelqu'une des branches accessoires, et M. Boeckh a eu le droit de réclamer en tête du *Corpus* des inscriptions grecques contre la part trop restreinte qu'il a faite aux études épigraphiques. Il n'est pas moins vrai de dire que, depuis Wolf, il n'y a guère d'année où, dans chaque université, quelque professeur ne traite le même sujet, et son essai est le texte sur lequel s'agitent encore les controverses.

Le philologue de Wolf ne serait guère moins introuvable que l'orateur de Cicéron. Wolf, sans prétendre à réaliser son idéal, ne resta cependant complétement étranger à aucune des connaissances qu'il passa en revue. L'historien Nicolas Damascène compare l'étude de la littérature à un long voyage : on se met en route et l'on parcourt de vastes pays; dans quelques endroits on ne fait que passer, on séjourne plus long-temps dans d'autres, et l'on arrive enfin à un lieu de refuge où s'écoule le reste de la vie. Ainsi Wolf avait choisi pour s'y établir une certaine contrée; mais, sans être toujours sur les chemins comme Heyne, il fit au dehors de nombreuses excursions. Ceux qui lui ont contesté le sentiment des arts plastiques oubliaient trop que Goethe le jugea digne d'être son collaborateur dans le monument qu'il éleva à la gloire de Winckelmann. Les termes avec lesquels Wolf parla des études mythologiques et quelques pages sur les sacrifices, insérées dans ses *Mélanges*, témoignent qu'il sentit toute la portée de cette science si

vieille par son objet, et qui pourtant ne date guère que de Heyne. On peut regretter néanmoins que Wolf n'ait pas pénétré plus avant dans ces mystères; ses travaux sur Homère eussent pu y gagner encore, ainsi qu'à une connaissance plus approfondie des rares fragmens qui nous restent du cycle épique. Pour voir reprise la tâche de Heyne, il fallait attendre M. Creuzer, ou mieux encore le traducteur de *la Symbolique*, M. Guigniaut, et M. G. Welcker.

Nous arrivons à la fin de cette vie si pleine et si agitée. Depuis plusieurs années, la santé de Wolf s'était altérée; il se décida à chercher un remède dans les voyages. En 1816, il alla visiter le pays où il était né; il fut vivement ému à l'aspect des lieux qu'il n'avait pas revus depuis cinquante ans. A peine de retour, il se remit en route (1818) et traversa toute l'Allemagne pour aller gagner la Suisse. Partout il retrouvait ses anciens élèves devenus maîtres, et recueillait de touchans témoignages de leur attachement. Lorsqu'il revint à Berlin après cette longue tournée, sa santé s'était de plus en plus affaiblie; il sentit le besoin d'un climat plus chaud et partit pour l'Italie. Ce fut son dernier voyage; il n'eut pas même le temps d'arriver à Nice. Le mal, accru par le régime qu'il s'obstinait à suivre, le força de s'arrêter à Marseille, où il mourut après quinze jours de souffrances, le 8 août 1824 : il avait soixante-cinq ans. L'Allemagne, jalouse de ses grands hommes, se plaint d'être privée de ses restes. Wolf du moins repose dans l'antique cité des Phocéens, dans une des villes où le culte d'Homère fut jadis le plus en honneur. Plus favorisé encore, Ottfried Müller, emporté au milieu de sa gloire, a trouvé un tombeau sous les ruines du Parthénon!

On a beau devancer ses contemporains, la postérité vous rattrape et vous dépasse. Depuis Wolf, on a imaginé contre la théorie des poèmes homériques des objections qu'il n'avait pas prévues; on a découvert, en faveur de ses idées, des argumens auxquels il n'avait pu songer. Tels sont les exemples empruntés à la poésie populaire que chaque nation retrouve à son berceau, sur le plus triste sol, dans des contrées qui semblaient déshéritées de toute poésie. Wolf se plaisait cependant à rapprocher les diverses périodes de l'humanité. Il cita les chants écossais que Macpherson venait de remettre en honneur par sa restauration infidèle. Il compara les homérides aux prophètes hébreux, aux bardes et aux druides; mais il ne pouvait deviner les grands poèmes de l'Inde. Nos romans de chevalerie, les *Romances* espagnoles, l'*Edda* scandinave, les *Niebelungen* même, n'étaient pas encore sortis de l'oubli ou de l'indifférence. L'Allemagne n'était pas assez assurée dans les voies de l'avenir pour se retourner vers le passé. Personne ne soupçonnait alors cette nombreuse famille de poèmes sans nom, conservés dans la mémoire des chanteurs, et qui offrent à la fois avec les poèmes homériques tant de

dissemblances et tant d'analogies. C'est là pourtant, je ne dirai pas un argument, mais une puissante raison de croire. De pareilles vérités ne sont pas, en effet, susceptibles d'une démonstration rigoureuse, et ce travail mystérieux de la poésie populaire, sans cesse renaissant à des périodes correspondantes de la civilisation, est assurément le spectacle le plus propre à nous pénétrer de la grace efficace qui doit ici venir en aide à la raison.

Malgré ce secours inespéré, les théories de Wolf, telles qu'elles sont exposées dans les *Prolégomènes*, dans les lettres à Heyne et dans les diverses préfaces qu'il publia en tête de ses éditions d'Homère, ont dû subir et subiront encore des modifications avant de s'établir d'une manière définitive. C'est toujours au prix de quelques concessions que les paradoxes deviennent des vérités. Les esprits penchent en général vers la conciliation; mais quelle est la juste mesure dans laquelle on doit un jour s'accorder? C'est là ce qu'il est encore difficile de prévoir. M. C. Lachmann, qui, avant de remonter aux poèmes d'Homère, avait fait une étude approfondie de la grande épopée germanique, est de tous les esprits indépendans celui qui est resté le plus fidèle aux idées de Wolf (1); il ne se sépare de lui que pour aller plus loin. M. Lachmann ne distingue pas moins de dix-huit poèmes dans l'Iliade. M. Bœckh, bien qu'il ait levé une grave difficulté en démontrant sans réplique la fausseté des inscriptions de Fourmont, fait remonter plus loin que Wolf l'usage de l'écriture. C'est aussi le sentiment d'un juge bien compétent, de M. J. Franz, sur lequel pèse aujourd'hui toute la responsabilité du *Corpus inscriptionum græcarum*. M. Bœckh suppose que dès le IXe siècle avant notre ère les poèmes homériques purent être écrits par fragmens détachés pour l'usage privé des rapsodes. Il reconnaît d'ailleurs l'origine multiple de ces poèmes, et croit rendre raison de l'inspiration commune qui respire partout, en n'admettant à cette œuvre collective que les homérides de Chio, association civile intermédiaire entre la famille et la tribu, et chargée de conserver le culte d'Homère, comme les Eumolpides celui d'Eumolpus et les Lycomides celui d'Orphée. Grammairien avant tout, c'est toujours avec un peu de peine que M. G. Hermann touche aux problèmes historiques. Il est cependant revenu plusieurs fois sur la question d'Homère (2). Après quelques variations, il semble s'être arrêté à ce sentiment qu'à une époque très éloignée et bien long-temps avant Hésiode il exista un Homère qui composa deux poèmes de peu d'étendue, qu'à ces poèmes s'ajou-

(1) Voyez deux dissertations insérées dans les Mémoires de l'académie de Berlin, et réimprimées tout récemment sous ce titre : *Betrachtungen ueber Homer's Ilias*, Berlin, 1847.

(2) Voyez *de Interpolationibus Homeri*. Lipsiæ, 1832; *de Iteratis apud Homerum*. Lipsiæ, 1840, et la préface de son édition des *Hymnes* d'Homère. Lipsiæ, 1836.

tèrent des chants nouveaux dont les auteurs restèrent inconnus. Selon M. Hermann, Homère serait le premier chanteur qui se serait élevé aux accens de la poésie épique. Jusque-là les poètes s'étaient bornés à donner des préceptes sur la conduite de la vie. La nouveauté de cette tentative expliquerait le prestige qui s'attacha au nom d'Homère et la fidélité avec laquelle ses successeurs se bornèrent longtemps aux sujets qu'il avait choisis. La trace des idées de Wolf se retrouve chez ses adversaires aussi bien que chez ses partisans, sans même en excepter M. Grote, dont M. Mérimée a récemment exposé l'hypothèse dans cette *Revue* (1). M. Welcker, dans le livre où il évoque toute cette famille de poètes homériques trop éclipsés peut-être par leur chef (2), fait l'écriture presque contemporaine d'Homère. Il ne voudrait en aucune façon sacrifier l'unité de l'Iliade ni celle de l'Odyssée; même il n'admet les interpolations qu'avec une grande répugnance; mais il distingue du moins les auteurs de ces deux poèmes, et, s'il tient à défendre l'œuvre d'Homère, il fait bon marché de sa personne. Homère lui apparaît confusément comme une ombre à travers le mirage des temps. Reprenant une conjecture d'Ilgen, il ne voit dans ce nom (ὅμηρος de ὁμηρεύειν, arranger) qu'une appellation commune à tous les poètes qui se sont donné la tâche de rassembler et de fondre harmonieusement les chants épars de leurs devanciers. Ainsi Homère ne représenterait que le second âge de la poésie héroïque, et les idées de Wolf devraient subir une sorte de transposition, sans pour cela cesser d'être vraies. Seul, peut-être, M. Nitzsch s'est tenu en dehors de tout accommodement; aussi a-t-il fait peu de disciples. La vie de M. Nitzsch a été remplie jusqu'ici par ses travaux sur Homère, et ses efforts n'ont eu d'autre résultat que d'obscurcir une question difficile sans doute à résoudre, mais susceptible au moins d'être nettement posée. Ses compatriotes même commencent à se lasser de la barbarie de son langage et du désordre de ses pensées. On peut aller chercher dans ses livres des argumens et des faits, mais personne n'est tenté d'en adopter les conclusions. M. Nitzsch se tient pour assuré qu'Homère a écrit l'Iliade et l'Odyssée; il ne parle de rien moins, pour expliquer l'invention des arts, que de nous ramener aux fables d'Orphée et de Linus (3).

Dès que les idées de Wolf furent examinées en France sans prévention, après le rapport lucide qu'en fit M. Dugas-Montbel dans son *Histoire des poèmes homériques*, elles furent accueillies avec la mesure naturelle à l'esprit français. M. Guigniaut et M. A. Viguier furent des premiers à leur donner une adhésion discrète. Un peu plus tard, M. Fau-

(1) Voyez la livraison du 1er avril 1847.

(2) *Das epische Cyclus oder die homerischen Dichter*. Bonn, 1835.

(3) Voyez *de Historia Homeri*, Hanovre, 1837, et *Erklaerende Anmerkungen zu Homers Odysse*, 1826-1840.

riel les exposa avec plus de développemens à la faculté des lettres. Habitué à se retourner complaisamment vers le berceau des peuples et des littératures, M. Fauriel avait surtout formé son opinion par la comparaison de toutes les poésies populaires. Les principes de Wolf une fois posés, il en démontra la justesse par l'analyse de l'Iliade et de l'Odyssée : c'est ce que Wolf avait omis de faire. Plus récemment, dans la chaire de littérature grecque, M. Egger a repris la même tâche avec un égal succès, et peut-être s'est-il placé dans de meilleures conditions d'impartialité en n'apportant avec lui aucun parti pris, et s'en remettant à l'examen des faits qui déterminaient ses convictions en même temps que celles de ses auditeurs (1). A ces noms nous sommes en droit d'ajouter celui de M. Letronne, et peut-être celui de M. Villemain, autant que l'on en peut juger par quelques paroles soigneusement recueillies. Que n'y pouvons-nous joindre M. Sainte-Beuve (2)! Une seule protestation sérieuse s'est élevée en France dans ces derniers temps, c'est une thèse de M. E. Havet, bien spirituellement écrite et pensée. On peut regretter seulement que l'auteur ait volontairement borné son point de vue, et, en défiance des paradoxes, se soit trop encouragé dans la sévérité de sa raison. Cette sévérité est agréablement tempérée par les formes épigrammatiques de son style, mais il y a des adversaires contre lesquels les traits s'émoussent; il faut souvent se défier de l'esprit et quelquefois même du bon sens (3).

S'exerçant à la fois par les livres et par l'enseignement, l'influence de Wolf a été immense. Chez quelques-uns de ses élèves, elle est restée dominante. A leur tête est M. Boeckh, représentant un peu exclusif, comme son maître, de l'école historique. Cette influence se retrouve peut-être avec une plus juste mesure dans les travaux d'Ottfried Müller et de M. Welcker, qui, disciples à la fois de Heyne, de Winckelmann et de Wolf, ont su concilier les droits de l'histoire, de l'art et de la poésie. Dans cette association, la part de Wolf n'est pas la moins belle : il a éclairé ceux qu'il n'a pu convaincre, ceux même qui l'ont combattu ont dû s'inspirer de son esprit; ce n'est qu'en appliquant ses principes qu'on a pu contester ses résultats. Voici cependant une voix qui s'élève contre cette longue autorité. Un archéologue éminent, mais beaucoup moins réservé dans ses conjectures que ne le feraient croire ses professions de foi, M. Ross, aujourd'hui professeur à l'université de Halle, veut absolument rompre avec la tradition des cinquante dernières années. Le manifeste qu'il a publié en tête de ses *Hellenica* est un véritable appel à l'insurrection. Il enveloppe Wolf et Niebuhr dans le même anathème. Ce

(1) M. Egger a résumé ses idées sur Homère dans une brochure intitulée : *Aperçu sur les origines de la littérature grecque*, Paris, 1845.

(2) Voyez un jugement rapide sur Homère dans les *Portraits contemporains*, t. III.

(3) *De Homericorum poematum origine et unitate*. Paris, 1843.

sont, selon lui, deux révolutionnaires, qui, ne pouvant donner carrière, dans la société où ils vivaient, à leurs instincts destructeurs, se sont rejetés sur le monde de la pensée. M. L. Ross compare sérieusement les réformes apportées dans la critique et dans l'histoire aux actes les plus violens de la révolution française. Wolf et Niebuhr ont jeté aux vents les cendres d'Homère et brisé la chaise d'ivoire de Romulus, comme en France on avait renversé le trône et violé les tombeaux de nos rois. L'auteur continue sur ce ton; jamais on n'avait prêché la modération avec des allures plus guerrières. L'Allemagne cependant paraît peu disposée à rejeter à la voix de M. Ross ses glorieux souvenirs; pas plus que la France, elle n'a envie d'une contre-révolution (1).

En laissant M. Nitzsch et M. Ross dans la solitude où ils se complaisent, on peut reconnaître un fonds commun à toutes les opinions que nous avons analysées : c'est le désir de concilier l'origine multiple des poèmes homériques avec l'ensemble harmonieux auquel il en coûte trop de renoncer. Plusieurs pas ont été faits dans cette voie. En reculant au-delà de l'époque indiquée par Wolf l'usage de l'écriture, on a diminué l'importance du travail de Pisistrate. Plus la réunion des fragmens de l'Iliade et de l'Odyssée se trouvera voisine du temps où furent composés ces poèmes, plus il sera facile de rendre compte de leur apparente unité poétique. Un fait du moins est acquis, c'est qu'il ne peut plus aujourd'hui venir à la pensée de personne de comparer l'Iliade à l'Énéide ou à tel autre poème composé savamment d'après nos procédés littéraires. Il en est de même de toutes les questions auxquelles Wolf a touché : il a pu dépasser la vérité, mais il a toujours été sur le chemin qui y mène; il a tracé la méthode qu'il convient d'appliquer à l'étude de l'antiquité, et en France il est moins nécessaire qu'en aucun autre pays de faire sentir la valeur d'un pareil service. On sait assez depuis Descartes quels sont les avantages d'une méthode légitime, alors même qu'il reste à en régler les écarts. Ce n'est pas par hasard que j'ai prononcé le nom de Descartes. Wolf a fait passer à travers l'antiquité le souffle de l'esprit moderne; il a opéré dans l'histoire des lettres une révolution analogue à celle qui au XVIe siècle régénéra la philosophie. Il a rompu avec toutes les opinions *prises à crédit*, comme dit Montaigne, et est parti du doute pour faire appel à cette critique indépendante qui est la raison appliquée aux faits du passé. Avant Wolf on jugeait les anciens d'après quelques principes préconçus, en rapportant tout à un type imaginaire, sans se rendre compte des circonstances au milieu des-

(1) Une réponse a déjà été faite à M. Ross par M. Bernhardy, l'un des disciples de Wolf qui ont le mieux gardé sa mémoire, et collègue de M. Ross à l'université de Halle, dans un discours académique sous le titre de *Epicrisis disputationis Volfianæ*. Halæ, 1846.

quelles s'était développé le génie de l'écrivain. A l'idée conventionnelle du beau, Wolf substitua celle de la vérité; il chercha surtout dans les écrits un tableau fidèle de la société qui les avait inspirés. Qu'il y ait eu excès dans cette tendance, cela est possible : il ne faut pas oublier que les restes de l'antiquité sont à la fois des monumens et des modèles; mais faire comprendre le génie antique était surtout alors le meilleur moyen de le faire aimer. On était las d'être en quête de beautés abstraites. Les esprits dégagés de toute prévention furent plus sensibles aux jouissances littéraires quand ils ne se fatiguèrent plus à les chercher. C'est là l'impression que nous cause aujourd'hui la lecture des poèmes homériques. Homère a peu perdu à être ramené aux conditions de l'humanité, à n'avoir pas fait ce qu'il était impossible de faire. Nous sommes plus sûrs ainsi qu'il est un de nous, nous nous reposons en lui avec plus de confiance. En nous révélant le vrai sens de l'œuvre dans laquelle Homère eut la meilleure part, Wolf lui a plus rendu qu'il ne lui avait enlevé. Homère, sans doute, ne se plaindrait pas d'être sacrifié de cette manière. En dépit de vaines déclamations, Wolf a ajouté quelque chose au prince des poètes, comme Phidias au maître des dieux.

C. Galusky.

POÈMES ÉVANGÉLIQUES.

LA TENTATION.

I.

Anges dont le bonheur n'est qu'une longue enfance,
Sphères où ne croît pas l'arbre de la science,
D'ici-bas jusqu'à vous quel nuage est monté
Et trouble, au fond du ciel, votre sérénité?
Est-ce bien que la terre, objet d'inquiétudes,
Tient les astres distraits de leurs béatitudes?
Vos habitans, rêveurs comme sont les humains,
Laissent la harpe d'or languir entre leurs mains,
Et, du haut des soleils que l'azur nous dérobe,
Curieux et craintifs se penchent vers ce globe.

Tels, du sommet des tours, dans les plaines, là-bas,
Les enfans des guerriers regardent les combats,
Et, devant la mêlée à leur âge interdite,
Sentent confusément que leur destin s'agite :
Ainsi l'aspect de l'homme et ce monde orageux
Vous détournent souvent de vos célestes jeux.

Or, jamais plus émus, plus tremblans qu'à cette heure,
Vous n'avez contemplé la terrestre demeure.
Tant d'étoiles jamais dans leur rayonnement,
Jamais tant de regards tombés du firmament,
Depuis les jours d'Adam et des premières larmes,
N'ont cherché notre terre avec autant d'alarmes;
Moins nombreux et moins vifs, ces feux dont l'éther luit
Scintillent dans l'azur de la plus belle nuit.

II.

C'est sur un bourg obscur que ces rayons affluent;
C'est un seuil indigent que les anges saluent;
C'est Nazareth, le toit d'un humble charpentier.
Un cep de ses rameaux l'embrasse tout entier,
Et l'ombre d'un figuier soir et matin dépasse
Le mur qui du jardin enclot l'étroit espace.
Là se parlent, assis sur le banc des aïeux,
Une femme et son fils qu'elle implore des yeux.
Recevant dans son cœur ce que le cœur adresse,
Grave et beau, le jeune homme écoute avec tendresse :

« Rien ne me sera plus quand vous aurez quitté
« L'abri de votre mère et notre obscurité.
« Mon cœur saigne déjà du sang dont vous inonde
« Le combat du désert, surtout celui du monde;
« Et la voix qui vous dit : Va, fais l'œuvre de Dieu!
« Je la sens dans mon sein comme un glaive de feu.

« Laissez-moi regretter votre enfance éphémère!
« Que la gloire du fils est pesante à la mère,
« Et combien doit trembler celle à qui Gabriel
« Annonce qu'elle engendre un envoyé du ciel!
« Le sang qu'elle lui donne est tout promis au glaive,
« Elle nourrit l'agneau pour qu'un boucher l'enlève.
« O mon fils! pardonnez la faiblesse aux adieux,
« Je vous aurais voulu moins grand et plus heureux!
« Je voudrais vous garder, toujours à cette place,
« Sous notre pauvre toit qu'éclaire votre face;
« Vous qu'attend Israël pour sauveur et pour roi,
« Je voudrais, tout entier, vous retenir en moi,
« Car vous êtes ma vie, ô mon fils; il me semble

« Qu'en ce paisible enclos nous grandîmes ensemble,
« Que toujours je vous eus m'aimant et m'écoutant,
« Et que j'ai commencé de vivre en vous portant.
« Oui, Dieu, me visitant dans mon obéissance,
« Mit la maternité si près de mon enfance,
« Qu'avant l'heure où son fruit dans mon sein eût germé,
« Avant vous, ô mon fils, je n'avais pas aimé,
« Et qu'à votre berceau j'offris, tendre et jalouse,
« Tout le cœur d'une mère et celui d'une épouse.

« Jésus! depuis qu'un ange, éveillant mon émoi,
« M'eut dit que c'était vous qui palpitiez en moi,
« En vous seul et par vous je m'attriste ou m'égaie;
« Et, dès l'heure où le fils tend ses bras et bégaie,
« Enfant dans vos baisers, jeune homme en vos discours,
« Vous m'avez été bon et consolant toujours.
« Jamais d'un mot, d'un geste appelant les reproches,
« Vous n'avez affligé votre père et vos proches.
« Un jour, — mais que de joie a payé ce tourment! —
« Nous avons accusé votre enfance un moment.
« La faute était à moi, mère sans vigilance;
« Ce souvenir encor m'est comme un coup de lance!
« Pour la Pâque, à Sion, dans la foule arrêtés,
« Nous vous avions perdu dans les solennités.
« Je sais déjà, mon fils, ce que l'absence coûte!
« Trois fois en vous cherchant nous refaisons la route;
« Ce n'est qu'après trois jours de soucis bien pesans,
« Que nous vous retrouvons, vous, enfant de douze ans,
« Enseignant dans le temple et, droit sous le portique,
« Ébranlant les docteurs dans leur sagesse antique;
« Et tous vous écoutaient, étonnés et ravis.
« Je pleurais, et bientôt vous nous avez suivis.
« Or, mon cœur conservait ce qu'il venait d'entendre.
« Dès-lors, auprès de nous, toujours soumis et tendre,
« Vous vivez en bon fils, Seigneur, et partagez
« L'humble abri de ce toit qu'en un ciel vous changez;
« Votre amour souriant sur nos douleurs y brille;
« Vous gagnez de vos mains le pain de la famille;
« Par vos travaux constans son sort est adouci;
« Depuis trente ans, Seigneur, nous vous gardons ainsi.
« Pour son œuvre aujourd'hui que l'Esprit vous réclame,
« Tout mon bonheur de mère échappe de mon ame;
« Car d'un monde ennemi je sens déjà les coups,

« Au calice de fiel je m'abreuve avant vous.
« Malheur aux flancs choisis pour porter un prophète!
« La volonté de Dieu cependant sera faite;
« Allez, — quoique mon sang puisse, hélas! en crier, —
« Faire l'œuvre du maître en fidèle ouvrier;
« Mais pour rendre, en partant, ma douleur moins amère,
« Mon fils et mon Seigneur, bénissez votre mère. »

L'homme que la colombe, aux yeux de Jean charmé,
Baptisait dans l'éclair du nom de bien-aimé,
Courba son front puissant que ceindront les épines,
Prit les mains de Marie entre ses mains divines,
Lui parla longuement d'un retour éternel,
Et partit revêtu du baiser maternel.

O famille! ô foyer! temple cher à Dieu même!
O filial amour! religion suprême!
Doux asservissement qui fait les hommes forts,
Paix qui prépare l'ame aux combats du dehors;
Loi dont les plus grands cœurs suivent le mieux les règles,
Humble nid où s'accroît l'envergure des aigles,
Joug aimé des plus fiers et des plus triomphans,
Qu'un regard maternel trouve toujours enfans!

III.

Or, poussé par l'Esprit dans ses austères voies,
Jésus fuit ce que l'homme a de plus saintes joies,
Sa mère et ses amis, la paix de son foyer,
Ses fleurs, son banc de pierre à l'ombre du figuier,
Et les rêves d'été, les sommeils sur la mousse,
Et du toit des aïeux l'obscurité si douce;
Tous ces biens que la foule a le droit de goûter,
Mais qu'aux élus le ciel montre pour les tenter,
Ces chastes biens à qui tout prophète renonce
Pour suivre un dur sentier de cailloux et de ronce.
Au voyage sanglant le fils de l'homme est prêt,
Et, marchant au désert, traverse Nazareth
A l'heure où, saluant l'aube qui la ravive,
S'éveille la cité plus fraîche et plus active.
Les joyeux artisans, par le coq avertis,
Entonnent leurs chansons au bruit de leurs outils;

Les voisins, s'abordant de paroles amies,
S'égayent à frapper aux maisons endormies.
Sur la place, déjà, les marchands étrangers
Abreuvent les chameaux de leurs faix déchargés.
La serpe en mains, plusieurs vont voir, de l'œil du maître,
Leur vigne et leur froment qu'il faut cueillir peut-être;
D'autres, se disputant sur leurs droits indécis,
Font parler les vieillards près de la porte assis;
Deux longs flots de passans se croisent sous son arche,
Le gain ou le plaisir aiguillonne leur marche.
Or, cherchant la douleur, son but et son devoir,
Jésus ceignit ses reins et sortit sans les voir.

Le matin, colorant les gazons qu'il arrose,
Faisait tout verdoyer dans une vapeur rose.
Nul vent lourd et poudreux ne ternissait encor
Les bois tout d'émeraude et les fromens tout d'or.
L'air se peuplait d'oiseaux. Fraîche, embaumée et tendre,
La campagne invitait le cœur à s'y répandre.
C'était la fenaison, et du labeur commun
Le fardeau partagé s'allégeait pour chacun.
Mille fleurs, qu'avec l'herbe abattent les faucilles,
Se nouaient en couronne au front des jeunes filles;
Les faucheurs excités redoublaient à leurs chants.
Tout transforme en plaisir le saint travail des champs,
Où l'invisible nœud des douces sympathies
Lie en gerbes, souvent, les ames assorties.
Pour l'heure un gai repas, à l'ombre du hallier,
Rassemble des faneurs le cercle irrégulier,
Et dans leur joyeux groupe ils offrent une place
Au voyageur aimé qui leur sourit et passe;
Et c'est à chaque instant quelque tableau pareil
Où l'homme a mis sa joie, où Dieu met le soleil.

Dans un vallon plus frais que les rosiers parfument,
Sur la pente opposée au bourg où les toits fument,
Près des eaux soupirant leurs bruits doux et confus,
Un palais s'abritait sous les cèdres touffus,
Un palais écarté dont le plaisir est l'hôte,
Et dont chaque ornement est le prix d'une faute.
Éteignant ses splendeurs dans l'aurore aux flots d'or,
La fête de la nuit s'y prolongeait encor.
Les conviés cherchaient la fraîcheur hors des salles;

Baignant leurs fronts fiévreux aux brises matinales,
Des couples nonchalans errent au bord des eaux.
Accoudée au milieu des hôtes les plus beaux,
Madeleine, au balcon ouvert sur les prairies,
Sourit sans les entendre aux molles flatteries.
Belle à faire oublier l'aube qui se levait,
Les yeux vers l'horizon, sans voix, elle rêvait,
En proie au vague ennui que sa pâleur atteste.
Précipitant le pas devant ce seuil funeste,
Le plus beau des humains, mais aussi le plus pur,
Marchait. Or, bien souvent de l'artisan obscur
L'image avait troublé les nuits de Madeleine;
Elle en gardait au cœur une secrète peine.
A le voir là, si près, ce passant adoré,
Elle a frémi dans l'ame, et peut-être espéré,
Et, couvrant de gaieté le frisson qui l'agite,
Elle ose le nommer de son nom, et l'invite
Aux plaisirs de sa fête, avec un regard tel,
Qu'un roi de sa couronne eût payé cet appel.
Alors l'Adam nouveau qui consentit à naître
Pour être aussi tenté, mais comme un dieu peut l'être,
Lance un regard sévère où pourtant est caché
Le pardon du pécheur sous l'horreur du péché;
Et, dans le cœur déchu que cet instant relève,
Le douloureux reproche est entré comme un glaive.
Le palais aux plaisirs fut fermé dès ce jour,
Des austères devoirs il devint le séjour;
Un baptême de pleurs en lava les souillures;
Le pauvre toucha l'or des coupables parures,
Et, dans un souvenir plongée avec ferveur,
La pécheresse eut foi la première au Sauveur.

Or, longeant à grands pas la moisson déjà blonde,
Jésus suit le chemin qui l'éloigne du monde.
Derrière la montagne aux sinueux contours
Disparaissent déjà Nazareth et ses tours;
Les bornes sur le sol déjà sont plus distantes;
Plus rares, les maisons déjà font place aux tentes.
C'est, au lieu des faneurs, la tribu des bergers.
Plus de grasse vallée et de flancs ombragés;
Dans les maigres sillons déjà percent les roches;
Tout de la terre inculte annonce les approches.
Un dernier champ d'épis côtoyant le sentier,

Autour de quelques ceps un buisson d'églantier,
L'herbe autour d'un vieux puits plus épaisse et plus verte,
Près d'une humble maison de platanes couverte
Quelques fleurs, un verger orné d'arbres choisis,
Font, au bord du désert, une extrême oasis.
Tout est propre et charmant dans cet étroit domaine;
Les chars plus élégans que le bouvier ramène,
Les arbres mieux taillés, la blancheur du bétail,
Tout montre en ce logis la joie et le travail.

Dès qu'en son vert enclos parut la blanche ferme,
Le pèlerin distrait marcha d'un pied moins ferme,
Son bâton sur le roc sonna moins rudement,
Son front de plis rêveurs se rida vaguement.
Ses regards hésitans cherchaient cette demeure;
Il semblait ne souffrir qu'à partir de cette heure
Cet intime combat dont le ciel est l'enjeu,
Et que soutient en lui l'homme appuyé du dieu.
Il a connu ce toit où tant de paix se cache,
Un lien hospitalier dès long-temps l'y rattache;
Au retour du désert à ce foyer admis,
Il y trouvait toujours des visages amis,
Car il allait souvent, comme tous les prophètes,
De la nature au loin goûter les saintes fêtes.
C'est là que par son père il était visité,
Là qu'il se souvenait de sa divinité;
Puis, quand il descendait pour rentrer chez les hommes
Et se sentir encore être ce que nous sommes,
C'était à ce foyer qu'il se disait comment
Le bonheur peut nous luire ici-bas un moment.

Dans l'heureux champ, qui semble aimer aussi ses maîtres,
Un vieillard vénéré vit comme ses ancêtres;
Sa fille, dernier fruit dont le ciel l'a béni,
Fait la joie et l'orgueil de son toit rajeuni,
L'orne de sa beauté, par sa douce prudence
Maintient dans la maison et l'ordre et l'abondance.
Que de soirs elle avait, plus belle en sa rougeur,
Accueilli sur le seuil le divin voyageur;
Sur le cèdre, pour lui, placé la blanche nappe,
Et le miel en rayons d'où le parfum s'échappe,
Et la figue, et l'olive, et le vin écumant,
Et les gâteaux pétris de lait et de froment!

Là, tandis qu'épuisant la rustique largesse,
Le vieillard et son hôte échangent leur sagesse,
Active à les servir et rêveuse pourtant,
La vierge, à leurs côtés, s'empresse en écoutant;
Quand le grave discours prolonge la veillée,
Sous le charme qui tient son ame émerveillée,
Le fuseau n'est pas moins agile entre ses doigts;
Un mot, discrètement, vient révéler parfois
Sa raison, sa candeur; puis le chant d'un cantique
Marque de doux repos à l'entretien mystique.
— Tel, en nos bois, l'oiseau, qui l'aime et le comprend,
Interrompt le discours du chêne et du torrent. —
Puis, aux soucis du jour versant les vrais dictames,
La prière du soir unit en Dieu leurs ames!
Quelle paix, quelle joie offre cette maison
Au cœur dont son enclos ferait tout l'horizon,
Au mortel investi d'un humble ministère
A qui restent permis les amours de la terre;
Qui, n'ayant à porter que sa part de douleur,
Ignore encor le poids de l'Esprit du Seigneur!
Heureux l'homme inconnu, sans mission jalouse,
Qui prendrait sous ce toit sa sœur et son épouse,
Et, dotant ce vieillard de rejetons nombreux,
D'un sort pareil au sien se flatterait pour eux!
Mais Dieu donne au prophète une loi plus sévère,
Et lui défend les fleurs qui bordent son calvaire.
Quand l'homme avec sa croix porte les croix d'autrui,
Ce qui fait nos vertus est un piége pour lui.
L'amour, qui purifie et soutient nos cœurs frêles,
Souille un cœur de lévite et fait tomber ses ailes.

Or, Jésus approchait, à tous les yeux caché
Par le buisson en fleurs sur le chemin penché;
Au travers il peut voir la cour hospitalière
Où parle en ce moment une voix familière.
Près du char des faneurs ployant sous l'heureux faix,
Le vieillard déliait ses taureaux satisfaits;
Et devant lui sa fille, ignorant qu'à cette heure
Le bonheur qu'elle rêve échappe à leur demeure,
S'offrait en souriant au baiser du matin.
Le platane ombrageait leur rustique festin.
Ah! si l'hôte adoré se détourne et se montre,
Comme ces cœurs joyeux iront à sa rencontre!

Comme ce mot : Toujours ! dit par lui sur le seuil,
Du bonheur des élus payera leur accueil !
Il le sait, et près d'eux il sent bien en lui-même
Qu'on peut se faire un ciel de la terre où l'on aime.
Plus loin c'est un combat librement entrepris :
Ici c'est le repos entre des bras chéris.
Un cœur est là qui s'ouvre, et, penché vers sa lèvre,
Demande à lui verser le flot dont il se sèvre,
Un lis qui lui gardait sa rosée et son miel;
Ailleurs c'est le calice et l'éponge de fiel !

Ah ! va-t-il s'arrêter pour respirer cette ame?
Va-t-il se souvenir qu'il est né d'une femme?
L'arbre qui sur le monde un jour doit dominer,
Dans cet étroit jardin va-t-il s'enraciner?
Et, n'offrant son appui qu'à cette jeune vigne,
Le chêne est-il perdu pour un fardeau plus digne?

Si c'est le cœur humain qui dans vous a battu,
Si c'est bien notre chair qui vous a revêtu,
Et si tout fils d'Adam, né du même lignage,
O maître ! a droit de voir en vous sa propre image,
Ce n'est ni le désert, ni la tour de Sion,
Qui vous ont vu trembler dans la tentation,
Ni le bois d'oliviers qui, le jour du supplice,
Vous a vu repousser le plus amer calice.

Il passa : la prière abrégea le combat,
Et les anges ont dit qu'une larme tomba;
Larme attestant l'effort, mais que Jésus avoue;
L'urne des séraphins la reçut de sa joue,
Et des pauvres humains par un amour brisés
Les cœurs faibles et doux y seront baptisés.

Or, il marchait, rempli de cette ardeur plus prompte
Que puise dans la lutte une ame qui se dompte,
Prêt à tous les périls que Dieu dans ses desseins
Suscite à chaque pas sur la route des saints.

IV.

Il atteignait déjà cette âpre solitude
Que l'ame des plus forts trouve souvent trop rude;
Ce royaume du vide où l'air même tarit,
Où l'homme ne vit pas si Dieu ne l'y nourrit.
Il s'offrait aux périls de ces luttes secrètes
Que cachent le désert et les longues retraites.
Seul avec l'Esprit saint, il vécut dans ces lieux
Pleins d'étranges terreurs, d'ennemis merveilleux,
Dont la nature aux yeux de l'homme qu'elle entraîne
S'entoure pour le vaincre et rester souveraine.

Durant quarante jours, sur les sommets ardus
Qu'interdit le vertige aux voyans éperdus,
Il habita, jeûnant de toute nourriture
Par l'homme préparée ou prise à la nature,
Sevrant surtout son ame, attentif à bannir
Tout terrestre aliment et jusqu'au souvenir;
Faisant place au Seigneur, rendant son cœur semblable
A la virginité de la neige et du sable;
Et, pour garder au Verbe un vase sans levain,
N'admettant rien en soi si ce n'est le divin.

Les oasis, tendant sous ses pas leurs embûches,
Étalaient devant lui leurs sources et leurs ruches,
Trésors plus séduisans, car ils sont plus cachés
Par des vagues de sable ou des murs de rochers.
Le gazon, près des puits, semé de fleurs sans nombre,
Formait pour la mollesse un lit tout baigné d'ombre;
Mille arbres y versaient leur fraîcheur et leurs fruits.
L'air au sein des rameaux éveillait ces doux bruits,
Ces souffles qui, passant sur des ames lassées,
En rêves fugitifs effeuillent les pensées,
Et, comme une poussière, en leur vol énervant,
Emportent nos vouloirs dissipés à tout vent.
Pour l'enivrer de loin et l'avoir par surprise,
Les jardins lui jetaient leurs senteurs dans la brise,
Afin qu'à son insu le charme amollissant
Avec l'air aspiré pénétrât dans son sang.

Sur un fond sablé d'or, l'eau qui brille et fascine
Creusait là, pour le bain, une fraîche piscine,
Dans l'herbe et dans les fleurs s'encadrait en miroir;
Onde flatteuse où l'homme a plaisir de se voir,
Et qui tient, l'entourant d'azur et de nuage,
Le rêveur jusqu'au soir penché sur son image.
Sur les branches bercés entre les pommes d'or,
Les oiseaux l'invitaient à cueillir ce trésor.
De leur plus frais carmin les rosiers voulaient luire;
Les lis s'étaient parés afin de le séduire,
Et d'avoir pour eux seuls les regards de ses yeux
Distraits des fleurs de l'ame et détournés des cieux.

Ainsi, pour l'arracher à sa vision pure
Et pour ôter son cœur aux hommes, la nature,
Les arbres, les fruits d'or, les brises qui chantaient,
Les sources, les oiseaux et les fleurs le tentaient.

Ailleurs, n'espérant plus le vaincre par ses charmes,
Contre lui la nature essayait d'autres armes,
Aux yeux du solitaire active à s'entourer
Des sauvages grandeurs qui la font adorer,
Et tiennent sous son joug, enchaînés par la crainte,
Ceux dont l'ame secoue une plus molle étreinte.

Les cratères éteints se rouvraient tout à coup;
Des reptiles fangeux sifflaient, dressant le cou;
De livides éclairs et des oiseaux funèbres
Sur le front de Jésus glissaient dans les ténèbres;
Furieux de subir un étrange ascendant,
Les tigres contre lui s'élançaient cependant.
Les rochers, les débris des cèdres centenaires
Croulaient sur son chemin lancés par les tonnerres;
L'orage, enfin, tâchait, en ébranlant son corps,
D'occuper sa grande ame aux choses du dehors.

Mais lui s'arme en priant d'une force paisible,
Il tient son cœur tourné vers le père invisible,
Et, l'homme intérieur dominant ce concert,
L'Esprit parle en son sein plus haut que le désert;
Nuit et jour il entend sa parole profonde,
Nuit et jour il répond, n'écoutant rien du monde,
Sans ouïr les serpens pas plus que les oiseaux

Ou l'invitation des arbres et des eaux.
Sa pensée est ailleurs, et, perçant tous les voiles,
Monte sans s'arrêter même autour des étoiles,
Et parcourt sans effroi ces lieux éblouissans
Où l'homme n'entrera que dépouillé des sens.
Ainsi, pour voir le Dieu fermant les yeux au temple,
Père, c'est bien vous seul qu'il cherche et qu'il contemple,
A genoux sur le sable aux brûlantes lueurs,
Sur les gazons baignés de sang et de sueurs.
C'est là qu'abolissant toute humaine doctrine,
Tout aiguillon charnel brisé dans sa poitrine,
Mieux qu'entre les docteurs de Thèbe ou de Sion,
De la lumière vraie il eut la vision,
Et connut, sans terreur ni mouvement superbe,
Qu'en toute plénitude il possédait le Verbe.

Divine région qui confine le ciel,
Solitude où grandit l'homme immatériel,
Il est bon de chercher sur ta lointaine grève
Ce sol vierge de pas où croît la fleur du rêve;
Où, comme deux époux que nul n'y vient troubler,
Notre ame et le Seigneur aiment à se parler!
Il est bon pour le cœur, quand la chair le gouverne,
De vêtir le cilice au fond de la caverne,
Aux impurs souvenirs d'y creuser des tombeaux,
Et de manger le pain qu'apportent les corbeaux.
Cependant, ô désert de Moïse et d'Élie,
Où sous l'ardent charbon la langue se délie,
Cime où circule un air enivrant et subtil,
Même pour les élus tu n'es pas sans péril!
Nul homme impunément, sur tes rocs téméraires,
N'aborde une hauteur inconnue à ses frères,
Et ne se croit, un jour, dans la splendeur du lieu,
Plus distant des mortels qu'il n'est distant de Dieu.
Le plus rude ennemi pour le cœur d'un apôtre,
Ce n'est pas le plaisir qui triomphe du nôtre;
Jusqu'aux neiges sans fin plus d'un sage est monté,
Qui tombera du haut de son austérité.
C'est quand les sens vaincus meurent de leur défaite
Que Satan, plus hardi, visite le prophète,
Et parfois, du ciel même envahissant le seuil,
Creuse entre l'ame et Dieu l'abîme de l'orgueil.

V.

Qui n'entrevit Satan? mais qui peut le décrire?
Quel homme, ayant vécu, n'entendit pas son rire?
Ce rire de l'abîme à l'heure où nous tombons,
Nous l'avons connu tous, hélas! même les bons.
Pourtant, lorsqu'il médite une attaque nouvelle,
Nul ne devine plus en lui l'ange rebelle,
Tant il sait sous le fard, sous l'éclat déployé,
Effacer les sillons de son front foudroyé;
Tant son or emprunté luit sur ses ailes sombres;
Tant il s'orne à propos de lumières ou d'ombres!
A voir ses yeux d'azur, ses cheveux blonds et fins,
Qui ne l'a pris souvent pour un des séraphins?
Dans les lieux les plus purs il nous cache ses piéges,
Ses feux infects couvés sous les plus blanches neiges.
Nul ne peut dénombrer les formes qu'il revêt.
L'innocence en dormant l'entend sur son chevet.
Il surgit de la lampe et des piliers du temple,
De l'austère cellule où le sage contemple.
Il se sert contre nous de nos meilleurs penchans;
Il force à nous tenter même les fleurs des champs,
La colombe, le lis, créatures fidèles,
Et dont rien n'a terni le calice et les ailes.
Mais le cœur est son lieu, c'est là qu'il vit toujours;
Vaincu même, il s'y cache en de secrets détours;
Il sait le faible endroit de l'ame la plus forte;
Dans toute région l'homme avec soi l'emporte.
Dans la nature même, elle que Dieu conduit,
Le noir esprit du mal sur nos pas s'introduit.
Il suit la liberté si loin qu'elle pénètre,
Avec elle il sortit des mystères de l'être;
Il est né de ce jour où, créant le désir,
Dieu fit don à l'esprit du pouvoir de choisir.
Et le rusé démon, dans ses métamorphoses,
Dispose en souverain de la forme des choses.
Contre l'être inconnu qui met le doute en lui
D'horreur ou de beauté s'arme-t-il aujourd'hui?
Quel sphinx ou quel serpent, quel ange au front mystique,
Cache à l'Adam nouveau le séducteur antique?
Et qui le peindra tel qu'aidé de tout son art,

Il osa de Jésus affronter le regard?
Il vient par le désert qu'il a rendu complice,
Il roule sur le roc ou sur les fleurs il glisse;
Il arrive sans bruit et de chaque horizon,
Et forme autour du cœur une étroite prison.
Mais Jésus s'est muni du jeûne et du silence,
Et l'esprit garde en lui toute sa vigilance.
Il avait vu de loin poindre cet ennemi
Qui nous cherche dans l'ombre et prend l'homme endormi;
Et, pour la lutte armé d'une ardente prière,
Il veillait et pleurait, à genoux sur la pierre.

« Mon père, disait-il, ma force est toute en vous;
« Vous seul accomplissez l'œuvre que je résous;
« Malgré ce nom de fils, dont votre amour me nomme,
« Je suis faible et craintif du jour où je suis homme,
« Et si votre vertu m'abandonne aujourd'hui,
« En moi le sang d'Adam faillira comme en lui;
« Car tout nous vient de vous, de votre sein auguste,
« La lumière de l'astre et la candeur du juste;
« Et tout s'éclipserait, l'ame et le firmament,
« Si le flot créateur tarissait un moment.
« Ce qui n'est pas de vous dans l'ame et la nature
« N'est que mal ou néant et menteuse figure.
« Tous les cœurs séparés de vous et qui croiront
« Trouver en eux leur vie et leur vertu mourront;
« Ils sont pareils au fleuve orgueilleux de sa course
« Qui refuserait l'eau jaillissant de la source.
« L'humilité reçoit, à genoux sur le seuil,
« Ce flot vivifiant rejeté par l'orgueil.
« Sur l'homme humble et contrit vos présens se répandent,
« Car vous ne vous donnez qu'à ceux qui vous demandent.
« Il suffit, en pleurant, de dire un de vos noms,
« Et tout ce qui nous manque alors nous l'obtenons.
« Autour de nous rôdant l'esprit de mort épie
« L'heure où vous délaissez la maison de l'impie.
« Telle, au soir, sur un mont d'abord clair et vermeil,
« L'ombre envahit le flanc quitté par le soleil;
« Ainsi le morne enfer occupe chaque place
« Des cœurs dont à pas lents se retire la grace.
« Versez-moi donc à flots ce rayon bienfaisant,
« O mon père, et dans moi soyez toujours présent.
« Je suis prêt au combat, Seigneur, et vous supplie;

« L'homme a fait ce qu'il peut, il pleure et s'humilie;
« C'est à vous d'enchaîner le tentateur fatal :
« O vous, souverain bien, délivrez-nous du mal! »

Or, l'Esprit saint, à qui l'humilité commande,
A qui toute prière ouvre l'ame plus grande,
Vient dans le fils de l'homme emplir, dès ce moment,
La place faite à Dieu par le renoncement.
Mais, observant de loin que Jésus se prosterne,
Déjà l'Esprit d'orgueil goûte un triomphe interne;
En son aveuglement, Satan s'est écrié :
« S'il était plus qu'un homme, il n'aurait pas prié! »
Et, préparant son dard, l'infernale couleuvre
Dont le venin jadis du Maître a souillé l'œuvre,
Voyant ce corps maigri par le jeûne et défait,
Des besoins de la chair tenta d'abord l'effet;
Car le premier conseil du prince de l'abîme
Prend avec art la voix d'un désir légitime.

« Es-tu le fils de Dieu? commande, et dans tes mains
« Ces pierres, lui dit-il, vont devenir des pains. »

Et Jésus répliqua : « L'homme, a dit le saint livre,
« Ne vit pas seulement de pain, mais il doit vivre
« De tout verbe qui sort de la bouche de Dieu. »

Alors Satan le prend et le porte au milieu
De la sainte cité, sur le faîte du temple;
Et, citant l'Écriture à son tour en exemple :
« Es-tu le fils de Dieu, ce Christ que l'on attend?
« Tu peux nous le prouver en te précipitant;
« Car il est dit que Dieu, qui d'en haut te regarde,
« Aux anges a prescrit de t'avoir sous leur garde,
« Et qu'ils empêcheront, te portant dans leurs mains,
« Que ton pied ne se heurte aux pierres des chemins. »

Satan voulait sonder, en sa vieille imposture,
L'ame du solitaire et sa double nature.
A défaut de l'orgueil, il cherche incessamment
A souffler aux élus l'esprit d'abattement;
Il les pousse à douter, à se trouver indignes
Et, pour se rassurer, à demander des signes.

Or, le saint doit trembler, et Dieu n'a pas voulu
Dès ce monde annoncer la victoire à l'élu.
Dieu commande l'espoir; mais il maintient l'obstacle
Et craint l'oisiveté qui peut suivre un miracle.

Jésus repartit donc : « Il est encore écrit :
« Tu ne tenteras point ton Dieu. »

Le noir esprit
L'emporta de nouveau sur un mont solitaire
Et, d'en haut, lui montra les choses de la terre,
Les royaumes du monde et toutes leurs splendeurs,
Tout ce que l'homme enfin poursuit de ses ardeurs.
Et Satan lui disait : « Vaut-il mieux, examine,
« Être celui qui sert ou celui qui domine?
« Vois ce qu'on fait, là-bas, de tout lâche rêveur
« Qui se dévoue au nom de saint et de sauveur.
« Choisis, ou de régner, ou de souffrir chez l'homme.
« Promène tes regards de Babylone à Rome;
« Vois dans la pourpre et l'or et dans les voluptés
« Trôner sur les mortels les princes des cités;
« Les peuples à genoux adorent leurs fantômes;
« Les tours de leurs maisons des dieux cachent les dômes;
« Leurs gloires sont à moi; trônes, trésors, palais,
« Je les donne à tous ceux en qui je me complais.
« Je te les donne à toi, pouvoir, titres sonores,
« Si, t'étant prosterné devant moi, tu m'adores. »

Paisible et patient, comme il convient aux forts,
Jésus au tentateur répondait jusqu'alors;
Mais à voir le démon revendiquer un culte,
Plein du zèle de Dieu vers qui monte l'insulte :
« Retire-toi, Satan, dit-il, retire-toi!
« N'adorer, ne servir que Dieu, telle est la loi! »

Or, Satan le quitta sans l'avoir pu connaître.
« D'où vient, se disait-il, cet humble et puissant être?
« De la terre ou du ciel? Homme, il serait tenté;
« Ange, il eût devant moi montré plus de fierté. »
Car Satan lit au fond des ames qu'il abuse;
C'est à juger les cœurs qu'il met d'abord sa ruse;
Habile à préparer à chacun son écueil,
Dans l'homme il comprend tout..... hors l'absence d'orgueil.

VI.

Esprits immaculés d'amour et de lumière!
Astres vêtus encor de la candeur première!
Séraphins dans l'extase à jamais absorbés,
Vous qui ne luttez pas et n'êtes pas tombés!
Habitans de l'azur et des blanches étoiles!
Anges supérieurs qui, voyant Dieu sans voiles,
N'en pouvez éloigner vos cœurs un seul moment,
L'homme est plus grand que vous, il est libre en aimant!
Il peut, même au Seigneur, refuser ce qu'il donne;
Il travaille lui-même à sa propre couronne;
Il achète le ciel qui ne vous coûte rien,
Et, capable du mal, il accomplit le bien.
Des périls du combat c'est lui qui vous dispense.
Pour qui ne sait qu'aimer, l'homme veut, souffre et pense;
Son front reçut pour tous, en sa noble pâleur,
Avec la liberté le bandeau de douleur.

Oui, de ton œuvre, ô Dieu! la douleur est proscrite;
Notre globe est le seul qui souffre et qui mérite,
Car toi tu ne veux pas, père tendre et clément,
Que même un vermisseau souffre inutilement.
Du sel de la douleur ta main fut économe,
Et tu l'as concentré sur le séjour de l'homme.
Ah! quand nous y portons notre croix à genoux,
C'est trop, Seigneur, c'est trop, si ce n'est que pour nous!
Mais tous sont rachetés par nos larmes fécondes;
Oh! l'homme en verse assez pour payer tous les mondes!

Tous les anges aussi, par instans soucieux,
Sur l'astre des douleurs jettent d'en haut les yeux;
Le trône de Dieu même et ses vivantes flammes
Ne leur font oublier ce calvaire des ames.
Oui, chaque être avec nous se relève ou s'abat;
Le prix dépend pour tous de celui qui combat.

Mais du démon vaincu répandant la nouvelle,
Des messagers divins l'hosanna la révèle.
Le peuple des esprits, tous les purs habitans
De ces soleils où règne un éternel printemps;

Le radieux essaim des oiseaux de l'aurore
Qui ne peut plus tomber, mais peut monter encore;
Tous ceux dont notre chute attristait le bonheur;
Les séraphins vivant de l'amour du Seigneur,
Et ceux que voit le ciel, en un moins doux partage,
Aimer moins ardemment et savoir davantage;
Et tous les fils d'Adam qui vers ce jour si beau
Aspiraient, enchaînés dans la nuit du tombeau,
Et qui, lutteurs aussi, vont, couronnés de nimbes,
Après ce grand combat sortir brillans des limbes;
Tout être enfin sentant, quoique faible et puni,
Qu'un invincible espoir lui promet l'infini;
Tout coin de l'univers que la pensée habite,
Où le désir de vie en un germe palpite,
Tout connut ce triomphe,... excepté les humains,
Car le glaive toujours doit veiller dans leurs mains!
Du repos énervant que pour l'ame il redoute,
Dieu veut nous préserver par la crainte et le doute,
Et, de peur de l'orgueil, il ne nous fait savoir
Qu'assez de nos grandeurs pour engendrer l'espoir.

Or, tous ceux des esprits qu'en leurs sphères lointaines
Le poids d'un corps trop lourd ne tient pas dans les chaînes,
Et qui, pour s'élancer dans les champs infinis,
Comme de grands oiseaux peuvent quitter leurs nids;
Tous ceux dont les destins sont attachés aux nôtres,
Et pour qui notre globe est le centre des autres,
Partis de leurs soleils, rapides messagers,
Remplissaient l'air, pareils à des flocons légers.
Ils volaient vers la terre, innombrable cortége;
Ils teignaient les sommets d'une blancheur de neige,
Et, passant tour à tour, adoraient à genoux
Celui qui triompha pour eux comme pour nous.

VII.

Les anges le servaient comme ils servait son père,
Moins timides pourtant et tels qu'auprès d'un frère;
Tels qu'auprès d'eux jadis ces divins voyageurs
Ont vu, l'urne à la main, accourir les pasteurs.

Autour du fils aîné rentré de la bataille,
Tel s'empresse, admirant son armure et sa taille,

L'essaim joyeux et fier des plus jeunes enfans,
Prenant son bouclier dans leurs bras triomphans,
Lui présentant le pain, et vers la table, en groupe,
Portant la lourde amphore et remplissant la coupe.

Chacun d'eux, à l'envi, pour apaiser sa faim,
S'employait de son mieux, archange ou séraphin,
Et remplaçait le pain qu'en sa ruse grossière
L'esprit d'orgueil prétend susciter de la pierre.
Chacun lui préparait des alimens divers;
Les célestes greniers pour eux étaient ouverts;
Chaque ange, parcourant la sphère qu'il cultive,
Moissonnait pour Jésus d'une main attentive,
Choisissant les épis et les fruits les plus beaux,
La manne et la rosée et les plus fraîches eaux,
Et du cœur des palmiers la moelle nourrisssante,
Et la séve de tout sous leurs doigts jaillissante.
Ils s'envolaient ainsi, des mondes étrangers,
En un rapide essor, dépeuplant les vergers,
Et, pour former un miel de toutes leurs merveilles,
Allaient et revenaient ainsi que des abeilles.
Mais un plus doux tribut par eux était offert
Au lutteur fatigué des combats du désert;
A ses yeux consolés par de rians prodiges
Ils venaient de Satan effacer les vestiges,
Et les noirs souvenirs que, même à son vainqueur,
Le sombre esprit du mal laisse toujours au cœur.
Ils montraient à Jésus en leur divin langage,
Où l'action vivante unit au son l'image,
Tout le bien qu'opérait sur terre en ce moment
Chaque juste avec lui concourant librement.
Des secrètes vertus lui déroulant le drame,
Ils faisaient devant lui passer toute belle ame.

Ce qu'il verrait lui-même en son propre horizon
S'il n'eût d'un corps humain accepté la prison,
A cette heure il le vit dans les discours des anges,
Et sa chair frissonna de ces clartés étranges.
Il voyait, des soleils harmonisant l'essor,
Se croiser dans l'azur leurs mille rênes d'or,
Et courir par les airs les germes impalpables
Des mondes à venir plus nombreux que les sables;
Et l'immense nature en son ordre éternel

Suivre un chemin tracé par le doigt paternel;
Et l'ordre plus parfait qu'établit en soi-même
L'ame qui suit sa loi librement et qui l'aime;
Tout ce qu'en naissant homme il renonçait à voir,
Tout ce qu'il sauvera de l'infernal pouvoir.

Dans l'ame humaine ainsi quand tout orgueil s'abdique,
Dieu lui prête souvent un regard fatidique,
Et fait voir de son ciel les vives profondeurs
A qui ferme les yeux aux mortelles splendeurs.
Tel, ayant écarté l'orgueilleuse vipère,
Jésus rentre un moment dans le sein de son père,
Et, le verbe dans l'homme étant seul écouté,
Reprend possession de son éternité.
Il habite d'avance en la cité qu'il fonde
Et dans les temps meilleurs qu'il vient donner au monde.
Au lieu de ces palais de pierre et de limon
Et des trésors impurs offerts par le démon,
Dieu fait part, en son sein, du céleste royaume
Au fils du charpentier né sous un toit de chaume.

Oui, Seigneur, au milieu de leurs tentations
Vous donnez à vos fils de telles visions,
Montrant à l'ouvrier la splendide muraille
De la sainte cité pour laquelle il travaille.
Car le présent est rude, et, pour nous soutenir,
Ce n'est pas trop, Seigneur, de voir dans l'avenir.

Tout donc lui fut montré dans cette courte extase;
Mais lui-même à sa lèvre arrachant le doux vase
Et quittant le festin par les anges servi,
Il reprit le sentier précédemment suivi,
L'âpre et l'étroit sentier qui bientôt le ramène
Aux labeurs acceptés de l'existence humaine.
Il rentre sous le toit de l'artisan obscur,
Il reprend les outils qui tapissent le mur,
Et rompt le pain grossier qui l'attend sur la table
Entre le plat d'argile et la coupe d'érable.

VIII.

Nul ne veut de ton joug que le Christ a porté
Et chacun te blasphème, ô sainte pauvreté!

Le sage même, épris des luttes qu'il surmonte,
T'appelle une douleur et le riche une honte;
Eh bien! moi, je te nomme un vrai présent du ciel!
Non! la haine en ton sein ne cuve pas son fiel.
O mère des grands cœurs, nourrice aux flancs robustes,
Dieu te donne à former les voyans et les justes,
Et tu leur fais goûter, dans l'ombre où tu te plais,
Ces fortes voluptés qui n'énervent jamais.

Salut, rustiques murs qu'on revoit avec larmes,
Où pendent des aïeux les outils et les armes!
Pain noir que la fatigue a rendu savoureux,
Et que les fils gaîment se partagent entre eux!
Compagne du travail jusqu'à l'aube prochaine,
Lampe de fer veillant sur la table de chêne!
Simple vase de terre où reste frais long-temps
Le rameau de lilas, premier don du printemps!
Livres jaunis rangés en ordre sur la planche!
Antique cheminée où le soir on s'épanche,
Place où le fils rassure, en lui prenant la main,
La mère, hélas! qui songe au pain du lendemain!
Ah! souvent quels festins apportés par les anges,
Entre l'homme et le ciel! quels radieux échanges
Quel royaume inconnu des princes et des rois
L'esprit d'en haut nous fait entre ces murs étroits!

Humble renoncement fertile en pures joies,
Nul n'arrive au repos qu'en marchant sur tes voies;
Par toi seul le désir, conservant tout son feu,
Vole à travers ce monde et va droit jusqu'à Dieu.
Ta main seule du cœur tend la plus noble fibre;
Qui refuse ton joug ne veut pas être libre,
Et nul n'aime son frère en toute charité
S'il ne te chérit pas, divine pauvreté!

Heureux qui te choisit pour maîtresse et pour guide!
Tu réserves son cœur au seul trésor solide.
Le riche, en ses ennuis languissamment couché,
N'est qu'un pâle captif à son or attaché.
Mais l'ame de tes fils, plus ardente et plus tendre,
Sur les ailes de tout est prompte à se répandre;
Elle s'en va flotter sur les soleils levans,
Sous les chênes sacrés fait ses palais vivans,

Et, s'enivrant d'air pur et de fleurs sans culture,
A pour luxe éternel l'amour de la nature.

Dieu te donne aux chanteurs pour ange gardien;
Tu tailles dans le houx leur rustique soutien;
Sous ta cape de laine ils vont de ville en ville;
Par toi leur lyre est d'or si leur coupe est d'argile.
Bienheureux entre tous ces aveugles divins
Qui mangent ton pain noir sur le bord des ravins!
Le monde, après mille ans, et sans que rien l'en sèvre,
S'abreuve encor du miel échappé de leur lèvre.
Qui ne voudrait t'aimer et te suivre à ce prix?
Ne t'éloigne donc plus; à ceux que tu chéris
N'épargne pas la faim, les maux de toute sorte,
Ange, mais au désert où l'Esprit les emporte,
Devant le vrai royaume entr'ouvert à leurs yeux,
Fais-leur goûter parfois le pain venu des cieux.
Montre-leur un moment le laurier que Dieu donne;
Mets en eux le mépris de toute autre couronne,
Pour qu'au fort des douleurs du jeûne et de l'oubli,
Quand le démon viendra, jugeant l'homme affaibli,
Les tenter à l'écart avec un pain immonde
Et leur offrir la pourpre et les trônes du monde,
L'esprit du Maître en eux se relève à l'instant,
Et qu'ils disent aussi : Retire-toi, Satan!

VICTOR DE LAPRADE.

POÈTES

ET ROMANCIERS MODERNES

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

XII.

CHARLES DICKENS.

Dombey-and-Son. — Londres, 1847-48.

Dans un pays qui possède aujourd'hui d'Israëli et Bulwer, et qui hier encore possédait Scott, il est triste de s'avouer que la popularité de Dickens est le grand fait littéraire. Et pourtant, quelles que soient vos opinions ou vos sympathies, vous ne sauriez échapper à cette conviction : en un temps où le mouvement social se fait sentir de bas en haut, où en politique les institutions les mieux défendues cèdent à la pression des masses, où en un mot la popularité c'est tout, Dickens a su se rendre essentiellement populaire. Qu'on ne le prenne pas en mauvaise part, nous n'entendons pas une de ces renommées impures qui s'élèvent en dieux lares des cabarets de carrefour : nous disons de l'auteur de *Pickwick* qu'il est populaire dans le sens où nous le dirions de quiconque

sait remuer et entraîner les masses, de Richard Cobden, par exemple; Dickens est démocratiquement, puissamment populaire. Il n'y a pas pléonasme: on peut plaire au peuple sans le flatter. Scott, l'esprit le plus impitoyable d'aristocratie, le prouva bien. Nous avouons, pour notre part, n'avoir qu'un faible penchant pour ces natures inélégantes chez qui la force supplée à tout; mais songer à nier leur action, cela ne se peut.

Ce qui prouverait au besoin l'impression profonde faite par Dickens en Angleterre, c'est l'égale exagération où tombent, à son égard, ses détracteurs et ses amis. Pour les uns, Shakespeare a trouvé un digne continuateur chez l'auteur de *Chuzzlewit*, tandis que les autres ne veulent voir en lui qu'un metteur en œuvre, plus ou moins habile, du *Newgate Calendar*. Dickens ne mérite, il faut bien le dire, « ni cet excès d'honneur ni cette indignité. » Au premier abord, on en veut à Dickens de tout ce qu'il a déjà écrit, mais plus tard on lui en veut surtout de ce qu'il n'a point écrit encore. Au lieu de dire : « C'eût été si facile de ne point faire cela, » on dit: « Il lui eût été si aisé de faire mieux, » et des deux rôles qui s'offraient à lui dans la littérature anglaise, on s'étonne de le voir si long-temps s'attacher au moins digne pour ne faire mine d'aborder l'autre que si tard.

Il existe en Angleterre un genre d'écrits il y a peu d'années encore inconnu aux autres peuples, et dont le bon goût français, s'il fût resté fidèle à ses vieilles traditions, aurait sans aucun doute garanti le reste de l'Europe. La fâcheuse notoriété d'un livre récent venu à une époque de scepticisme et d'ennui, réveillant par l'apparence trompeuse de certaines idées philanthropiques l'intérêt d'une société charitable et corrompue, a procuré à la France le triste honneur d'introduire sur le continent cette déplorable littérature. Ce n'est pas d'aujourd'hui que chez nos voisins d'outre-Manche on s'amuse à scruter les secrets du bagne et d'autres lieux immondes; les scènes de Newgate et de Saint-Giles sont depuis long-temps un thème favori pour les écrivains britanniques. Le plus précieux même des romanciers de l'Angleterre, le plus langoureux de ses dandies, sir Edward Bulwer Lytton, n'a pu se défendre de sacrifier au penchant national, et si *Paul Clifford* nous a montré le routier dans ce qu'il a de plus poétique, *Pelham* n'a point reculé devant le plus fangeux des *back-slums* (1). Toutefois cet esprit-là vient de plus loin encore. En 1727, l'immense succès du *Beggars' Opera* (2) de Gay montra assez quelle sympathie rencontraient parmi la société de Londres ces peintures des mœurs populaires dans ce

(1) Certains endroits dans Londres où se réunissent les mendians et les gueux de toute espèce, et qui correspondent à peu près à l'ancienne Cour des Miracles.

(2) Littéralement l'*opéra des gueux*.

qu'elles ont de plus abject et de plus révoltant. Des deux personnages les plus marquans de la pièce de Gay, de Peachum et du fameux capitaine Macheath, deux écoles distinctes en Angleterre ont fait comme leur type souverain. Paul Clifford, que nous venons de nommer, et le Turpin d'Ainsworth (1), ne sont, tous les deux, que la reproduction du vaillant compère que le *Beggars' Opera* a rendu célèbre. L'école d'Ainsworth, école détestable s'il en fut, à laquelle on doit *Jack Sheppard* et tant d'autres romans de la même espèce, s'est approprié le bandit courageux, le voleur à grandes façons, le *highwayman* en un mot, tandis que Peachum, le Tartufe du genre, a servi de modèle à cette foule d'astucieux coquins dont Dickens s'est en quelque sorte réservé le monopole. Il est à remarquer qu'en Angleterre, où une fausse pruderie défend que l'intérêt dramatique d'un livre repose franchement sur le développement et l'analyse des passions, les écrivains qui veulent émouvoir leurs lecteurs sont forcés d'avoir recours à l'élément terrible. Ne pouvant peindre le désordre moral, ils s'emparent des faits criminels, et, sous prétexte d'éviter le scandale, tombent dans la brutalité. Grace aussi à ce système, le roman finirait en Angleterre par ne plus exister qu'à deux conditions : ou il faudrait qu'il fût maintenu dans les régions fashionables, qu'il devînt pâle, insipide, absurde, en s'alliant aux *Silver-fork novels* de Mme Gore et *tutti quanti;* ou bien il n'échapperait pas à la catégorie crapuleuse, et alors il faudrait qu'il descendît aux *Oliver Twist*, aux *Rookwood*, et à tant d'autres pages de cette iliade de la truandaille, dont, au commencement de sa carrière, Dickens semblait vouloir se constituer l'Homère.

Quant à ce qui se rapporte à l'originalité de la *slang-literature* actuelle en Angleterre, quelques mots suffiront pour démontrer que la découverte n'en est point due à M. Dickens. Vers l'année 1823, il parut à l'un des petits théâtres de Londres une pièce dont le succès immense prouvait assez la popularité du genre, et dans laquelle les acteurs ne parlaient guère que l'argot le plus pur. Cette pièce ne faisait que mettre en action une série de gravures accompagnées d'un texte dû à la plume de Pierce Egan, et appelé *la Vie de Londres; Tom and Jerry* fut aux dessins de Cruikshanks ce que fut *Robert Macaire* à ceux de Daumier; mais, à dater de ce moment, le genre renaissait, et le *Beggar's Opera* trouvait un successeur légitime. Pendant les premières années de ce siècle, trop de grands intérêts politiques agitaient l'Angleterre pour qu'elle eût le temps de s'amuser. Si nos générations françaises ont pu passer du bal masqué à l'échafaud, et quitter l'opéra pour les champs de bataille de l'empire, de pareils contrastes ne sont pas de l'humeur de nos voisins, et la période littéraire inaugurée en Angleterre au lende-

(1) Dans le roman de *Rookwood* par Ainsworth.

main des guerres et des grands événemens devait naturellement se ressentir de son origine. Ce n'est guère que lorsque ses illustres poètes commençaient à s'éteindre que la société anglaise a cherché au théâtre et dans les lettres des élémens de distraction plus vulgaires et plus frivoles. De là la renaissance du genre populaire proprement dit, dont *Tom and Jerry* offrait le type. On se ferait difficilement une idée de la vogue qu'eut cette pièce, remarquable du reste uniquement parce qu'elle mettait en scène tout ce que le luxe de Londres cachait de misère et de vice. Depuis les ducs jusqu'aux décrotteurs, tout le monde allait l'applaudir, et, dans la foule qui encombrait les abords du théâtre, ce n'était pas chose rare que de voir des pairs du royaume disputer l'entrée aux gamins de la rue. Les places se vendaient plusieurs semaines à l'avance; les habitans des provinces accouraient en poste pour passer quelques heures à l'Adelphi; plus d'une fois, cinq guinées furent données pour une stalle; le lord grand-chambellan, que les *saints* avaient supplié d'intervenir afin de supprimer la pièce, vint la voir, et, le lendemain, y retourna avec sa femme. Chose inouie! le duc de York, frère du roi, l'héritier présomptif du trône, alla jusqu'à commander, pour son plus grand plaisir, une représentation de *Tom and Jerry*. C'était plus qu'un succès, c'était un événement, événement dont les traces subsistent encore.

De ce jour, le *slang*, la langue de *Tom and Jerry*, devint en quelque sorte la langue des clubs et des salons, et nous ne serions pas fort en peine de citer plus d'une belle lady qui, entre amis, et après dîner, parlait argot comme pas un. On a bien crié contre la cigarette de nos lionnes; Dieu sait toutes les invectives que le plus mignon *pajito* inspire à une Anglaise comme il faut; mais, s'il fallait choisir des deux, je ne sais si la fumée du cigare ne vaudrait pas mieux que ces mots ignobles et hideux qui, en s'échappant de la bouche d'une femme, vous rappellent la souris rouge sur les lèvres de Marguerite. Quoi qu'il en soit, voilà tantôt vingt-cinq ans que l'élément populaire, dans ce qu'il a de moins poétique et de plus cru, fait le fond d'une très grande partie de la littérature anglaise. Ce qu'il y a de pis, c'est que le genre même souffre aisément la médiocrité, laquelle par conséquent ne se fait pas faute de l'envahir. De là le succès étourdissant de tant d'écrivains de troisième ordre; de là aussi la persistance de certains talens appelés à mieux faire dans une voie des plus vulgaires et des plus fausses. Gay, lui au moins, s'en est tiré en homme d'esprit et en esprit fort; il s'est moqué de tout avec finesse, il a tout critiqué avec force. « Remarquez bien, dit dans l'épilogue du *Beggars' Opera* un gueux à un comédien, que dans cette pièce on voit une telle ressemblance entre les mœurs du grand monde et celles du carrefour (*high life and low life*), qu'il est difficile de dire si, dans les vices fashionables, les grands seigneurs imitent

les voleurs de grand chemin, ou les voleurs de grand chemin les grands seigneurs. » Gay se tient constamment au-dessus de son sujet, tandis que les autres, à l'exception de Bulwer, ne manquent jamais de descendre au niveau. Dickens surtout, dans ce que nous nommerons, selon l'expression convenue, sa première manière, se laisse volontiers dominer par ses personnages, et, comme ils appartiennent assez généralement à une classe infime, on devine ce que peut gagner l'auteur à cette abnégation de soi. En attendant, reconnaissons qu'il eût fallu une native distinction bien rare et une noblesse d'intelligence comme nous n'en trouvons guère la trace chez l'auteur de *Pickwick*, pour échapper à l'influence d'un genre plutôt accepté peut-être que choisi par son talent. Naissance, position, travaux de jeunesse, tout concourait à le pousser nécessairement dans la voie où il s'est élancé, et ses défauts tiennent au moins autant à sa condition et à ses premières habitudes littéraires qu'à des erreurs de jugement ou à une imperfection d'esprit.

Dickens, né en 1812, fils de sténographe, suivit la profession de son père, et, lorsqu'il eut échangé le poste de *reporter* au *Mirror of parliament* contre une situation analogue au *Morning Chronicle*, il lui vint à l'esprit d'écrire les *Sketches by Boz*. Ce premier ouvrage parut par livraisons dans le *Evening Chronicle* (espèce de reproduction de la feuille du matin), et déjà nous y voyons comme le microcosme du monde créé par Dickens. Tout s'y trouve; pas un de ses types favoris n'y manque. Cela ressemble à un cahier d'échantillons; plus tard, on taillera en plein drap; on fabriquera d'amples vêtemens (sans se faire faute même d'y introduire le double de ce que le vêtement comporte); mais l'étoffe et la couleur resteront les mêmes. Nous rencontrerons à chaque pas les figures qui, plus tard, sous leurs mille noms différens, vont partout nous frapper comme de vieilles connaissances. Fagin, Mantalini, Montague Tibbs, la veuve Bardell; l'avare décrépit et l'éternel vieillard chauve en guêtres et en gilet jaune; le condamné à mort et le garnement jovial d'où descendent Grimes, Pickwick, Bill Sykes et Sam Weller : les voilà tous; nommez-les à votre fantaisie.

Dans ce livre des *Sketches* se découvrent certaines pages, des meilleures que Dickens ait écrites. Quant à l'élément terrible, où, si l'auteur d'*Oliver Twist* l'avait voulu, il aurait trouvé plus d'une source de gloire légitime, nous ne nous souvenons pas qu'il règne quelque part avec plus de puissance que dans le fragment intitulé : *La Mort de l'ivrogne*. C'est de main de maître; mais maître de quelle école, grand Dieu! Il y a tantôt un siècle que, pour flétrir les « observateurs du désordre, » Jean-Jacques disait : « Ignorez-vous qu'il y a des objets si odieux qu'il n'est pas même permis à l'homme d'honneur de les voir? » Et plus loin : « Ne serez-vous point aussi curieux d'observer un jour les voleurs dans leurs cavernes et de voir comment ils s'y prennent pour dé-

valiser les passans (1)? » Que l'auteur d'*Héloïse* n'a-t-il pu savoir à quelles immondes idoles on devait sacrifier sa Julie? Hélas! si les belles liseuses d'aujourd'hui faisaient dételer leurs chevaux trois fois dans une soirée pour ne pas s'arracher au volume enchanteur, on découvrirait probablement que l'attrait du livre réside tout entier dans les ignobles amours d'un forçat et d'une fille des rues.

Nous le répétons, les défauts de Dickens tiennent surtout à sa condition et à ses premières habitudes littéraires. Disposant de peu de temps et de moins d'argent, attelé à une besogne ennuyeuse et dure, il trouve pourtant le loisir de livrer au public la quintessence de ce que, plus tard, il délaiera en quarante volumes. Mais sous quelle forme cela se présente-t-il? Sous celle qui, après tout, convient le mieux à son talent, et à laquelle il revient sans cesse, naturellement, et sans s'en douter; sous la forme d'articles isolés, de feuilles éparses, d'*esquisses* en un mot.

Le dernier roman de Dickens paraît, comme son premier, par livraisons; il y a loin cependant de *Pickwick* à *Dombey-and-son*. Dans celui-ci, pas un préjugé britannique d'épargné, et, pour mignon qu'il soit, pas le moindre péché qui échappe. On conçoit à peine un Anglais tirant de la sorte sur les siens. Ici, au moins, Dickens s'élève parfois à ces hauteurs où, s'il l'écoutait plus docilement, son intelligence saurait moins rarement atteindre. Le romancier ordinaire, le *raconteur*, s'efface pour faire place au moraliste, à l'observateur profond. L'observation est de deux espèces : il y a l'observation des principes et celle des faits, ou, si l'on aime mieux, celle des effets et celle des causes. « Les faits sont inféconds et sans racines, » disait Bolingbroke. « Ce sont des plantes parasites, » dit Jean-Paul, « toujours prêtes à s'accrocher à la tige de toute idée. » Or, voilà (à part le talent, envisagé ici comme simple instrument de la pensée) ce qui constitue la différence entre Shakespeare et Walter Scott: l'un étudie l'effet, l'autre la cause. — Tout, dans ses débuts, semblait désigner à l'auteur de *Pickwick* une place dans la première de ces catégories; rien chez lui n'annonçait que jamais il dût s'élever au-delà de l'observation la plus minutieuse, je dirais presque de l'espionnage du fait. Cependant ses deux ou trois derniers ouvrages sont venus démontrer que peut-être se pressait-on trop de ne voir en lui que trivialité d'instinct. Quand à trente-cinq ans on peut, au nom de créations telles que le *Cricket on the hearth*, *Barnaby Rudge* et *Dombey-and-son*, réclamer l'indulgence pour ses fautes passées, on y a droit, eût-on même sur la conscience plus de *Nicholas Nickleby* et d'*Oliver Twist* que Dickens.

Dans son roman nouveau, Dickens attaque surtout une classe que

(1) *Nouvelle Héloïse*, vol. II, lettre XXVII.

l'on peut en quelque sorte regarder comme le type de la nation anglaise en ce qu'elle a de plus positif et de plus puissant. M. Dombey, avec son habit bleu boutonné jusqu'au menton, sa cravate blanche et ses bottes qui crient à chaque pas, représente, dans toute sa *respectabilité* inflexible, cette *middling class* souveraine qui, lorsqu'elle se produit dans l'industrie ou la banque, a nom Baring, Coutts ou Arkwright, et, lorsqu'elle gouverne les affaires de l'état, s'appelle sir Robert Peel. Cette morgue bourgeoise est fort intéressante à étudier, et le négociant de la Cité, dont les vaisseaux sillonnent toutes les mers, et qui, se concentrant dans la perpétuelle préoccupation de sa fortune, arrive à ne s'envisager que comme une abstraction, une raison sociale, une *maison* enfin, est un des types les plus curieux de l'Angleterre. Ce n'est point là la société proprement dite, le monde, et, pour avoir fait connaissance avec ces rois de Leadenhall-street, on n'aura pas la plus légère idée des salons du West-End. C'est quelque chose de plus, c'est l'expression la plus complète de la nation (la nation officielle s'entend). On l'a souvent dit, Londres ne manque pas de ressemblance avec les républiques italiennes; seulement, à Venise ou à Gênes, on entrait aristocrate dans le commerce, tandis que nos voisins arrivent par le commerce à l'aristocratie. De là toute la différence; puis aussi le climat peut bien entrer en ligne de compte. Qui sait ce que seraient devenus les Mocenigo, les Doria, les Dandolo, si, au lieu de se refléter dans l'azur de l'Adriatique, leurs palais se fussent baignés dans l'onde boueuse de la Tamise? L'impénétrable brouillard qui, pendant huit mois de l'année, enveloppe la Cité de Temple-Bar à Blackfriars-Bridge, épaissit terriblement les esprits. Si donc une fois on a eu le courage de passer un jour de Noël dans le voisinage de Bow-Bells, et qu'on ait goûté du *plum-pudding* et du *fog*, on s'étonnera moins que les marchands de Londres ne ressemblent pas aux marchands de Venise, et on sera mieux en état d'apprécier M. Dombey. Dans ce qu'on appelle la bonne société, il faut, pour saisir les nuances nationales, un tact autrement délicat que celui de l'auteur de *Pickwick;* mais, pour connaître l'Anglais dans ce qu'il a de plus essentiellement *lui*, il suffit du *country gentleman* et du *city merchant*. Le premier, Fielding, dans *squire* Western, l'a immortalisé; le second, Dickens, vient de s'en emparer avec un succès presque égal.

M. Dombey, c'est l'homme-comptoir. Il s'identifie tellement avec sa maison, que l'unique préoccupation pour lui, c'est de redevenir *Dombey-and-son*. Dombey père et fils ont si long-temps trôné conjointement dans la Cité, que le représentant actuel de la race, seul de son nom depuis la mort de son père, ne demande au ciel qu'une chose : de lui envoyer un fils, non pour l'accroissement de son bonheur personnel (il n'y songe même pas), mais pour compléter en quelque sorte sa rai-

son sociale. M. Dombey est impitoyable pour tout ce qui l'entoure; dans l'excès même de cet égoïsme naïf et convaincu, il se trouve cependant quelque chose qui l'excuse. Il croit si bien en lui, il est si intimement persuadé que la plus heureuse destinée serait de le servir, lui, et de vivre et de mourir à la peine, que franchement on ne peut guère lui savoir mauvais gré de vouloir imposer l'obligation de ce dévouement absolu à tout ce qui l'approche. Dès les premières pages du livre, Mme Dombey meurt pour avoir donné le jour à un fils. « Après cela, dit la sœur de M. Dombey, je puis tout pardonner à Fanny! » Or, remarquez que le seul tort de Fanny, créature angélique s'il en fut, est d'avoir mis au monde une fille quelque six ans auparavant. « Une fille! s'écrie l'auteur; mais qu'était-ce donc, bon Dieu, qu'une fille pour *Dombey-and-son?* une espèce de monnaie n'ayant cours, un garçon de bas aloi, rien de plus! » Aussi là-dessus se base le roman. Mme Dombey se laisse mourir faute d'énergie, à ce que disent les assistans. « Elle n'a pas voulu *prendre sur elle,* dit sa belle-sœur mistress Chick; il fallait se décider à vivre; mais, que voulez-vous? elle n'est pas une Dombey! » *She should have made an effort!* Ce mot, par lequel tout se résume, est plus anglais que tout le reste. Il existe en Angleterre une race de femmes qu'on découvrirait, je crois, difficilement ailleurs; véritables viragos, chez lesquelles la force physique supplée à tout, et qui n'ont que paroles de réprobation et de mépris pour les organisations délicates et frêles. Dickens réussit à merveille dans la peinture de ces mégères, et mistress Chick n'est certes pas la seule qui, de sa voix antipathique, dirait à une mourante : *Prenez donc sur vous!*

Mme Dombey morte, il reste à son mari deux enfans, dont l'aînée, nous le savons, ne compte pas. M. Dombey ne s'aperçoit de l'existence de sa fille que parce que son héritier, l'espoir de sa maison, ce fils tant désiré, ne peut être heureux loin de sa sœur. Tant que vit son frère, Florence est nécessaire, et, si on ne la considère guère, on la tolère du moins; mais, du jour où s'éteindra ce rayon d'espérance, sa fille ne représentera aux yeux de M. Dombey qu'un triste et importun souvenir. Dickens est fort heureux dans ses portraits d'enfans, charmans pastels dont toutefois on se fatigue à la longue, comme de tout ce qui se répète et se reproduit à l'infini. L'absence de variété et de véritable imagination est telle chez l'auteur de *Pickwick* que non-seulement les mêmes personnages reviennent partout et toujours, mais que les mêmes ressorts les font mouvoir, et qu'ils courent tous les mêmes aventures. Pickwick et ses compagnons, Nicholas Nickleby, le grand-père dans *Master Humphreys' Clock,* M. Dombey lui-même, Martin Chuzzlewit, M. Pecksniff, tous partent d'un point donné pour chercher les incidens sur la grande route; jamais l'action ne se noue et ne se dénoue sur place; d'ordinaire elle finit par tomber au beau milieu d'une troupe de

comédiens ambulans. Dans *Dombey-and-son*, tout le monde part. Florence et son frère partent pour Brighton, M. Dombey pour Leamington, Walter Gay pour les Grandes-Indes, et Solomon Gills pour on ne sait où. L'essentiel c'est qu'on s'en aille; une fois parti, le reste se trouvera. Ceci n'empêche pas qu'il n'y ait dans le nouveau roman de Dickens des traits d'une beauté singulière, d'une extrême vigueur et, disons-le bien, d'une incontestable poésie.

Le principal moyen poétique de Charles Dickens réside, comme chez les Allemands, dans l'intervention des élémens ou d'une chose inanimée; il tire de là parfois les plus heureux effets. Ainsi, dans *Martin Chuzzlewit*, c'est le vent soufflant à travers les plaines de Salisbury qui fait comme le refrain de la ballade. Dans *l'Horloge de maître Humphrey*, c'est le bourdon de Saint-Paul; dans le *Cricket*, c'est le cri-cri lui-même; dans *Dombey*, c'est la mer. Chaque vague qui, aux galets de la plage, jette la frange de son écume argentée apporte au cœur de l'enfant maladif des paroles mystérieuses, des paroles que lui seul comprend. Comme ce pauvre petit n'est autre que la moitié absolument nécessaire de la maison *Dombey père et fils*, comme il est indispensable qu'il sache augmenter ses immenses richesses avant même de savoir si jamais il en jouira, son père ne trouve rien de mieux que de le placer à Brighton dans la pension célèbre du docteur Blimber. Bien que fort précoce, on conçoit qu'en fait de latin et de grec le jeune Dombey ne porte qu'un mince bagage avec lui. Miss Cornelia Blimber devient donc pour le moment l'institutrice de l'enfant, et le seul aspect de ce bas-bleu a de quoi vous glacer. Cornelia ne vit qu'avec les morts, et, ainsi que sa mère, passe ses jours à accuser le destin qui ne l'a point voulu faire naître du temps de Cicéron. On devine qu'en pareille compagnie le pauvre petit Dombey languit et s'étiole. Des lunettes vertes de sa pédante maîtresse se projette sur lui je ne sais quelle lueur blafarde; à sa poitrine fatiguée n'arrive qu'un air poudreux surchargé des émanations malsaines de vieux livres moisis, parfum favori de la docte fille, qui, pour tout délassement, s'occupe à « fouiller comme un fossoyeur les tombeaux des langues mortes. » De cette cage pourtant l'enfant a vue sur la mer, et le murmure des vagues lui livre sans cesse le secret de sa triste destinée. Il s'habitue peu à peu à la mort, ou plutôt à la séparation passagère d'avec ceux qu'il aime, car, ainsi que tous les êtres flétris dès l'entrée de la vie, il entrevoit le ciel d'où son ame est à peine descendue, et, au moment de quitter la terre: « Florence, » dit-il, faisant allusion à un tableau du Christ qu'il aimait à contempler à la pension, « dites-leur que ce n'est pas assez *divin*. A mesure que je m'en vais, je vois briller plus clairement la lumière qui couronne la tête. » Puis reviennent alors, comme refrain, faisant chœur et expliquant en

quelque sorte la scène, les vagues, les éternelles et murmurantes vagues.

Les deux personnages les plus remarquables et les plus originaux du nouveau roman de Dickens sont, sans contredit, le fils Dombey et mistriss Skewton. Lorsque l'enfant sur lequel reposaient toutes ses espérances n'est plus, M. Dombey se décide à se marier une seconde fois. C'est une jeune veuve, Édith Granger, qu'il choisit pour porter l'insigne honneur de se nommer mistress Dombey. Édith, belle, jeune et fière, a toute sa vie subi le joug d'une de ces épouvantables mères comme il s'en trouve tant dans la société anglaise. Mme Skewton appartient à une famille aristocratique; elle s'est vue célèbre pour sa beauté, et, dans sa hideuse vieillesse, ne peut oublier le nom de Cléopâtre que lui ont valu ses triomphes d'autrefois.

C'est un des grands mérites de Dickens d'effleurer çà et là les questions sociales et d'en faire, sans prétention, comprendre la profondeur. Lorsque, dans le *Cricket on the Hearth*, John Peerybingle discute avec lui-même la nécessité de chasser l'épouse qu'il croit infidèle, et que la voix du grillon s'élève de l'âtre pour lui rappeler la douce paix du foyer, et toutes les joies de ce petit univers domestique dont sa femme est comme le génie ordonnateur, l'écrivain nous force, malgré nous, à étudier certains problèmes des plus difficiles de notre société civilisée, tout en n'ayant l'air que de nous intéresser à un conte bleu. C'est en cela surtout que Dickens a du rapport avec Jean-Paul. Que de fois en le lisant nous avons pensé à la préface de *Quintus Fixlein* et à cette jeune fiancée d'un vieillard dont l'ignorante sérénité fait pleurer de tristesse son compagnon de voyage! Molière est le suprême maître du genre, et qu'on ne s'effarouche pas de ce rapprochement entre le poète du siècle de Louis XIV et le philosophe de Baireuth : pour qui les connaît tous deux à fond, l'analogie est plus réelle qu'on ne le pense, et pour s'en persuader il suffit de lire l'*École des femmes* et *Georges Dandin*. Eh bien! le procès que fait Angélique aux mariages de convenance, dans une scène où les neuf dixièmes des spectateurs trouvent à rire, Dickens, sous des dehors bien plus frivoles encore, le fait par Mme Skewton et sa fille au système d'éducation à la mode en Angleterre. Quoi de plus affligeant en effet, la plupart du temps, que les rapports de mère et de fille dans la vie fashionable de Londres? De toutes les monstrueuses anomalies qui vous frappent dans la société britannique, il n'en est aucune, à mon avis, qui doive vous choquer davantage que cette réunion d'une jeunesse sans pudeur et d'une vieillesse sans dignité. Hâtons-nous de le dire pourtant, et constatons-le bien : nous entendons ici parler uniquement de ce qui se passe dans cette société, plus factice à Londres que partout ailleurs, dans la société aristocrati-

que, serre chaude qui fournit à foison les primeurs de tous les vices. Encore un coup, si vous voulez vous faire une idée de ce qu'est véritablement la dame anglaise, la *English gentlewoman*, c'est-à-dire un des types féminins les plus admirables qu'il y ait sur la terre, ne la cherchez pas à Londres; cherchez-la dans les châteaux des lointains comtés, dans ces antiques *halls* dont le toit respecté offre à des générations sans reproche un abri séculaire; car, s'il n'y a rien au monde de plus innocent et de plus simple que la jeune fille des provinces en Angleterre, il n'y a au monde rien de plus impur que la *fashionable girl* du West-End; et c'est à celle-là que dans le roman de Dickens nous avons affaire. Mme Skewton voit dans la merveilleuse beauté de sa fille un capital dont le placement doit lui rapporter de gros intérêts. Veuve à trente ans et ruinée, Édith se laisse encore revendre par sa mère à M. Dombey; mais, pour être juste, ajoutons qu'elle ne feint en aucune manière une affection qu'elle ne ressent pas, et semble lui dire, avant comme après le mariage : « Vous m'avez achetée, je ne vous dois plus rien. » Dans la conduite de la fille se trouve la punition de la mère. Jamais des lèvres orgueilleuses d'Édith ne tombe une parole de tendresse pour celle qu'elle regarde, au fond de son cœur, avec horreur et mépris. Lorsqu'elles se trouvent seules, le silence n'est rompu que par les lamentations de Mme Skewton sur l'ingratitude de sa fille et les âpres reproches de celle-ci. Quand Édith daigne répondre à sa mère, elle trouve des accens d'indignation et d'amertume qui font frémir. Il y a je ne sais quoi de terrible dans cette révolte de la nature contre son principe, et, à l'aspect de la honte clouée au front de la vieillesse par la main qui eût dû être son appui, on se voile comme devant un sacrilége.

Un jour vient pourtant où s'écroule l'édifice des charmes grimaçans de Mme Skewton. Cosmétiques, essences, fausses dents et faux cheveux, rien ne sert plus. La décrépitude est là, l'impitoyable paralysie se montre menaçante, et à sa dernière partie de whist écrase l'épouvantable vieille. Elle tombe, inerte, idiote, sans conscience, sans paroles, sans regard, et, morte avant d'avoir cessé de vivre, on la dépose sur la couche qu'elle ne quittera que pour le tombeau. Le tableau de la mère et de la fille à cette heure suprême est une des scènes les plus dramatiques et les plus vigoureuses que nous connaissions. Touchée de pitié devant ce cadavre vivant, la fille veut pardonner à la mère, et ne peut faire pénétrer jusqu'à cette intelligence obscurcie l'annonce d'un miséricordieux oubli. Un sourire hébété entr'ouvre seul les lèvres de la mourante. Édith, atterrée jusque dans son invincible orgueil, tombe à genoux et lève ses mains jointes au ciel. Une voix vient du lit; Édith prie avec ferveur; la voix s'entend encore : « Arrangez mieux mes rideaux roses. » C'est là le murmure qui frappe l'oreille tendue de Mme Dombey. Elle se lève, se penche sur le lit : sa mère est morte!

Elle n'a retrouvé la parole que pour entourer d'une dernière précaution sa beauté disparue, dont le regret la poursuit encore pendant son agonie.

La partie réelle du drame achevée, le lyrisme reprend son cours. « Nuit après nuit se passe, dit l'auteur; la lumière brûle au bord de la fenêtre; le corps gît étendu sur sa couche. Édith veille toujours à ses côtés, et les vagues les appellent toutes les deux pendant la nuit entière. Nuit après nuit! les vagues s'enrouent à répéter leurs mystères; les oiseaux de l'Océan voltigent, les vents et les nuages fuient sans laisser de traces; deux bras blancs s'étendent au clair de lune, et montrent là-bas, bien loin, le pays invisible. » On pense, malgré soi, à la chanson de Thékla. Ce lyrisme est une partie essentielle du talent de Dickens; il ne peut s'en défaire, et en Angleterre on n'en tient pas suffisamment compte. Ainsi, dans *Barnaby Rudge*, la plus complète de ses œuvres, la cloche qui sonne si bien à travers tout le livre que le lecteur lui-même croit l'entendre, n'est autre que l'élément lyrique mis au service de la terreur, c'est-à-dire le fantastique à la manière des Allemands, de Hoffmann, de Kerner, d'Uhland et de l'école des Souabes. Si Dickens n'eût écrit que *Barnaby Rudge*, je n'hésite pas à dire que ce livre l'eût placé auprès de Scott. Par malheur pour le succès de ce remarquable ouvrage, trop de compositions de Dickens l'avaient précédé, compositions indignes de se placer sur le même rang. Ceux qui avaient applaudi l'auteur de *Nicholas Nickleby* et de *Pickwick* ne le retrouvaient guère dans l'histoire de l'idiot et de son corbeau, et ceux qui n'auraient eu qu'admiration sans réserve pour *Barnaby* se rappelaient trop défavorablement le caractère de ses premiers écrits pour vouloir en aborder de nouveaux.

Nulle part, ni dans Scott, ni dans Lewis même (les deux écrivains anglais qui ont le mieux exploité le sentiment de l'effroi), ne se rencontre une plus profonde entente du terrible que dans *Barnaby Rudge*. De nos jours, où l'on abuse de tout, on a naturellement aussi abusé de la terreur; il s'en est suivi, chez la plupart des lecteurs, un certain dégoût pour tout ce qui semble, au premier abord, appartenir au domaine du mélodrame. Nous disons tout ce qui semble, parce que nous croyons qu'ici encore on s'est peut-être plus pressé de condamner que de comprendre. La terreur est de deux espèces, réelle et fantastique; l'une s'adresse à l'imagination, l'autre aux sens. Les grands poètes savent quelquefois exciter la terreur fantastique, presque jamais la terreur réelle. Macbeth et Hamlet font penser, rêver surtout; mais ni le spectre du roi de Danemarck errant au clair de la lune sur les remparts d'Elsineur, ni celui de Banquo s'asseyant à la table de son meurtrier, ne produit dans l'ame du spectateur l'espèce d'épouvante que savent y porter d'autres écrivains moins illustres. On a l'esprit trop

préoccupé des hautes questions philosophiques soulevées par le poète pour se laisser émouvoir à la vue d'un spectre dont l'apparition n'a, du reste, pour but que de nous plonger plus avant dans l'abîme de la spéculation. Shakespeare une seule fois, dans *Othello*, a franchement abordé le terrible; mais là encore le poète se fait trop sentir, et, quelle que soit la réalité de la scène, la part de l'*idée* (comme disent les Allemands) est si grande, que l'on finit, avant que Desdemona ait exhalé son dernier soupir, par voir dans le More un type et par rechercher le sens obscur de son monologue d'entrée. La terreur étant peut-être la plus personnelle de toutes nos sensations, nous n'accordons le privilége de nous en inspirer qu'à la peinture de certaines situations où nous pourrions être placés nous-mêmes; par conséquent, ce qui se passe dans une sphère au-dessus de la nôtre intéresse notre intelligence seule et ne trouble guère notre système nerveux. « C'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens, » dit Dorante dans *la Critique de l'École des Femmes;* mais c'en est une encore bien plus étrange, selon nous, que celle de les faire trembler. Ne fait pas peur qui veut, et celui qui parvient à exciter chez un lecteur intelligent un sentiment de véritable effroi, possède pour le moins une certaine puissance dont il est impossible, quelles que soient d'ailleurs vos opinions, de ne pas tenir compte. En fait de terreur fantastique, les Allemands surpassent tout le monde, et Hoffmann, Zacharias Werner et d'autres, trop nombreux pour les nommer, demeureront toujours les maîtres d'un genre né dans le moyen-âge sur les bords des grands fleuves de la Germanie. Quant à la terreur réelle, nulle part elle ne se retrouve plus fréquemment ni mieux comprise que parmi les écrivains anglais. Où est celui d'entre nous qui n'a frémi à l'aspect de cette jeune fille accroupie au coin d'un foyer éteint, qui, du couteau sanglant que tient encore sa main, montre, insouciante et folle, le cadavre de son fiancé. Jamais on n'a plus victorieusement accompli une tâche plus difficile. Faire jouer tous les ressorts qu'on flétrit aujourd'hui du nom de mélodramatiques sans que le mot de mélodrame vienne à la bouche de personne, c'était, à coup sûr, une rude entreprise, et dont sir Walter Scott s'est tiré avec un rare bonheur dans *Lucie de Lammermoor*. Plus les faits sont de nature à inspirer l'épouvante, plus tout ce qui les entoure doit être simple et naturel. C'est là que viennent échouer la plupart de nos romanciers français, toujours occupés à vous faire pressentir ce qui devrait au contraire vous surprendre, et à vous faire deviner, à *son air fatal*, le héros ou l'héroïne dont le crime ou l'infortune sert de base à un récit tragique.

Si l'auteur de *Pickwick* s'était borné à évoquer l'élément terrible, il se fût assuré une réputation qui ne lui eût rien laissé à envier aux plus

célèbres parmi les Allemands. Dickens unit, chose fort rare, les deux genres du terrible : le fantastique et le réel. Si parfois les faits qu'il raconte sont d'une vérité à faire dresser les cheveux, il sait aussi les entourer de ce mystère qui tient de la fable, et s'adresse surtout à l'imagination. Ainsi, dans *Barnaby Rudge* par exemple, avec quelle admirable puissance d'exécution ce double effet de terreur se développe! Rudge lui-même est d'une réalité absolue; mais la cloche! c'est là que Dickens montre une habileté et un talent merveilleux à concilier le fantastique et le réel. Rudge, le père de l'idiot Barnaby, a tué son maître, M. Reuben Haredale, il y a de cela vingt-deux ans. En lui portant le coup fatal, le meurtrier n'a pu empêcher que la main de sa victime ne saisît le cordon d'une cloche qui pendait près de son lit, et dont le son pouvait servir dans l'occasion à rallier autour du château les voisins d'une lieue à la ronde. Aux derniers gémissemens de l'homme qu'il a égorgé se mêle pour l'assassin la plainte funèbre d'une voix d'airain. Il fuit, et, pour cacher son crime, en commet un autre. Quelques mois après, on découvre dans un étang le corps d'un homme noyé, revêtu des habits de Rudge, l'intendant, lequel a disparu en même temps qu'un garçon jardinier la nuit de l'assassinat de M. Haredale. Le jardinier dès-lors porte la peine du double meurtre; mais Rudge ne peut demeurer dans son exil volontaire. Le sang versé le poursuit, et il revient. « Aussi sûrement que l'aimant attire le fer, dit-il en parlant de sa victime, aussi sûrement cet homme mort, du fond de son tombeau, pouvait m'attirer à lui quand et comme il voulait. » Cette influence mystérieuse sera la cause de sa perte, et là où s'est commis le forfait aura lieu l'expiation.

Dans les émeutes de l'année 1779, connues sous le nom de *Gordon Riots*, le frère de Reuben Haredale et l'héritier de sa fortune se voit en butte, comme catholique, à la fureur d'une populace exaspérée. Les rebelles parcourent le pays par bandes, dévastant et pillant de tous les côtés. Le *Warren*, c'est ainsi que s'appelle la propriété de M. Haredale, est la proie des flammes. Un voyageur solitaire, enveloppé dans son manteau, se présente à la porte de l'auberge du village et demande quelques informations sur la direction prise par les insurgés. Au moment où il se prépare à sortir, le son d'une cloche d'alarme porté sur le vent du soir frappe son oreille, et une lueur vive illumine tout le pays alentour. « Ce n'était pas le rapide changement de la nuit en cette horrible clarté, ce n'étaient point les cris et les hourras lointains, ni le soudain bouleversement de la sérénité nocturne, ce n'était rien de tout cela qui foudroyait cet homme, c'était *la cloche!* Ses yeux sortaient de leurs orbites, ses membres tremblaient, puis, levant un bras en l'air, il fit comme le geste de quelqu'un qui donne un coup mortel; ensuite il

se boucha les oreilles, et, avec un cri épouvantable, se mit à courir par la campagne comme un fou. Toujours, toujours la cloche sonnait et semblait le suivre. La clarté devenait plus brillante, les hurlemens plus distincts, la chute de corps pesans ébranlait l'atmosphère, des fusées d'étincelles montaient aux étoiles; mais plus puissante que tout, tendant plus vite vers le ciel, mille fois plus terrible encore, révélant de monstrueux secrets, parlant le langage des morts.... oh! la cloche! la cloche! »

La cloche, sonnée au milieu du tumulte par une main invisible, attire Rudge (car c'est lui, on l'a déjà deviné) vers les lieux de son crime. Il cède à une force invincible et se traîne, à moitié fou, par les sentiers du parc, comme un animal blessé qui cherche un gîte pour mourir. La voix fatale l'attire à l'endroit même où le sang a coulé, et là, lorsque les rebelles ont opéré leur retraite, il vient errer au milieu des décombres fumans qu'éclairent les pâles rayons de la lune; mais il n'est pas seul : un autre veille près de lui. Le frère de la victime, Geoffroy Haredale, revient, lui aussi, sur la fin de la nuit, contempler les ruines de sa demeure héréditaire. La scène qui suit son retour est d'une puissance dramatique extrême. Pendant que M. Haredale examine l'extérieur de la tourelle dans laquelle est mort son frère, Rudge, qui l'a aperçu, essaie de se glisser le long d'un escalier intérieur, à moitié épargné par le feu; mais la destinée ne dort pas. Le pied du meurtrier glisse, une pierre croule. « Qui va là? » s'écrie M. Haredale. Une seconde pierre se détache; — un instant encore, et l'abîme recevra l'assassin! Un seul moyen reste, la corde qui pend près de l'escalier. Poussé par l'aveugle instinct de la vie, il la saisit et descend ainsi; mais, au moment de toucher la terre, qu'entend-il? La cloche! C'est lui-même qui l'a sonnée. A ce son si familier (familier surtout à ceux qui n'ont pas oublié la mort de Reuben), M. Haredale s'élance, et, d'un bond, se trouve en face de l'assassin, qu'il terrasse avec un cri de joie sauvage, un cri de triomphe en même temps que de vengeance. « Pourquoi t'es-tu laissé saisir? » dit plus tard à Rudge un de ses compagnons de prison. — « Parce que, répond-il, il y avait entre cet homme et moi quelqu'un qui le poussait, lui; c'était *là* qu'avait coulé le sang; je savais bien que là aussi se terminerait la chasse. » Ceci rappelle le misérable qui, dans *Oliver Twist*, après avoir égorgé sa maîtresse, ne peut se délivrer de l'obsession perpétuelle qu'exerce sur son esprit le souvenir du regard de l'infortunée à l'heure de sa mort. Partout ces yeux effroyables le poursuivent de leur implacable rayon. Il est sur le point d'échapper à la justice; il sort par une lucarne donnant sur une allée déserte, et, à l'aide d'une corde, il pourra gagner la rue; mais tout à coup : « *Les yeux!* » s'écrie-t-il; et, perdant l'équilibre, il tombe du haut du toit, littéralement foudroyé, ainsi que le dit Othello :

This look of thine will hurl my soul from heaven
And fiends will snatch at it.

On le voit, Dickens ne se pique guère de variété dans ses inventions, et ce ne serait point chose difficile que de trouver dans chacun de ses romans des personnages à tous égards analogues à ceux que l'on connaît déjà; mais, parce que la reproduction d'un même type revient à tout instant, cela n'empêche pas que le type ne soit essentiellement original en soi. Ainsi, dans ce roman de *Barnaby Rudge* par exemple, si l'on excepte le personnage de Rudge le père, qui ressemble à celui de Bill Sikes, tout est original. Si nous voulions chercher un modèle à Barnaby lui-même, nous ne le découvririons peut-être que dans Madge Wildfire, la folle de *la Prison d'Édimbourg*. Et sir John Chester? C'est, à coup sûr, là une des plus remarquables créations de notre temps, remarquable surtout par le milieu dans lequel Dickens l'a placée. Mettre en scène un *gentleman* qui a plus fait qu'il ne faudrait pour se voir pendre à Tyburn; un malfaiteur de la plus noire espèce, cachant ses crimes sous les dehors d'une élégance exquise, et accablé sous les douces flatteries de la bonne société; un dandy qui, de peur de se compromettre, refuse de sauver son propre fils (fils naturel, il est vrai) de l'échafaud, et qui, en refusant, prend son chocolat mignonnement; faire admirer en Angleterre un pareil tableau, c'est nous reporter au temps où lord Chesterfield donnait à Philippe Stanhope certains conseils que nous savons, et où Hogarth peignait *le Mariage à la mode* (1). C'est là, si nous ne nous trompons, le seul essai tenté par Dickens de reproduire les manières de la haute société anglaise, et encore l'action se passe-t-elle dans un temps éloigné du nôtre, et dans des situations, il faut le dire, exceptionnelles; car nous ne supposons pas qu'il y ait dans le monde beaucoup de sir John Chester, quoi qu'ait dit sir Bulwer Lytton, dans *Lucretia*, sur la fréquence des crimes au sein des hautes sphères sociales. Toutefois la tentative a réussi à merveille, et l'auteur de *Pickwick* a montré qu'il saurait aussi bien faire tenir à ses personnages la langue des salons que celle des carrefours, à condition pourtant qu'un certain degré d'excentricité dans les incidens vînt relever la monotonie du ton comme il faut. Pour maintenir ce ton en décrivant des événemens ordinaires, le talent ne suffit pas, il faut encore l'habitude de la langue qu'on veut parler.

Si Dickens peint avec une puissance rare ces natures brutales qui n'ont de cadre convenable que la cour d'assises, il montre une habileté non moins grande à représenter ce qui est appauvri, opprimé,

(1) Série de tableaux où Hogarth représente des scènes auxquelles on oserait à peine faire allusion aujourd'hui.

déchu. Je ne connais qu'un mot pour rendre exactement tout ce qu'ont de craintif, de touchant, de souffreteux, ces malheureux dont le bonheur passé ne sert plus qu'à mesurer l'étendue de la misère présente: c'est le mot italien *avvilito*, lequel ne signifie nullement *avili*, dans notre sens, mais bien plutôt déprimé. Dans ces caractères-là, l'auteur de *Pickwick* atteint au pathétique plus sûrement, selon moi, que dans ceux, que l'on a tant vantés, où tout l'intérêt repose sur une souffrance physique ou sur une infortune franchement accusée. De ceux-ci aux autres, il y a toute la différence du mendiant au pauvre honteux. On se raidit quelquefois contre les personnages d'un roman qui jouent d'office les rôles intéressans, et, fatigué de leur lamentable psalmodie, on leur refuse l'aumône de sa sympathie, tandis que l'on donne tout ce que l'on a à qui ne demande rien. A notre avis, il n'existe pas de comparaison possible entre la troupe rachitique des Smike, des Nelly Trent, des Marchioness qui sont autant d'anneaux de cette chaîne dont le fils Dombey tient le bout, et les types, bien autrement originaux, de Newman Noggs, John Carker, Chuffy et d'autres de la même famille. Dickens a compris admirablement ce qui pouvait rester d'honnêteté primitive dans des cœurs égarés, et une place distinguée lui est due comme moraliste pour l'indulgence qu'il a mise à traiter la question de la faillibilité humaine, et pour le courage avec lequel il a dit en toute occasion, à la puritaine Angleterre, que l'intolérance et la dureté de cœur n'étaient point des vertus chrétiennes. Il y a à ce sujet un passage, dans *Martin Chuzzlewit*, trop remarquable pour que nous ne le citions pas. Martin, l'orgueilleux par excellence, l'homme qui, du point de vue de son égoïsme, professe le culte de sa dignité, se voit vaincu à la fin par une indigence absolue. Afin d'obtenir les quelques shellings nécessaires pour l'empêcher de mourir de faim, il porte sa montre au mont-de-piété; ensuite, et peu à peu, toute sa garde-robe y passe. Les premières fois, il n'ose pas sortir de chez lui; chaque passant lui fait peur et semble l'épier; il tremble devant les ivrognes attardés qui trébuchent au soleil levant à la sortie du cabaret. Plus tard, il s'habitue à sa honte nécessiteuse; il ose même se montrer en plein midi sur le seuil de l'ignoble endroit où la détresse dispute un morceau de pain à l'usure; et pourtant, lui si fier, si superbe, « il ne lui a fallu, dit l'auteur, que cinq semaines pour atteindre le dernier échelon de cette échelle immense! » Puis il continue: « Vous tous, moralistes, qui parlez du bonheur et de la dignité humaine, comme de choses innées dans chaque sphère de la vie, comme d'une lumière qui éclaire chaque grain de sable sur la grande voie que Dieu nous a ouverte, voie si douce sous les roues de vos voitures, si dure pour qui la parcourt pieds nus, réfléchissez un peu lorsque vous contemplez la chute rapide de ces hommes qui, une fois pourtant, ont

vécu dans l'estime d'eux-mêmes; réfléchissez qu'il y en a des millions à l'heure qu'il est, des millions, pensez-y, qui de cette estime n'ont jamais su le nom, auxquels aucune chance n'a été offerte de l'apprendre! Allez, vous qui ne parlez que de la « douce paix de la conscience » et d'une « honnête fierté; » allez dans les mines, les factoreries, les forges; visitez les hideuses profondeurs où se cache l'ignorance, l'abîme où une criminelle incurie précipite une trop grande portion de l'humanité, et dites quelle plante peut germer ou s'ouvrir dans un air si infect que la flamme de l'intelligence s'y éteint aussitôt qu'on l'allume! »

C'est moins encore ici la puissance du langage de Dickens qui nous frappe que la faveur avec laquelle on accueille un pareil langage en Angleterre. L'auteur de *Chuzzlewit* n'est pas seul à demander ainsi grace pour les classes opprimées. D'Israëli dans *Sybil*, Bulwer dans *Lucretia*, lady Georgina Fullerton dans un fort beau chapitre de *Grantley Manor* sur les « vertus des pauvres, » soutiennent de leurs voix éloquentes un chœur qui retentit de toutes parts dans la hautaine Albion. Le peuple est à la mode, et la philanthropie dans l'air. Les idées humanitaires trouvent leurs partisans également dans la grande dame et dans l'écrivain populaire, dans le protectioniste de la chambre des communes et dans le dandy littéraire. Puis, remarquez comme ce mouvement coïncide avec un état anormal de toutes choses: avec d'antiques immunités détruites et d'exorbitans priviléges arrachés aux mains d'une oligarchie ébranlée par les masses affamées et menaçantes; avec la liberté des cultes octroyée officiellement, et une explosion de tendances irréprimables, spontanées, vers la religion catholique. Tout cela donne à penser; mais l'Anglais qui, ainsi que le reste des humains, a les défauts de ses qualités, pour vouloir trop agir, ne pense presque jamais, ou pense lorsqu'il n'y a plus rien à faire, c'est-à-dire lorsqu'il est trop tard. Sans cela, on eût dû s'apercevoir, il y a long-temps déjà, que, de tous les écrivains que la société anglaise a comblés de faveurs et de louanges aveugles, nul ne lui était plus dangereux que Charles Dickens. Tant que, se bornant à des créations comme *Pickwick*, il s'est contenté d'amuser ses lecteurs, le péril pouvait n'être pas imminent; mais les idées plus sérieuses lui sont promptement venues, et même dans ceux de ses ouvrages que nous appellerions volontiers de second ordre, dans *Oliver Twist* et *Nicholas Nickleby*, pour n'en citer que deux, il serait facile d'indiquer telle page où, à propos d'un bedeau d'église ou d'un dîner de vieil avoué, n'importe! le procès est fait aux conventions les plus sacrées, où la *respectabilité* britannique est impitoyablement battue en brèche. C'est la vieille histoire de Mme Du Barry applaudissant au *Mariage de Figaro*. On est amusé, c'est ce qu'il faut, et l'on n'en demande pas davantage.

Qui pourrait nier d'ailleurs que Dickens ne soit amusant? Trop souvent peut-être sa verve comique dégénère en bouffonnerie et prend les allures de la farce; mais aussi que d'occasions où l'hilarité qu'il provoque est de bon aloi! Nous ne sommes pas de ceux qui professent une très vive admiration pour les personnages, si populaires chez nos voisins, de Sairey Gamp, Sam Weller, Mark Tapley, et les mille reproductions sous d'autres noms du même type; mais il est, parmi les caractères secondaires de Dickens, une figure qui nous a toujours paru charmante, et surtout, pour parler la langue d'aujourd'hui, d'une grande *actualité :* c'est celle du charlatan de société, qui se croirait déshonoré s'il ne prétendait à tout, et dont la vie entière se passe à trembler de peur qu'on ne prenne ses prétentions au mot. M. Winkle, le Nemrod qui, à la seule vue d'une capsule, pense défaillir, le patineur qui tombe à son premier pas sur la glace, le fumeur qu'une cigarette étendrait sur le carreau, l'homme pacifique, le mouton par excellence dont chaque parole est dictée par l'idée fixe de cette *crânerie* qu'il se persuade devoir afficher, M. Winkle personnifie d'une façon fort peu exagérée un travers de notre temps, lequel fait consister la honte non dans ce qu'on n'est point, mais dans ce qu'on ne sait point paraître. C'est tout le contraire du modeste et naïf Tom Pinch, le véritable héros de *Martin Chuzzlewit*. Tom croit en tout, hormis en lui-même. Aucune des cafarderies de M. Pecksniff (le plus parfait de tous ces Tartufes de bas étage que Dickens, ainsi que nous l'avons déjà dit, a dérobés au Peachum de Gay), aucune ne réveille chez Tom Pinch l'ombre du doute le plus léger. M. Pecksniff l'accable d'injustes reproches, et Tom se prend de la meilleure foi du monde pour un coquin; M. Pecksniff l'exploite, le harcèle, le tourmente, et Tom ne cesse de parler de l'air le plus naturel de son *bonheur*, et de chanter sur tous les tons possibles son invariable *good luck*. Si Tom ne possédait une intelligence fort supérieure, on pourrait l'appeler une dupe, mais c'est là un mot qu'on ne saurait prononcer à propos de l'humble organiste du Wiltshire, esprit droit, tête rêveuse, cœur simple, doué d'une cécité absolue à l'endroit de tout ce qui n'est pas aimable. Ah! pauvre et sublime Tom Pinch, être patient et dévoué, lorsque tu parus dans ton adorable crédulité, combien il dut s'élever de joie dans l'ame de ton frère en Jean-Paul, Maria Wuz! Ni Richter, ni Sterne n'ont rien conçu de plus touchant. On ne saurait, du reste, tenir de l'un des deux sans avoir de la ressemblance avec l'autre, et certaines affinités entre Sterne et Dickens sont aussi évidentes que celles que nous signalions plus haut entre l'auteur de *Chuzzlewit* et Jean-Paul. Sans parler de Berthe, l'aveugle du *Cricket on the Hearth*, véritable émanation d'un cerveau de poète, il existe un passage du livre sur l'Italie qui rappelle tout-à-fait le fameux Franciscain du *Sentimental Journey*. Nous voulons parler de ce pauvre

homme qui à Mantoue entraîne Dickens dans la plus absurde des excursions, sous prétexte de lui « faire voir la ville, » et d'avoir l'air, vis-à-vis de lui-même, de gagner les quelques sous qu'il n'ose demander à titre d'aumône. On ne saurait attendrir le lecteur par des effets plus imprévus ou plus simples, et, dans les deux ou trois pages consacrées au malheureux *cicerone* en habit râpé, il n'y a rien que n'eût pu signer l'immortel auteur de *Tristram Shandy;* ce qui n'empêche pas, hâtons-nous de le dire, les *Pictures from Italy* d'être le plus médiocre des ouvrages de Dickens. La belle affaire, vraiment, et bien digne d'un écrivain accrédité, d'un penseur, de parcourir l'Italie de Domo d'Ossola jusqu'à Naples, et de ne trouver à nous donner que des anecdotes d'auberge entremêlées çà et là d'insignifiantes redites en matière d'art et d'indécentes plaisanteries sur la religion!

Il est de ces sujets dangereux que l'homme d'esprit évite quelquefois, que l'homme de goût évite toujours. Il est des noms que vous pouvez taire, mais que vous ne pouvez prononcer légèrement, sous peine de trahir une complète absence de toute élévation d'esprit. Ainsi, dans la cité éternelle, dans cette majestueuse « Niobé des nations, » comme l'appelle Byron, dans la Rome de saint Pierre et de César, on ne saurait voir la reproduction de Londres; vous ne sauriez, quel que soit d'ailleurs votre amour-propre national, comparer le Tibre à la Tamise, ni découvrir dans le dôme splendide qui, au-dessus de tant de ruines, s'élève, phare lumineux des nations catholiques, une analogie quelconque avec l'édifice plagiaire que l'hérésie luthérienne a dédié à saint Paul. Dickens est entré dans Rome par la frontière toscane, par la morne et désolée *Campagna;* et pourtant, à l'aspect de ce champ désert, tombeau de tant de cités détruites et d'antiques temples renversés, aucune pensée de recueillement n'est venue le saisir et le préparer plus dignement à pénétrer dans la ville sainte, l'*Urbs vastata* de Tacite, la cité vivante de Pie IX. En face de ce profond sommeil de l'inspiration, qui ne se rappelle les magnifiques paroles que trouva, il y a tantôt dix ans, un voyageur français pour saluer cette auguste Rome, chère alors et sacrée pour lui à tant de titres? Il y aurait presque de l'inconvenance à citer M. de Lamennais à côté de l'auteur de *Barnaby Rudge,* si, dans le sujet même qui les a occupés tous deux, il n'existait comme une vertu secrète qui, ce semble, devait ennoblir quiconque y toucherait. Toutefois, en admettant même que Dickens, par croyance et par éducation, pût rester froid et indifférent pour la cité classique et catholique, comment l'être pour le reste de cette terre poétique, peuplée des souvenirs les plus glorieux de l'Angleterre? comment échapper aux ombres familières de Shakespeare, de Milton, de Shelley, de Byron? l'alouette peut-elle chanter au matin dans les jardins de Vérone sans que la pensée de Juliette se réveille dans le cœur, et chaque brise de

l'Adriatique n'est-elle point chargée des imprécations de Shylock et des plaintes de Desdemone? L'Arno murmure toujours le doux nom du *Penseroso;* les rives du golfe de Gênes retentissent encore des pleurs de la jeune épouse de Percy Shelley; et lorsque la lune baigne ses rayons tremblans dans les eaux du *Canale grande,* ne voyez-vous pas se dessiner, à la proue de cette gondole noire, la figure du noble exilé, du pâle chantre de Lara? On a peine à concevoir qu'un Anglais, si calviniste qu'il fût, ne cédât pas aux sollicitations de tant de fantômes aimés, et l'on éprouve je ne sais quel sentiment pénible à voir un esprit distingué faiblir ainsi devant les exigences d'un sujet sérieux.

A tout prendre, Dickens atteint à l'apogée de son talent dans *Barnaby Rudge* et *Martin Chuzzlewit,* et encore le roman de *Chuzzlewit* n'est-il guère que le premier pas fait sur un terrain nouveau. Les premières observations de Dickens, nous le répétons, portent sur les faits, sur les incidens; plus tard, ce sont les caractères mêmes qu'il étudie; et, quoique nous ayons plus de sympathie pour sa dernière manière, nous ne serions pas éloigné de croire que la première fût celle qui comportât le plus grand développement de ses qualités naturelles.

Le principal défaut de Dickens (nous laissons de côté toute question de goût, il n'y faut pas penser, si l'on veut le juger avec impartialité), le principal défaut de Dickens, selon nous, c'est l'absence totale de composition dans chacune de ses œuvres, même les meilleures. Aucun jeu de lumière et d'ombre; tout est sur le même plan, jamais de gradation, de perspective! Cela nous rappelle un peu certains tableaux du XVIIe siècle, représentant les campagnes de Louis XIV, où tout ce qui compose la cour du grand roi se presse sur les devans dans une égale lumière; puis, au fond, rien, si ce n'est le clocher de quelque ville flamande vaincue se perdant dans les nuages. Dickens entasse tous ses personnages sur le premier plan; puis, entre eux et le fond du tableau, le décor en quelque sorte, aucune figure n'est dans l'ombre; on ne remarque aucune de ces nuances qui, savamment combinées, forment un ensemble et maintiennent cette cohésion étroite entre les diverses parties, si nécessaire à toute œuvre d'art. Il faut bien le dire, Dickens n'est nullement artiste. Lorsque les beautés de langage et de style lui échappent (ce qui arrive fréquemment), il les doit au sentiment, à la hardiesse de sa pensée, à l'imprévu de ses idées, aux qualités enfin qui manquent assez généralement à ceux dont la forme est la préoccupation première.

Ce qui ne constitue pas un des caractères les moins curieux du talent de Dickens, c'est sa nationalité éminente. Il a quelques ressemblances avec certains écrivains étrangers; mais tel qu'il est, à le prendre en entier, il ne peut être qu'Anglais, et Anglais de Londres même. Son

talent a des rapports intimes, et qu'on ne saurait méconnaître, avec son pays. Il représente jusqu'à un certain point les opinions démocratiques en Angleterre : comme elles, purement populaire d'abord, il devient plus tard philosophe et penseur; parti de la rue, il finit par pénétrer dans les sphères sociales les plus élevées. L'auteur de *Pickwick* offre un des très rares exemples d'une réputation faite par le peuple et s'imposant à la mode. Comme bien d'autres, Dickens a trop réussi par ce qu'il a fait de moins bon, et, si l'on ne devait voir en lui qu'un des héros de la *Slang litterature*, ce ne serait, à parler franchement, guère la peine de s'occuper de lui; mais il y a chez Dickens, ainsi que nous le remarquions, autre chose que le *Bow-Street reporter*, que le sténographe des débats de la police correctionnelle (1). C'est un esprit d'une grande profondeur et d'une rare étendue, bien qu'absolument dénué d'élévation, et volontiers nous lui appliquerions en finissant ce mot du docteur Johnson à propos de Swift : « Qu'il tente de s'élever, et il tombera à coup sûr; mais qu'il creuse, et il ne manquera jamais de trouver. »

ARTHUR DUDLEY.

(1) Pendant que Charles Dickens occupait le poste de sténographe au *Chronicle*, il s'est rendu surtout remarquable par sa manière de raconter les débats de la cour correctionnelle de Bow-Street.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

29 février 1848.

Notre pays semble voué à d'incessantes épreuves; on dirait qu'il est dans sa destinée de faire au profit des autres peuples de continuelles expériences politiques. Mais sachons maîtriser nos impressions; dans un pareil naufrage, il n'y a pas deux partis à prendre : il faut réunir et consolider tous les élémens d'ordre et de sécurité. Oui, avec une situation nouvelle, de nouveaux devoirs commencent. Quand une révolution comme celle du 24 février 1848 s'accomplit, quand un mouvement immense dont chacun, il faut le dire, ignorait les profondeurs, agite une société sur ses bases et en change la face, il y a pour cette société des conditions essentielles à remplir, afin qu'elle puisse s'engager dans l'avenir si soudainement ouvert devant elle. Ces conditions, si spontanément, si admirablement comprises par la garde nationale, par le peuple, par la jeunesse de toutes les écoles, par le gouvernement provisoire, sont le maintien de l'ordre, le respect de la propriété, l'inviolabilité de la vie humaine.

En effet, nous avons vu la garde nationale et le peuple, qui s'étaient donné la main au milieu de l'insurrection, cimenter après la victoire un accord d'où sortira le salut de la patrie. Toute la population parisienne n'a plus formé qu'une immense garde nationale; elle n'a eu qu'une pensée, qu'une volonté : c'est que la liberté restât aussi pure qu'elle s'était montrée invincible.

C'est sous l'empire du même sentiment que le gouvernement provisoire s'est dévoué à sa mission avec un énergique patriotisme. Il a proclamé la république,

adopté les trois couleurs, annoncé la convocation d'une assemblée nationale. Les besoins du peuple ont été le premier objet des mesures qu'il a prises. Le gouvernement provisoire a garanti du travail à tous les citoyens, il a destiné aux ouvriers le million échu de la liste civile, et décrété l'établissement immédiat d'ateliers nationaux. L'armée a entendu de nobles paroles, et elle a répondu à l'appel du nouveau gouvernement : elle se réorganise; les généraux ont mis leur épée au service de la république. La justice et l'administration ont repris leur cours. Les transactions commerciales recommencent; les adhésions des corps constitués et des hommes politiques arrivent de toutes parts. Si la confiance semble ainsi renaître, il est juste d'attribuer en grande partie ce résultat si désirable à la belle déclaration du gouvernement provisoire pour l'abolition de la peine de mort en matière politique. « Chaque révolution opérée par le peuple français, dit-il dans son manifeste, doit au monde la consécration d'une vérité philosophique de plus. » Le gouvernement provisoire présentera l'abolition de la peine de mort en matière politique à la ratification définitive de l'assemblée nationale. Voilà une pensée vraiment grande, vraiment digne de l'humanité et de la France; c'est un infaillible moyen de propagande.

Il nous semble que les esprits et les courages peuvent se raffermir quand on considère que, dans les quatre jours qui ont suivi le triomphe de la révolution de 1848, un gouvernement provisoire si rapidement créé a remis Paris en possession de lui-même et rétabli l'ordre; il a ainsi donné à la nation le temps et les moyens de s'interroger et de faire connaître sa volonté.

Le gouvernement du pays par le pays, le bien-être des masses, la puissance morale de la France dans le monde, voilà, ce nous semble, les trois principaux résultats auxquels vont tendre les efforts et le patriotisme de tous. Ce n'est pas nous qui nous plaindrons si la révolution qui vient de s'accomplir réalise ses promesses.

Il faut fonder le gouvernement du pays par le pays, ou nous périssons. L'heure en est venue; elle a sonné d'une assez retentissante façon pour être entendue partout. Cette fois, il s'agit d'organiser la représentation nationale sur des bases larges et solides qui en fassent la véritable expression de tous les intérêts et de tous les droits, de toutes les situations, de l'industrie comme de la propriété, du capital comme du travail. Pour cette œuvre nécessaire, ni les études et les tentatives de nos pères, ni la grande expérience dont nous avons le spectacle dans un autre hémisphère depuis plus d'un demi-siècle, ne sauraient être perdues. Il faut espérer que le temps n'aura pas en vain coulé. La démocratie moderne, ne l'oublions pas, ne saurait se constituer d'une manière durable qu'en établissant l'harmonie entre tous les élémens de la société. C'est ainsi seulement que pourra se vérifier cette parole de Sieyes que « le territoire le plus vaste, la plus nombreuse population se prête à la liberté. »

Depuis que la pensée française a commencé, dans le dernier siècle, l'émancipation politique du monde, personne n'a plus nié en principe le droit des individus et des masses au bien-être comme récompense de leur travail. Il y a eu même pour arriver à un résultat aussi légitime de sincères efforts honorablement tentés; mais, il faut en convenir, aucun gouvernement jusqu'ici ne s'est mis en mesure de marcher à un pareil but avec une énergie, avec une activité

vraiment efficaces. Une pareille négligence n'est pas une des moindres causes de ces chutes profondes qui, au premier abord, confondent les imaginations. Assurément, il n'est pas à craindre que le régime qui sortira de la révolution de 1848 tombe dans la même faute; mais il faut qu'à l'ardent amour de l'humanité et du peuple qui fait battre aujourd'hui tant de cœurs s'associe une science sociale compréhensive et impartiale, qui aille au fond de tous les problèmes, tienne compte de tous les droits, et sache établir entre toutes les classes de travailleurs des relations légitimes et de sincères sympathies.

Si l'Europe, après avoir reçu la commotion électrique que nous lui envoyons, a le spectacle de notre union et la conviction de nos intentions bienveillantes à son égard, nous serons déjà par cela seul puissans et respectés. Le génie de la révolution française est un esprit de paix et de solidarité entre les peuples; il ne s'est montré si guerrier, il y a soixante ans, que provoqué par les rois de l'Europe. Aujourd'hui la France peut tenir plus hautement encore un langage pacifique, parce qu'il est évident qu'elle a bien moins à redouter les conséquences d'une guerre qu'en 1789. A cette époque, par des raisons diverses et à des degrés différens, les peuples faisaient cause commune avec leurs gouvernemens contre nous : aujourd'hui ils ont nos principes et nos idées; ils sont occupés à parcourir successivement les mêmes phases que nous avons traversées depuis soixante ans, et ils tendent au même but. Entre eux et nous, il y a donc une solidarité étroite, et si la guerre venait à éclater, elle aurait pour cause, non pas une manie de conquêtes, mais le désir de leur prêter assistance. Si l'Italie, si la Belgique étaient menacées dans leur indépendance, dans l'exercice de la volonté nationale, nous aurions à les défendre. Ne serait-ce pas d'ailleurs nous défendre nous-mêmes? Il n'y a pas contradiction à vouloir la paix et à fortifier en même temps notre puissance militaire. Il est bien de créer à côté de notre armée réorganisée une garde nationale mobile. L'Europe ne saurait se méprendre ni sur nos sentimens, ni sur notre attitude. C'est ce que paraîtrait indiquer une première résolution du corps diplomatique. Bientôt, au reste, un manifeste du gouvernement provisoire ne laissera aux puissances aucun doute sur la véritable pensée de la France.

Mais nous n'en sommes déjà plus réduits aux conjectures sur les dispositions de deux grands pays à notre égard, les États-Unis et l'Angleterre. Le représentant des États-Unis, M. Richard Rush, s'est rendu à l'Hôtel-de-Ville pour adresser ses félicitations au gouvernement provisoire. « Je suis bien assuré, a dit le ministre américain, qu'un cri universel et puissant s'élèvera dans mon pays pour souhaiter à la France prospérité, bonheur et gloire, sous l'empire des institutions qu'elle inaugure, sauf la ratification de la volonté nationale. » Ces sympathies de l'Amérique pour la France ne sont pas nouvelles. Dans son allocution au gouvernement provisoire, M. Richard Rush rappelait le vœu de Washington pour l'alliance des deux peuples. Jefferson a consigné dans ses mémoires l'expression de son admiration affectueuse pour la nation française; il célèbre la bienveillance, la générosité de son caractère, sa supériorité dans les sciences, et toutes les qualités qui à ses yeux lui assurent un avenir prospère et glorieux. On voit que M. le ministre des États-Unis a pu, comme il l'a dit, reconnaître le nouveau gouvernement de la France, sans attendre des instructions, ou plutôt

il les a trouvées dans les traditions et les souvenirs laissés par les plus illustres citoyens de l'Amérique.

Du côté de l'Angleterre, les premières manifestations ne sont pas moins rassurantes. Lord Normanby, dans une conférence avec M. de Lamartine, lui a fait connaître que son gouvernement avait à notre égard les dispositions les plus amicales. Cette communication a d'autant plus d'importance qu'elle semble être le résultat d'instructions envoyées de Londres. L'opinion en Angleterre n'a pas hésité à se déclarer en faveur de la révolution de 1848; le langage du *Sun* et du *Times* n'est pas équivoque. L'annonce des premiers événemens a produit l'émotion la plus vive dans la chambre des communes, et les deux chefs du cabinet whig, lord John Russell et lord Palmerston, paraissent avoir pris sur-le-champ la résolution de reconnaître le nouveau gouvernement de la France. Ici encore ce qui s'est passé à l'époque de notre première révolution doit servir de leçon aux deux peuples, qui ne sauraient vouloir recommencer la longue lutte à laquelle ils se sont livrés pendant vingt ans. La paix, l'industrie, le même amour pour la liberté, tout a établi entre la France et l'Angleterre des rapports et des liens qui n'existaient pas en 1789. Nous ne croyons pas qu'il y ait en Angleterre un homme d'état qui voulût reprendre l'entreprise et les haines de M. Pitt, et tenter de coaliser l'Europe contre la France. Il ne trouverait ni les passions ni les moyens dont a pu disposer contre nous cet ardent adversaire. Qui donc se ferait le promoteur d'une coalition? Ce n'est pas l'Autriche, qui est impuissante à comprimer en même temps la Gallicie et l'Italie, puisque, s'il faut en croire la presse allemande, une armée russe devrait occuper le premier de ces pays, pour laisser à la cour de Vienne la faculté de concentrer une plus grande masse de troupes dans la péninsule. Les affaires intérieures de l'Allemagne embarrassent trop la Prusse pour qu'elle puisse songer, comme en 92, à prendre l'offensive. D'ailleurs, le premier besoin de la nation prussienne n'est-il pas aujourd'hui la conquête de tous les droits politiques qu'elle réclame depuis long-temps? Quant à la Russie, que peut-elle contre la France sans l'alliance et le concours de l'Allemagne?

Quelles que soient les circonstances et les événemens qui nous attendent, l'avenir sera laborieux, il ne faut pas se le dissimuler, et il impose à tous de grandes obligations de dévouement et d'activité. Ceux qui seraient tentés de croire que, lorsqu'il survient des temps où la force et le secret des choses se révèlent par des coups de foudre et des tempêtes, les travailleurs dans l'ordre intellectuel peuvent se retirer à l'écart et sont autorisés à s'abstenir, ceux-là commettraient une étrange erreur. C'est au moment où un pays est puissamment remué par de grandes crises qu'il lui importe le plus que tout ce qui relève de la pensée, la science, les lettres et l'art, loin de tomber dans une prostration périlleuse, se maintienne au moins au niveau du passé. Quand les faits ont marché à pas de géant, les idées ne doivent pas rester en arrière, faibles, découragées et languissantes. Il y aurait là un triste contraste auquel, ce nous semble, ne sauraient se résigner les écrivains et les artistes, ni ceux qui entrent dans la carrière pleins d'ardeur et d'avenir, ni ceux que vient surprendre au milieu de la vie un grand événement. Pour la jeunesse, pour les talens nouveaux, n'est-ce pas un devoir de féconder par le travail les inspirations et les

idées que peut provoquer et susciter une époque comme la nôtre? Il appartient aux talens éprouvés, loin de déserter l'arène, de donner le salutaire exemple d'une persévérance sérieuse. Ce ne sera pas trop du concours de tous les esprits d'élite pour maintenir avec fermeté le drapeau de la pensée. Cette conviction animera, nous n'en doutons pas, tous ceux qui ne désespèrent pas de l'avenir : elle nous soutiendra dans nos efforts. Rien n'honore plus un peuple, rien n'étend mieux son autorité morale sur les autres nations que le culte des lettres servant d'expression et de parure à la liberté politique.

Il y a dans les lettres, dans ce monde si varié de l'intelligence, certaines figures illustres qui ne cessent d'attirer les regards, de s'imposer à la contemplation des hommes, d'être un objet de curiosité et d'attention constante pour les esprits studieux. Le temps n'ôte rien à leur caractéristique grandeur; bien au contraire, il l'accroît, ou du moins il la dégage, en quelque sorte, chaque jour de mieux en mieux. Il y a ainsi, dans l'histoire littéraire, trois ou quatre hommes dont la gloire survit à toutes les révolutions du goût, dont le génie domine naturellement du fond du passé les époques postérieures. Tel est Homère dans l'antiquité, tel est Dante au moyen-âge italien. Il n'est pas de poètes qui aient été plus curieusement étudiés, plus fréquemment expliqués, plus commentés que l'auteur de l'*Odyssée* et l'auteur de *la Divine Comédie*. Les moindres détails nouveaux sur ces grands représentans de la pensée humaine seraient payés au poids de l'or; faute de ces merveilleuses découvertes, du moins, on s'attache à combiner d'une manière nouvelle les élémens connus qu'on possède sur eux; et comme leur poésie touche à tous les événemens publics de l'époque où ils ont vécu, à toutes les passions contemporaines, à tous les sentimens qui se sont produits autour d'eux, il se trouve qu'on est conduit par ces guides harmonieux à l'examen des problèmes historiques les plus sérieux et les plus élevés. Il y a toutefois un inconvénient dans ce concours d'efforts tentés de toutes parts pour expliquer la destinée et les œuvres de poètes tels qu'Homère et Dante. Souvent une admiration trop crédule entraîne à débiter bien des fables; le désir de paraître neuf pousse à hasarder bien des paradoxes. Ni Homère ni Dante n'ont échappé à des hypothèses fort singulières, quoique parfois ingénieuses; si bien qu'il n'est pas parfaitement sûr que les travaux de plus d'un commentateur n'eussent à leur tour besoin d'être commentés, et qu'il n'y ait lieu de rétablir certains points principaux, certaines données réelles, certains aperçus incontestables, trop obscurcis par l'esprit de système. C'est ce qu'a essayé M. le comte Balbo pour Dante, dans un ouvrage paru, il y a quelque temps, en Italie, et récemment traduit avec élégance par Mme la comtesse de Lalaing (1). Nul n'était plus propre à accomplir ce travail dans des conditions sérieuses et exactes que l'habile écrivain piémontais, le digne auteur de ce livre d'une inspiration si honnête et si patriotique sur *les Espérances de l'Italie*.

(1) *Vie de Dante*, par M. le comte Balbo; 2 vol. in-18.

Quant à l'à-propos, il ne fut jamais plus grand, sans doute, que dans les circonstances présentes, où l'étude du passé peut offrir pour l'Italie de si lumineux enseignemens. Dante est le bienvenu dans les luttes nouvelles, et on peut le saluer de ses propres vers : « Honorez le grand poète, son ombre revient..... — *Onorate l'altissimo poeta!...* »

Le livre auquel M. Balbo a donné le titre modeste de *Vie de Dante* n'est pas, comme on pourrait le penser, une simple biographie. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner les sujets des diverses parties de ce travail. C'est un essai historique fait *la Divine Comédie* à la main; c'est un tableau tracé avec suite et talent, un ensemble de vues sur les communes italiennes, sur les luttes des papes et des empereurs, sur les guerres civiles de Florence, sur le mouvement des partis, sur tous ces personnages contemporains que le poète a placés dans sa comédie et qu'il a immortalisés de sa louange ou flétris de sa colère. On voit tout ce que ces élémens peuvent avoir de fécond. L'auteur nouveau avait à sa disposition les agitations puissantes de la fin du XIIIe siècle et du commencement du XIVe, et, au sein de cette période troublée, la vie inquiète et orageuse elle-même de l'homme étonnant qui rassembla en lui le génie, les vertus, les défauts, les vicissitudes de sa patrie, qui fut tout à la fois homme d'action et grand poète, traversa tous les partis, fut mêlé aux plus hautes négociations diplomatiques, et, au bout de tout cela, ne gagna que l'exil, la misère, l'adversité, d'où il tira une nouvelle gloire et de nouvelles forces; homme accessible à la haine la plus implacable et à l'amour le plus pur, le plus enthousiaste, et qui fut, en un mot, ainsi que le dit justement M. Balbo, « l'Italien le plus Italien qui ait jamais existé! » Ce qui nous plaît, nous l'avouons, dans le livre de l'écrivain piémontais, c'est le besoin d'exactitude qui s'y montre, c'est la tendance à chercher la réalité là où d'autres créent des mythes et des symboles. Les allégories sont en assez grand nombre dans *la Divine Comédie*, sans qu'on y ajoute celles que l'imagination moderne voudrait y voir. C'est en comparant les nombreux commentaires qu'il pouvait avoir sous les yeux avec le texte du poème lui-même, que M. Balbo a recomposé le caractère de Dante. Dans une telle confusion, il a cherché à ressaisir l'homme, l'*homme* selon le mot de Térence, c'est-à-dire avec ses grandeurs et aussi ses faiblesses, ses défaillances, en un mot avec toute cette portion de défectuosité humaine qui rend si dramatiques les combats dont l'ame est le théâtre. Qu'y a-t-il, par exemple, de plus poétiquement réel, de plus senti, dirons-nous, que ce passage du *Purgatoire* où Béatrix, non point certes la théologie, la philosophie ou tout autre être allégorique, mais bien la femme autrefois vivante, aimée et regrettée, adresse de tendres reproches à Dante pour quelque oubli passager, pour avoir un instant failli peut-être à l'antique amour, tandis que le poète rougit et fond en larmes? C'est là un côté tout intime que le nouveau biographe fait de temps en temps reparaître, pour reprendre ensuite le cours de ses investigations historiques, où il serait trop long de le suivre.

Au milieu des accidens, des traverses, des orages continuels, des proscriptions successives qui poussent Dante sur tous les rivages et font une telle diversion dans sa vie, il y a cependant une circonstance qui a un intérêt plus particulier et plus direct pour nous, pour notre pays, où certes il ne grandissait alors au-

cun poète capable de rivaliser avec cette gloire prochaine : c'est le voyage du grand auteur de la *Comédie* en France, son séjour à Paris, où le Tasse plus tard devait aussi venir et souffrir comme son prédécesseur. C'est une portion de la vie du poète que n'a point négligée le nouveau commentateur. Ce qu'il y a de difficile, d'obscur, de pénible dans le passage de tels hommes au sein d'un pays si peu préparé encore à les comprendre, a quelque chose de touchant. Si l'on veut se faire une idée des inégalités de la gloire, des hasards qui président souvent au succès, on n'a qu'à franchir l'intervalle et à arriver tout de suite au temps où le monde raffiné de Paris accueillait en triomphateur poétique Marino, le puéril auteur de riens sonores, l'oiseux rimeur de l'*Adone*, qui sut si bien exploiter, pour son profit personnel, l'engouement dont il fut l'objet pendant la période littéraire de Louis XIII. Dante, bien que son passage ait laissé quelque trace, ne recevait pas une aussi merveilleuse hospitalité. C'est dans les premières années du XIVe siècle qu'il arrivait obscurément à Paris, l'ame irritée et remplie du souvenir des luttes civiles auxquelles il venait d'échapper. Sans doute, il n'avait pas perdu tout espoir, dans sa fougue énergique, de revenir prendre part à ces luttes, de recommencer sa vie si puissamment agitée. En attendant, comme l'attestent les historiens, c'était vers l'étude qu'il reportait son activité oisive et inquiète. Il étudiait la théologie, la philosophie; il suivait les écoles, allait s'asseoir auprès de pauvres étudians, pauvre et nécessiteux comme eux. « Il allait souvent à l'Université, dit Boccace, et il y soutenait des thèses sur toutes les sciences contre quiconque désirait discuter. » Lui, l'auteur de la *Vie nouvelle*, on l'appelait le *philosophe*, le *théologien !* Le titre de poète était celui sous lequel il était le moins connu. Ajoutez, pour éclairer cette époque de l'existence de l'implacable Florentin, cette cruelle remarque de Boccace : « Les études de Dante à Paris ne se firent pas pour lui sans une grande privation des choses les plus nécessaires à la vie. » En connaissant la fierté naturelle du poète, fierté redoublée sans doute par le sentiment de l'indigence au sein de laquelle il vivait, il n'est pas difficile d'admettre ce que disent les biographes sur le soin qu'il prenait de s'isoler, de se séparer de ses compatriotes, qui étaient alors en assez grand nombre à Paris. La solitude devait avoir un attrait invincible pour cette ame noblement orgueilleuse, pour cette pensée si supérieure; il s'y réfugiait avec passion, et trouvait en lui-même le seul asile impénétrable où il pût entretenir ses inspirations amères prêtes à éclater. Le souvenir de ce séjour se reflète, ainsi que le montre justement M. Balbo, dans plus d'un vers de *la Divine Comédie;* il n'est pas d'autre moment de sa vie auquel se pût mieux appliquer ce passage du *Paradis :* « Si le monde, qui lui accorde tant de louanges, savait quel cœur il eut, en mendiant sa vie morceau par morceau, il le louerait bien davantage; » réminiscence mélancolique et fidèle d'un temps éprouvé! C'est ainsi qu'à chaque page les impressions vives et fortes, les souvenirs personnels viennent se mêler à la trame de la merveilleuse invention du vieux poète. Si, dans ces temps reculés, l'hospitalité a pu être marchandée à l'auteur de *la Divine Comédie*, venant, pauvre et proscrit, s'asseoir sur les bancs de nos écoles, M. Balbo observe, avec une délicatesse dont nous devons sentir le prix, qu'il n'en a pas toujours été de même, que d'autres exilés sont venus de nos jours se réfugier aussi parmi nous, et que plus d'un, accueilli avec joie et honneur, a pu être mis à même de distribuer la science à ses hôtes.

Arrivé au terme de son intéressant travail, c'est-à-dire à la mort du poète, après avoir parcouru le vaste champ historique ouvert devant lui et fouillé tout un siècle pour mieux faire comprendre les orageuses complications de la vie du grand rival d'Homère, pour mieux initier le lecteur au mouvement de ses passions, de ses ardeurs, de ses pensées fougueuses, l'auteur du nouveau commentaire aborde une question non moins élevée et non moins digne d'attention que toutes celles qu'il a débattues dans le cours de son livre : il se demande quelle a été jusqu'à nous l'influence de Dante ; le dernier chapitre de l'ouvrage est consacré à retracer les vicissitudes de sa gloire. Rechercher l'influence de *la Divine Comédie* sur les esprits, sur la littérature tout entière, sur la poésie, sur les arts, non seulement en Italie, mais en Europe, ce serait une des études les plus curieuses et les plus neuves, j'imagine, malgré tout ce qui a été fait jusqu'ici sur Dante. Il ne faudrait d'ailleurs rien moins qu'un livre spécial pour traiter convenablement ce sujet, et de plus, chez l'écrivain qui s'attacherait à une telle œuvre, un esprit très supérieur, doué à un éminent degré de ces qualités si rarement unies : le sentiment poétique et le goût de l'érudition. A vrai dire, c'est peut-être sous ce rapport que l'ouvrage de M. Balbo devra paraître quelque peu incomplet. L'auteur, écrivant surtout dans un but historique, a nécessairement donné moins de développement à ce côté de la question où l'art moderne sous toutes ses faces est intéressé. Ce n'est point que M. Balbo n'ait pas aperçu ce qu'il y aurait de fécond dans cette manière d'envisager la gloire de Dante; ce n'est pas qu'il néglige d'indiquer, par exemple, ce qu'il y a eu d'inspirateur dans l'œuvre du poète florentin pour les maîtres de la peinture italienne et, parmi ceux-ci, pour le plus grand, Michel-Ange Buonarroti, qui avait fait pour chacun des chants de la *Comédie* des dessins malheureusement perdus; mais dans les pages de M. Balbo on distingue le germe de tout ce qu'il y aurait à dire plutôt qu'on ne le trouve réellement et complétement exprimé, et, à ce point de vue, selon nous, le nouveau commentaire ne rend point inutiles ceux qui pourraient venir encore. Nous ne faisons au reste, en ceci, que partager l'avis de l'écrivain piémontais lui-même; résumer le caractère et les beautés de la *Divine Comédie*, telle n'a point été la pensée de M. Balbo. Suivre la trace de l'inspiration de Dante dans toute les routes où l'art italien s'est engagé après lui, quelques pages, certes, n'y eussent point suffi. Le nouveau commentateur s'est contenté, dans le chapitre qui clot son ouvrage, de développer une observation que nous reproduisons parce qu'elle est la plus incontestable preuve de la grandeur de Dante et qu'elle est en même temps une lumière pour l'Italie. M. Balbo fait justement remarquer que les vicissitudes de la gloire de Dante coïncident avec les vicissitudes de l'Italie elle-même. Tant que le pays conserve dans son sein quelque chose de cette vitalité énergique que lui légua le moyen-âge, la gloire du poète se maintient et s'accroît; quand le pays penche vers la décadence, le renom de l'écrivain s'efface pour reparaître plus brillant lorsque la patrie italienne commencera à se relever. Voyez, en effet, Dante mourant dans la première moitié du XIVe siècle ! Sa popularité est immense, si bien qu'arrivé à cette date, Villani interrompt ses annales pour raconter sa mort. Des chaires sont instituées sur tous les points pour expliquer la *Comédie*, on la lit et on la commente à Milan, à Pise, à Plaisance, à Venise aussi bien qu'à Florence. Parmi tous ces hommes qui acceptaient ou se donnaient la mission d'expliquer la grande œuvre épique, il ne faut point oublier l'ingénieux et char-

mant Boccace, qui se faisait honneur d'être un disciple de Dante, bien qu'il lui ressemblât si peu par le génie. On n'en finirait pas s'il fallait compter tous les commentateurs. Cela dura ainsi jusqu'au XVIe siècle. Survient la déchéance politique et morale, l'abaissement complet du siècle qui suit, et la gloire du poète s'évanouit comme toutes les grandeurs. Il paraît à peine trois éditions de la *Comédie* dans cette période, lorsqu'il y en avait eu quarante dans le siècle précédent, au moment, il est vrai, où l'imprimerie venait d'être découverte. Il en est ainsi jusqu'à l'espèce de renaissance qui signala le XVIIIe siècle. Là encore, Dante retrouva de fervens sectateurs parmi tous les esprits distingués qui s'éveillaient. On n'ignore pas les vives discussions qui eurent lieu en Italie, il y a quarante ans, et qui étaient occasionnées par la tentative de quelques écrivains, tels que Monti, qui voulaient retremper la langue aux sources dantesques. Ainsi, toutes les fois qu'une lueur de renaissance a brillé en Italie, on a vu reparaître ce vieil apôtre de la poésie à l'horizon. Depuis Monti, Dante a occupé bien des écrivains modernes, non seulement des critiques et des érudits, mais les poètes eux-mêmes; il a inspiré à Silvio Pellico son drame de *Françoise de Rimini*, et à M. Sestini son poème distingué de *la Pia*. D'autres viendront encore, sans nul doute, qui échaufferont leur intelligence au même foyer; mais, au point où nous sommes, à la date où écrit M. Balbo, la gloire de Dante n'est plus seulement une gloire italienne, elle étend plus loin ses rayons; c'est une gloire européenne à laquelle tous les peuples paient également leur tribut. La *Comédie* est commentée dans des chaires publiques en Allemagne et en France, à Paris et à Berlin. Le travail de M. le comte Balbo est un document de plus dans cette œuvre générale d'éclaircissement qui porte sur la production épique la plus mystérieuse, la plus grandiose et la plus complète de la littérature du moyen-âge.

— Pendant long-temps l'histoire de la musique, objet de tant de curieux travaux en Allemagne, a été négligée en France, et aujourd'hui même les élémens d'un travail complet sur les diverses révolutions de l'art musical dans les temps modernes sont encore loin d'être réunis. Il ne s'agit pas de construire l'édifice, mais d'en découvrir et d'en rassembler les matériaux. Aussi doit-on accueillir et signaler favorablement tout effort tenté pour hâter le moment désirable où il deviendra possible de faire succéder les résumés lumineux, les vues d'ensemble aux monographies spéciales. Éclairer telle ou telle partie de cette histoire, c'est faciliter la tâche de l'écrivain qui, plus tard aidé de documens précieux, voudra élever à l'art musical un digne monument. Tel est le rôle que s'est attribué l'auteur d'un remarquable ouvrage récemment publié sur la *Musique militaire* (1), M. George Kastner. Ce n'est pas seulement un traité dogmatique sur un sujet tout spécial que M. Kastner a voulu écrire : c'est un point important des annales de l'art qu'il a cherché à mettre en lumière; pour lui, le développement de la musique est intimement lié au développement même des sociétés, et c'est en se plaçant à ce point de vue qu'il a su répandre un vif intérêt sur des questions

(1) *Manuel général de Musique militaire*, par M. G. Kastner. Un beau vol. in-4o avec planches, chez Firmin Didot.

qui semblaient ne devoir préoccuper que les théoriciens. L'histoire de la musique militaire, qui n'avait jamais été écrite, méritait, à plus d'un titre, de fixer l'attention d'un écrivain compétent; mais, par cela même qu'elle avait été complétement négligée jusqu'à ce jour, elle exigeait les recherches les plus variées, les plus patientes. C'est par des indications demandées tour à tour aux poètes, aux historiens, aux érudits, de toutes les littératures, qu'il fallait suppléer au silence gardé sur ce point par les annalistes spéciaux de la musique. M. Kastner n'est pas resté au-dessous de sa tâche, et son livre ne laisse rien ignorer sur les destinées de la musique militaire depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. Arrivé à notre époque, l'auteur a consacré une partie considérable de son ouvrage à traiter une question d'un intérêt tout actuel pour l'armée française : nous voulons parler de la réorganisation de nos musiques militaires appelées, par l'adoption d'instrumens perfectionnés, notamment de ceux du système Sax, à tenir un jour la première place parmi les orchestres guerriers de l'Europe. Ce résumé historique est complété par des instructions sur la composition des musiques militaires et les divers services qu'elles peuvent rendre, envisagées dans leurs rapports avec la science de la guerre. Cette dernière partie du livre n'est pas moins neuve que la partie historique. L'ouvrage de M. Kastner s'adresse, on le voit, non-seulement à un public spécial, mais à tous ceux qu'intéressent les développemens de l'art musical, étudié dans une de ses branches les moins connues et les plus dignes assurément d'une attention sérieuse.

— La mort est venue surprendre M. de Clarac au moment où il allait publier un grand ouvrage (1), fruit de quinze années de recherches et d'études laborieuses. Cette œuvre de sa vie, dont ce savant modeste n'a pu jouir, ses amis l'ont religieusement recueillie, et ils en livrent dès aujourd'hui au public les deux premières parties, qui contiennent la description la plus complète qui ait été faite jusqu'à présent des Musées de sculpture antique et moderne du Louvre et de la galerie d'Angoulême, divers mémoires curieux sur les tribus athéniennes et romaines, un catalogue chronologique des artistes, écrivains et personnages célèbres, la généalogie des Ptolémées et des familles romaines, etc. Deux nouveaux volumes seront incessamment ajoutés et compléteront ce manuel, véritable *compendium* d'archéologie, dont l'utilité pratique est incontestable pour les artistes, les antiquaires et les savans.

(1) *Manuel de l'Histoire de l'art chez les anciens*, par M. le comte de Clarac. 2 vol., chez Jules Renouard. 1847.

V. DE MARS.